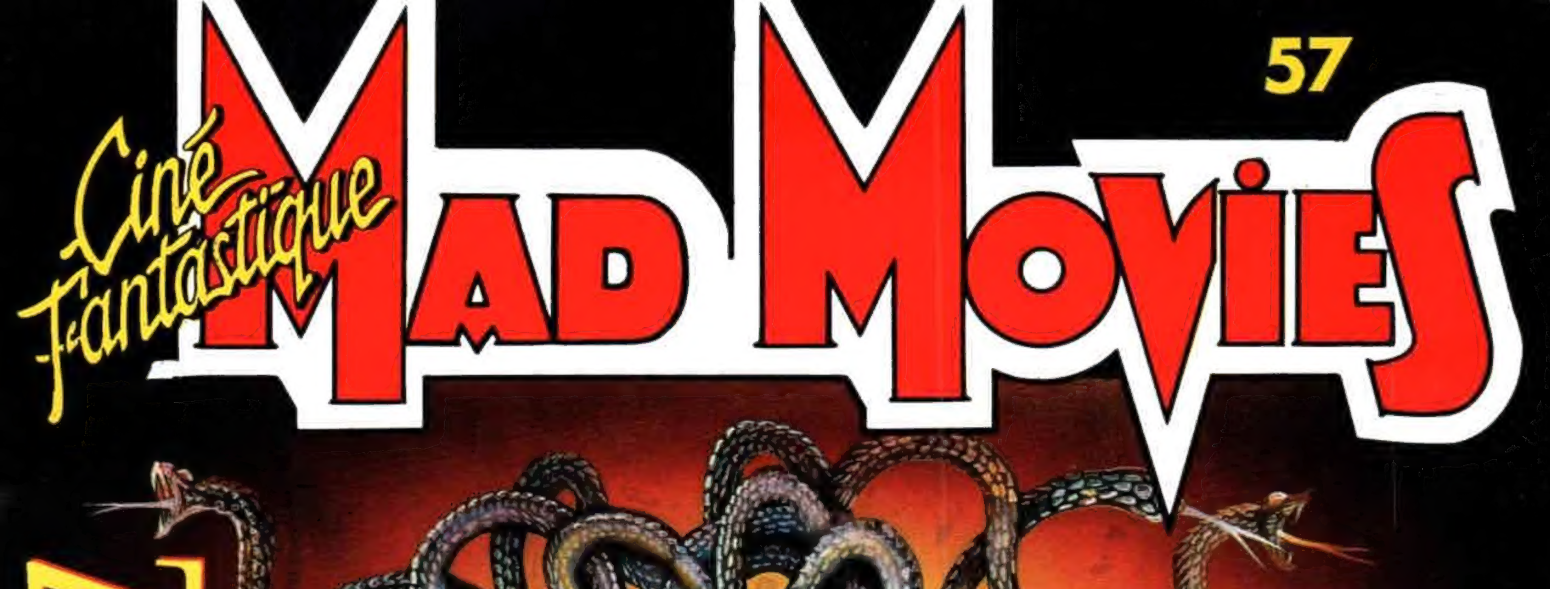


MAD MOVIES PRÉSENTE
IMPACT
N°19
POLAR
Lundgren
Gibson
Bronson
AVORIAZ
Au jour le jour
Belgique: 146FB - Canada: $ 6,25
Espagne: 560Pts - RCI: 1510 CPA
M 3226 - 19 - 20,00 F
3793226020002 00190
TWINS
le
nouveau
SCHWARZENEGGER



SPECIAL AVORIAZ

M 2016 - 57 - 20,00 F
3792016020000 00570

AVORIAZ

TOUS LES FILMS

CANADA : $ 5,25, BELGIQUE : 146 FB.
SUISSE : 6,50 F, ESPAGNE : 500 PTS



SOMMAIRE

IMPACT, une publication Jean-Pierre Putters/Mad Movies. **Directeur de la publication** : Jean-Pierre Putters. **Rédacteur en chef** : Marc Toullec. **Secrétaire de rédaction et maquette** : Bernard Achour. **Comité de rédaction**: Bernard Achour, Marcel Burel, Alain Charlot, Vincent Guignebert, Jean-Pierre Putters. **Collaboration** : Betty Chappe, Nick D'Auria, Cyrille Giraud, Jean-Michel Longo, Jack Tewsbury. **Correspondants** : Maitland McDonagh (New York), Michel Voletti et Cynthia Biret (Los Angeles), Alberto Farina (Rome), Loïc Broutsec (Plougazoil) **Composition**: Samat. **Photogravure** : IGO. **Impression** : SIEP. **Distribution** : NMPP. **Rédaction/Administration** : 4 rue Mansart. 75009 Paris. **Dépôt légal** : février 89. **Comission paritaire** : N° 67856. N° ISSN : 0765-7099. Bimestriel. N° 19 tiré à 70.000 exemplaires. **Remerciements** : Florence Borda, Daniel Bouteiller, Michel Burstein, Capital Cinéma, Denise Breton, Carletti, Columbia, Joël Dangol, Thierry Defait, Françoise Dessaigne, DDA, Agnès Chabot, François Frey, Joëlle François, Laura Gouadain, Anne Lara, Link Communication, Gabrielle Mairesse, Véronique Marchand, Pascale Renou, André-Paul Ricci, Jean-François Meyer, Alain Roulleau, Robert Schlockoff, Jean-Pierre Vincent, Laurent Zahut.

ACTION



DeVito/Arnold, p. 6



Leslie Nielsen, p. 22



Mel Gibson, p. 23



Dolph Lundgren, p. 24



Charles Bronson, p. 38

EDITORIAL

Comment? Vous n'êtes pas encore allés voir le mirifique **Histoires de Fantômes Chinois?** Grouillez-vous car le chef-d'œuvre produit par Tsui Hark disparaît progressivement de l'affiche faute de spectateurs. Pourtant, l'année 89 débute sous de bons auspices. La fréquentation en salles remonte très sensiblement, **La Cauchemar de Freddy** fait autant de victimes que **Les Griffes du Cauchemar** et les mammouths pointent à l'horizon. Ce sont surtout **Indiana Jones III** et le nouveau **James Bond**. Sorti de sentencieux vœux, de formules visant à réconcilier TV et cinéma, tout n'est pas aussi morose que cela. La 6 programme de vieux péplums un tantinet ringues mais plaisants comme **Maciste contre les Hommes de Pierre, Maciste contre le Fantôme, Maciste en Enfer**... Evidemment, ce n'est pas **Conan** mais les deux barres du cinémascope, les couleurs bien marquées et les biscottos des héros donnent un relief certain à ces joyeux parcours mythologico-psychédéliques. Les nostalgiques des Golden Sixties regrettent encore les salles de quartier mais les larmes ne remplissent pas les fauteuils vacants.

Une fois de plus, l'actualité met en avant les gros bras d'Arnold, maintenant confronté à son jumeau Danny DeVito dans **Twins**. Arnold prend un risque énorme mais calculé en choisissant l'angle de la comédie, une comédie il est vrai tempérée par une pointe de fantastique et quelques bastons. Mais Arnold connaît son public, les limites de ses possibilités et flaire surtout le succès potentiel. Avec **Twins**, il bat son éternel rival au box-office, Sylvester Stallone encore sous le choc du relatif échec de **Rambo III**. Arnold sait aussi que l'humour et l'éclectisme sont maintenant des garanties de longévité; Stallone, de son côté, s'est enfermé dans quelques personnages qui sont en fait le même et se refuse à faire machine arrière. A moins de créer un mythe nouveau, aussi puissant que Rocky et Rambo, il continuera à chûter. C'est ce qui lui souhaite ses détracteurs. Pas nous. Pour l'heure, en ce début d'année, la presse cinématographique semble battre de l'aile. Bien sûr, on ne souhaite le trépas éternel à personne. Les brochures à dix sous bâclées sous forme de posters agrémentés de vagues critiques et portraits ont complètement disparu de la circulation. Bon débarras. Les survivants définissent leur créneau: gore pour le uns, flingues et muscles pour les autres, fantastique, réflexion et vigoureuses prises de partie... Y'a de la place pour tous et la concurrence stimule. Faites le bon choix. Egoïstement, le nôtre.

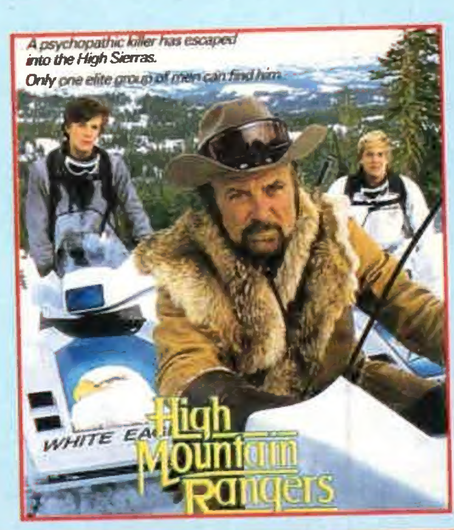
Marc TOULLEC

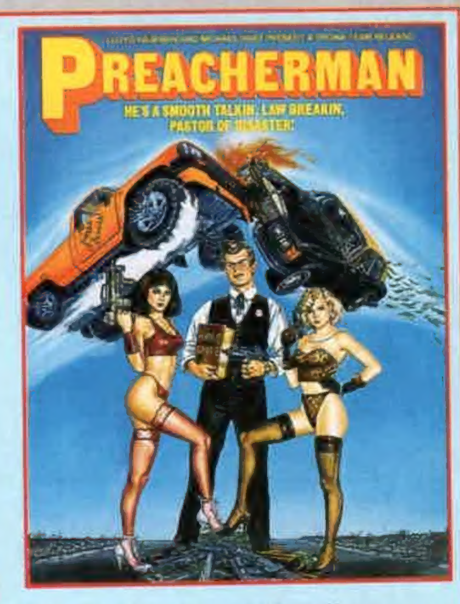


NEXT OF KIN

Patrick Swayze abandonne les mambos de **Dirty Dancing** pour les flingues de **Next of Kin**, un polar violent dirigé par John Irvin (**Les Chiens de Guerre, Hamburger Hill, Le Contrat**). Patrick Swayze incarne Truman Gates, un flic de Chicago confronté à la mort de son frère descendu par un gangster. Sa famille réclame une vengeance sanglante tandis qu'il serait plutôt tenté de laisser faire la justice.

Robert Conrad (**Les Mystères de l'Ouest**) passe derrière la caméra pour les besoins du téléfilm **High Mountain Rangers**. Au générique: ses deux fils (Shane et Christian) ainsi que sa femme Joan en tant que productrice. Tout ceci tourne autour d'un groupe de rangers des neiges créé par le vétéran Jesse Hawkes. Leur nouvelle mission: traquer un tueur particulièrement vicieux coupable de plusieurs meurtres et évadé de prison.





Troma refait une beauté à **Preacherman**, une série Z yankee de Albert T. Viola. Ce nanar serait d'une portée biblique autrement plus importante que **Les Dix Commandements**, moins radin en cascades automobiles que **L'Equipée du Connanball**. Le prêcheur du titre est en fait un malfrat qui abuse des naïves filles de fermiers et se remplit les poches avec les deniers du culte.

Kevin Costner (**Les Incorruptibles, Fandango**) se jette à l'eau: il réalise actuellement **Dance With Wolves**, une aventure romantique qui se déroule au 19e siècle au Mexique dont il est aussi l'interprète principal.

Golden Harvest (maison productrice des Jackie Chan) voit grand avec le prochain film de Roland Joffé (**La Déchirure, Mission**), **Made in Bangkok**.

Silberman Ent. vient de produire **Rock House**, un film d'action réalisé par Michael Fisha avec Jim Brown, Richard Roundtree et Angel Tompkins.

Après **Rencontres du 3e Type**, voici venir **Rencontres du 3e Age** avec **Old Explorers** et ses aventuriers séniles. C'est José Ferrer remplaçant au pied levé Douglas Fairbanks Jr. (excusé de son départ «par consentement mutuel») qui tient le premier rôle du film de William Pohlad avec James Whitmore.

Le triomphe de **Roger Rabbit** va permettre à son animateur anglais Richard Williams de conclure une œuvre très personnelle, **The Thief and the Cobbler**, qu'il porte en lui depuis une vingtaine d'années. Pour cela, il a décidé de ne rien faire d'autre, abandonnant notamment la publicité si lucrative. L'histoire trouve sa source dans un conte des 1001 nuits.

Après **Howling 3: The Marsupials** (P. Mora), **Howling 4: The Original Nightmare** (J. Hough), Clive Turner, producteur pour **Allied Vision**, annonce le tournage en février prochain à Budapest de **Howling 5: The Rebirth!** Si vous avez une idée pour le sixième, ils sont preneurs; mais ne comptez pas sur nous pour crier Howling, pour qu'il revienne!

Fidèle à son habitude, Woody Allen n'a pas encore annoncé le titre ni le sujet de sa prochaine œuvre en tournage pour Orion. On sait cependant qu'il y tient le rôle principal en compagnie de son épouse Mia Farrow et ils sont entourés de Alan Alda, Claire Bloom, Daryl Hannah, Anjelica Huston, Martin Landau, Sean Young...

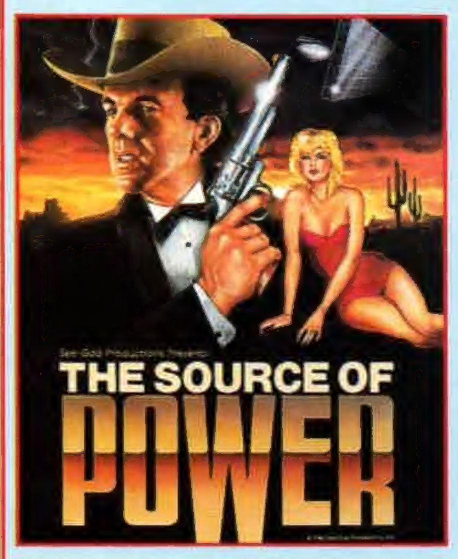
Le bruit court (et il n'est pas le seul) que se prépare aux Etats-Unis une adaptation pour le grand écran de la série télé en 120 épisodes **Le Fugitif**. Le défunt David Janssen y incarnait le docteur Richard Kimble traquant à travers le pays «le manchot» meurtrier de son épouse; assassinat dont il était soupçonné par la police. Le nouveau jogger fou n'est pas encore trouvé.

Le film noir de Roman Polanski **Chinatown** va connaître une suite, maintes fois annoncée, intitulée **The Two Jakes** interprétée et réalisée par Jack Nicholson; dès qu'il aura remisé au vestiaire le costume du Joker dans le **Batman** de Tim Burton.

Full Moon Prods, la nouvelle boîte de Charles Band, après **Puppetmaster** qui sera réalisé par David Schmoeller avec Paul Le Mat et William Hickey, annonce deux nouveaux projets: **Shadowzone** un film de S-F horrifique de Glenn Hobart et **Crash and burn,** un suspense de J.S. Cardone.

New World Pictures a en projet 10/12 films pour 1989 parmi lesquels nous retiendrons un remake de **Rear Window/Fenêtre sur Cour** d'Alfred Hitchcock et **Village at the End of the Universe** qui traite du Festival de Woodstock en 1969 et est mis en scène par Michaël Wadleigh (**Woodstock, Wolfen**).

Alors que Alan Parker prépare une énième version des **Misérables**, les Américains envisagent les remakes du **Choix des Armes** d'Alain Corneau (par Adrian Lyne) et **Hold-Up** d'Alexandre Arcady avec Belmondo (Bill Murray le remplace). Sont aussi prévus des duplicatas à **César et Rosalie**, aux **Choses de la Vie**...



The Source of Power de Daniel Godzich avec Didier Hubert, Jean-Yves Denis, Nathalie Francheterre (!!!) promet du gratiné. Une forme d'énergie extra-terrestre menace de détruire la Terre, les autorités appellent le gangster à la rescousse, lequel trouve en la détective Sylvia Diamond une précieuse collaboratrice... Un produit d'origine vraiment inconnue. Peut-être canadien?

Parmi les projets les plus ambitieux sur la Révolution de 1789 actuellement en tournage un peu partout: **The French Revolution** réalisé par Richard Heffron sur un scénario d'Alain Decaux et Daniel Boulanger avec une distribution incroyable: Klaus Maria Brandauer, Peter Ustinov (Louis 16?), Sam Neill, Jane Seymour, François Cluzet, Marianne Basler, Michel Piccoli, Christopher Lee (Guillotin?), Jean Bouise, Claudia Cardinale, Gabrielle Lazure, etc. A notre avis, ça ira, ça ira...



ZORRO, THE LEGEND CONTINUES

Zorro ne devrait pas tarder à faire une nouvelle apparition sur les écrans avec **Zorro, The Legend Continues** produit par New World et une firme française (Ellipse Programme) avec Patrick James dans le rôle-titre. 25 épisodes d'une demi-heure seront très bientôt disponibles.

Ronny Y (**L'Héritier de la Violence** avec Brandon Lee) fréquente maintenant les maisons hantées avec **The Occupant**. Cette comédie fantastique met en scène un flic, un homme d'affaires et une étudiante, menacés par des esprits frappeurs qui ont pour but de se réincarner en eux. C'est produit par Karl Maka, le mentor de la série des **Mad Mission**.

C'est Helen Mirren qui remplacera Vanessa Redgrave dans le nouveau film de Peter Greenaway au titre de fable: **The Cook, the Thief, his Wife and her Lover** (Le cuisinier, le voleur, sa femme et son amant) actuellement en tournage aux studios britanniques d'Elstree.

Miles O'Keefe (ineffable Tarzan et incontournable Ator)s devient producteur pour **White Cobra Express** de Jeff Kwitny avec lui-même (c'est bien le moins), Henry Silva, John Steiner et Ronald Lacey.

John G. Avildsen vient de conclure le tournage de **The Karate Kid 3** avec les mêmes deux acteurs principaux: Ralph Macchio et Pat Morita. On parie pour un quatrième?



LORD OF THE FLIES

Le prochain film de Peter Weir (**Witness**) va être produit pour Touchstone/Walt Disney et se nomme **Dead Poet's Society** avec Robin Williams. Le mystère sur le sujet demeure entier.

Auréolé de son triomphe attendu à Avoriaz avec **Dead Ringers**, David Cronenberg met la barre encore plus haut en préparant l'adaptation de l'ouvrage sulfureux de William Burroughs **Naked Lunch**. Vu les contraintes commerciales, le pari semble risqué mais ce diable d'homme pourrait en venir à bout!

Pour concurrencer Apostrophes, un peu de culture dans **Impact**; William Golding, prix nobel de littérature, est notamment connu pour son **Lord of the Flies/Le Seigneur des Mouches** qui fut adapté (invisible actuellement) dans les années 60. Harry Hook (**The Kitchen Toto**) vient d'en faire une nouvelle version pour **Castle Rock Ent**. Un groupe de 24 adolescents élèves d'une école militaire échouent dans une île déserte où la plupart d'entre eux régressent à l'état sauvage... C'est le dernier descendant de la dynastie des milliardaires Getty qui tient le rôle principal.

JACK TEWKSBURY



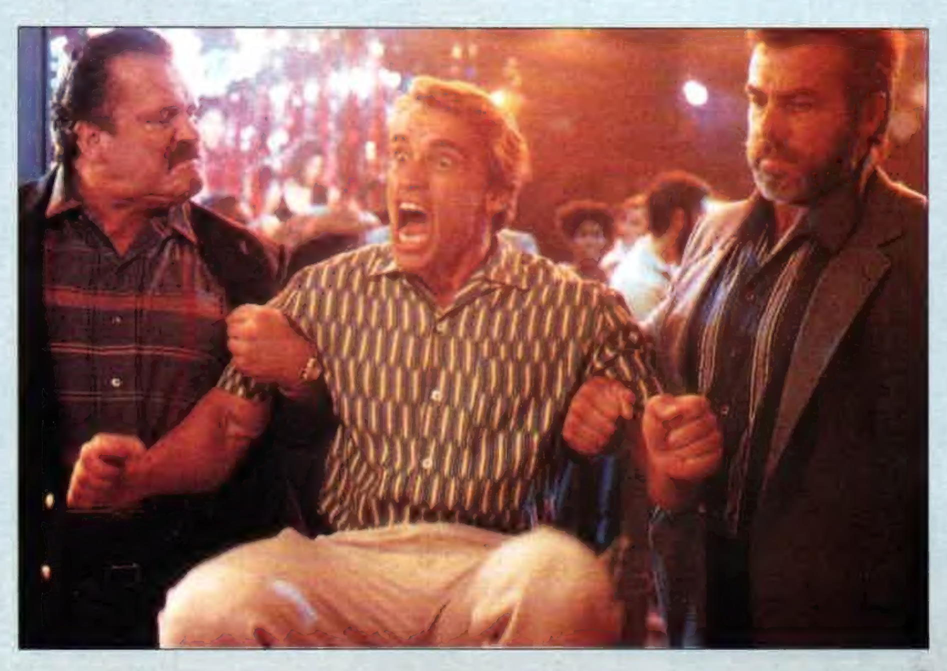
TWINS

La vision de Ivan Reitman de la géméllité n'est bien sûr pas celle de David Cronenberg dans **Faux Semblants**. *La quête de la moitié se double ici d'une quête de fric. Les problèmes de la chair tournent surtout autour du déniaisage d'une «vierge de cent kilos»... Inutile de faire un dessin pour deviner que Reitman et Cronenberg oeuvrent sur des préoccupations radicalement opposées...*

Twins ou l'anti-**Faux Semblants**. Ivan Reitman n'est pas David Cronenberg et ses préoccupations sont loin d'occulter les mystères de la chair, les zones les plus troubles de l'âme humaine. Cronenberg grignote l'intérieur, Reitman, quant à lui, fait des claquettes à la surface. Evidemment, choisir comme jumeaux Danny DeVito/Arnold Schwarzenegger évacue tout problème technique. Inutile d'adapter de coûteux et complexes réseaux de caméras: il suffit de cadrer les deux bonshommes de façon à ce que la tête du plus grand ne sorte pas du cadre. Alors que les États-Unis sortent tout juste de la vague Couffin (**Baby Boom, Trois Hommes et un Bébé** ...), la mode plébiscite maintenant les jumeaux. Bettle Middler dans l'inédit (et très mauvais dit-on) **Big Business** la lance dans une comédie accumulant les plans où elle se donne la réplique à elle-même grâce à des effets spéciaux datant des balbutiements du cinéma...

Un milkshake pour Arnold

Twins part d'une idée proche de **Voulez-vous un Bébé Nobel?** un naveton franchouillard regroupant quelques uns des comiques poids-lourds de l'hexagone (Daniel Prévost, Jacques Legras...). Heureusement, **Twins** vole à des





hauteurs autrement plus stratosphériques. Six hommes (beaux, intelligents, bardés de titres) et une femme (superbe et aussi très intelligente) mêlent leur patrimoine génétique dans une éprouvette. Il devrait normalement en ressortir l'être parfait. Or, il se trouve que l'Apollon désiré écope d'un frangin moins gâté par la nature, une espèce d'avorton qui ne serait que le résidu de l'expérience. Les années passent et les jumeaux sont séparés. Julius bénéficie d'une attention toute particulière. Il bronze, sculpte son corps sur une île du Pacifique, élève son esprit en lisant les Philosophes. «Beaucoup de théorie, peu de pratique" regrette-t-il ensuite. Vincent, la brebis galeuse, échoue dans un orphelinat. Usant du système D, il débauche, dès ses 13 ans, une religieuse, laquelle abandonne les Ordres et prend la fuite avec la caisse de l'établissement. Sur cette voie, il se construit une jolie carrière de petit truand vivant de vols de voitures, d'abus de confiance et de larcins aussi innocents. Roublard et combinard à l'extrême, Vincent atteint néanmoins un niveau d'endettement dramatique. Non seulement, il accumule les contredanses (2.OOO au total !) mais emprunte aussi à des malfrats qui le harcèlent. Quand arrive son frère Julius, il purge une peine de prison justement. A peine sorti, il détourne une Cadillac contenant dans son coffre un système de propulsion révolutionnaire pour navettes spatiales. L'affaire pourrait lui rapporter cinq millions de dollars... Il entraine son frère dans l'aventure, prétextant le désir de retrouver ses racines. Il les retrouve, pour découvrir qu'il n'est que le «déchet» d'une tentative de créer l' homme parfait...

Calibré, étudié, pensé

Twins est avant tout une opération commerciale fructueuse. «Un coup» comme disent les producteurs américains. Arnold Schwarzenegger + Danny DeVito + le réalisateur de **S.O.S Fantômes** = beaucoup de fric. C'est une évidence, mais elle n'enlève jamais au film son charme.

Premier point «délicat» du projet : satisfaire à la fois les fans d'Arnold et de Danny DeVito, immensément populaire aux Etats-Unis malgré la veste de sa première mise en scène pour le cinéma, **Balance Maman hors du Train**. Difficile d'accomoder les sensibilités. Terrain d'entente : l'humour. Arnold passe maintenant pour un spécialiste du clin d'oeil, des bons mots ravageurs ponctuant les situations les plus dramatiques. DeVito joue de sa toute petite taille, de son regard malicieux, de sa rondeur euphorique pour composer des personnages de fripouille goguenarde (**A La Poursuite du Diamant Vert**) ou d' assassin lunaire (**Balance Maman...**). D'un côté : le colosse invulnérable, tranquille, et de l'autre le nabot ne tenant jamais en place. Les duos célèbres fonctionnent au contraste. Celui de **Twins** ne faillit pas à la règle. Contraste physique mais aussi contrastes moraux : Julius demeure parfaitement droit tandis que son frère enfreint régulièrement les codes ! Une règle pour les scénaristes comme pour le metteur en scène : leur concocter un maximum de séquences communes, le succès du film repose entièrement là dessus.

Pour donner une bonne raison supplémentaire aux supporters d'Arnold de se déplacer, Ivan Reitman s'adonne aussi aux délices frelatés d'une pseudo intrigue policière aussi déliquescente que celle de **Trois Hommes et un Bébé** Cela veut dire quelques coups de poing sur le mode du burlesque, un «climax» où le duo se retrouve confronté au grand méchant de l'histoire... Trois ou quatre scènes musclées ne font pas un film d'action. Cependant, les dingues d'un Arnold les cheveux coiffés en brosse (ici, il les a ondulés et blonds), le vêtement kaki (dans **Twins**, il porte un large short du genre colonial)..., ces amateurs ne se sentiront pas volés par une entreprise qui ne dit pas non à une historiette d'amour touchante de simplicité. Arnold («une vierge de cent kilos» dixit DeVito) trouve l'âme soeur, découvre l'amour... Si la performance de Danny DeVito est celle que l'on attendait, Arnold utilise au mieux les quelques scories qui parasitent encore son jeu. On peut dénoncer son aspect parfois figé mais le personnage se montre souvent raide. Alors ?

La morale de **Twins** tourne bien sûr autour de l'unité de la cellule familiale. Julius et Vincent fondent parallèlement un foyer et leur mère les reconnaît enfin, après les avoir désavoués une fois. Aux Etats-Unis, en pleine ère reaganienne, jouer la carte d'une pareille image idyllique équivaut à caresser le public dans le sens du poil. Résultat des courses : **Twins** est un film confortable, on s'y sent bien, s'y amuse bien. Une bonne tranche de divertissement sociologique tout ce qu'il y a de convenable et de recommandable. Tellement américain. On y adhère ou pas.

Marc TOULLEC

UN VIRAGE POUR ARNOLD

Arnold relève le gant. Après dix ans d'explosions, de vengeance, de règlements de comptes sanglants, d'affrontements titanesques, il fait volte-face. Naïf, un rien benêt, il se heurte cette fois ci à un frangin roublard qui le houspille du haut de son mètre cinquante... Le choc des titans ?

Arnold n'est pas homme à fréquenter les comédies, les histoires d'amour. Son univers tourne autour des flingues, des bazookas, des vilains de tout poil et de toutes tailles. «Durant les cinq, six dernières années, toutes mes relations amoureuses tournaient autour des armes, des explosifs, des grenades et autres projectiles. **Twins** a été pour moi une expérience enrichissante à travers un genre que je connaissais, spécialement pour tout ce qui tient à la comédie, au sens du tempo et à beaucouo d'autres choses». Un pari risqué pour l'un des acteurs les plus populaires de la planète. Après dix ans de cinéma mus clé dans les domaines du fantastique et du polar, Arnold se recycle le temps d'un film. Et l'adaptation fonctionne à merveille. Le public suit. La preuve suprême : **Twins** marque son plus important succès aux Etats-Unis. Bientôt 90.000.000 de dollars dans les caisses de la Paramount. Plus que **Conan, Terminator, Commando** et les suivants. Désormais, Arnold dépasse Stallone d'une bonne hauteur de tête. L'alchimie n'a rien de miraculeux à vrai dire. Le comédien culturiste a toujours glissé un sens de la dérision dans ses personnages, un humour qui le prédisposait à un terrain plus large d'audience encore. Désormais, Arnold gagne, non seulement de manière définitive ses galons de «bon» comédien, mais de plus l'assurance que sa popularité durera davantage que celle des gros bras dont les pectoraux commencent d'ailleurs à se dégonfler. Arnold n'attend pas qu'on lui crève le muscle ; il l'adapte au goût du moment.



Frère et jumeau

La campagne publicitaire américaine de **Twins** est un modèle. Une première affiche montre Danny DeVito, le sourire éclaté jusqu'aux oreilles avec pour slogan choc «Arnold Schwarzenegger». Apparaît parallèlement Arnold dans la même posture, négligemment les mains dans les poches et placé sous l'enseigne ironique «Danny DeVito». La troisième affiche vient rapidement mettre les points sur les i : les deux vedettes sont ensemble et la publicité lance laconiquement «Danny DeVito, Arnold Schwarzenegger : seule leur mère pourrait les reconnaître». Flanquer à Arnold un partenaire comme le tout petit Danny DeVito, le format porte-clé en comparaison, est une audace payante. Surtout que sur le plateau, l'entente entre les deux hommes est parfaite. «Danny est une personne très drôle. Vous riez sans arrêt avec lui, mais il peut se taire et devenir sérieux en une fraction de seconde. Il se montre très consciencieux en ce qui concerne ses

possibilités, et il travaille toujours au diapason des orientations du metteur en scène» complimente Arnold. Curieuse idée d'opposer ainsi deux « natures» du cinéma américain. Tout le mérite en revient au cinéaste canadien Ivan Reitman, mentor de la comédie à grand spectacle (**SOS Fantômes I** et **2**, **L'Affaire Chelsea Deardon**) et de la pantalonnade (**Arrête de ramer, t'es sur le Sable, Les Bleus**). En une semaine, Reitman rencontre à la fois Schwarzenegger et DeVito. Il pense aussitôt : «pourquoi ne pas leur donner l'affiche d'un même film ?». De plus, le réalisateur connaît DeVito depuis une bonne quinzaine d'années. Sans idée particulière de scénario ou d' intrigue, il convoque avec son producteur Joe Medjuck le duo William Osborne/Williams Davies, des novices talentueux qui tracent illico les grandes lignes de l'histoire, du sur-mesure où aucun des deux comédiens ne mangerait l'autre. «La première fois que je les ai confrontés tous deux sur le tournage, j'étais aux anges. D'abord, juste les apercevoir ensemble était un régal et, plus important, lorsqu'ils commençaient à jouer conjointement la fusion opérait comme par magie» . Il faut aussi dire que Ivan Reitman est le frère de deux sœurs jumelles. «La gémellité tisse un lien incroyable dont quiconque se sent exclu. Mes soeurs étaient sans cesse en train de conspirer et maintenant je pense que j'ai envié leur intimité. Voilà ce qui donne une force réelle au duo formé par Julius et Vincent qui échappent à l'encombrant cliché Laurel et Harry accomodé au public actuel.



Fusion intégrale

«Arnold possède des dispositions naturelles pour la comédie. Il a apporté au film son sens de l'humour et s'est révélé extrêmement sérieux dans son travail. Il a largement improvisé tout en demeurant très concentré» congratule à son tour Danny DeVito. Pour le petit acteur pétillant de **A La Poursuite du Diamant Vert** et sa suite, aucune difficulté : son personnage est, selon les dires de Ivan Reitman, un mixte entre deux de ses rôles précédents, celui du marin combinard et fourbe de **Y a t'il quelqu'un pour tuer ma Femme ?** et celui de la série TV qui l'a rendu célèbre aux States, **Taxi**. Par contre, Arnold devenu Julius le géant aux pieds d'argile doit oublier 10 années de carrière pour composer un brave type, naïf et même un peu benêt. «Vous savez qu'Arnold possède un peu de cette gentille naïveté dans la vie. Il est aussi très intelligent, attentionné et très doux. Vous n'avez guère pu goûter à cette douceur. C'était vraiment superbe d'amener son personnage sur cette voie». Arnold fait



rire, Arnold émeut... Le voilà fin prêt à endosser la panoplie du détective schizophrène enquêtant sur Mars pour les besoins de l'ambitieux **Total Recall** de Paul Verhoeven. De plus, dans **Twins**, Arnold danse, et affronte l'épreuve d'une séquence romantique en diable. Ivan Reitman fournit à l'ex-malabar pas aimable de **Conan** une petite amie interprétée par la mignonne Kelly Preston. «Elle m'a facilité la tâche et, bien sûr, j'ai essayé de faire de même. Quand vous aurez mon âge, que vous serez marié, vous verrez que c'est la seule façon de traiter une scène comme celle-là» . Ce à quoi répond la comédienne : « C'était vraiment génial ! Je pousse d'une ruade Arnold dans la chambre du motel, puis je l'envoie au plancher. Que puis-je dire d'autre?». Arnold violenté, Arnold abusé...



Jouer la complémentarité

«Arnold est incroyablement détendu. Travailler avec Danny tient de l'hystérie ; il est si intelligent, et toujours sur la brèche» commente toujours Kelly Preston. D'un côté le gros placide, de l'autre le petit fébrile. Tout ceci correspond à l'envie du public américain : l'unité de la famille. «Les spectateurs se félicitent des qualités humaines de l'histoire et rient aux gags» dixit Ivan Reitman. «Dans un certain sens, **Twins** est un conte de fées. Prenez quelqu'un qui ne se connaît pas de famille, qui se réveille après des années pensant être seul au monde et qui voit une personne marchant vers lui, une personne qui se présente comme son frère. C'est un rêve d'orphelin mais il devient réalité» sermonne Danny DeVito. Fidèle à l'idéal américain, aux bons vieux principes de l'Oncle Sam, Arnold Schwarzenegger enfonce encore le clou. «Des milliers de gens partent à la recherche de membres de leur famille en espérant rétablir cette unité. La force de la famille est la plus puissante qui soit, le plus fort allié que vous puissiez avoir, l'amour le plus fort que vous puissiez obtenir. Julius et Vincent ont besoin l'un de l'autre. Pour être ensemble, pour être vraiment une famille, pour ensuite se marier, avoir des enfants et... pour être des jumeaux». Voilà qui risque fort d'édifier les inconditionnels de la mitrailleuse lourde...

Marc TOULLEC

Twins. USA 1988. Réal.: Ivan Reitman. Scén.: Timothy Harris, Herschel Weingrod, William Osborne et William Davies d'après une idée de Ivan Reitman. Dir. Phot.: Andrzej Bartkowiak. Mus.: Howard Shore. Prod.: Ivan Reitman, Joe Medjuck pour Paramount. Int.: Arnold Schwarzenegger, Danny DeVito, Chloe Webb, Kelly Preston, Bonnie Bartlett, Tony Jay... Dur.: 1 h 55. Dist.: UIP. Sortie prévue le 29 mars 1989.



LES AVENTURES DU BARON MÜNCHAUSEN

Le gigantisme de l'entreprise menée par Terry **Brazil** *Gilliam ne décevra pas les amateurs de grand spectacle. Le cinéaste a mis la barre très haut, et souvent la survole de très haut. Depuis la Lune, le centre de la Terre, les forges du dieu Vulcain et le ventre d'un monstre marin... Un vibrant plaidoyer pour l'imagination libre...*



Les Aventures du Baron Münchausen tient quelque part du miracle. Réaliser en 1988 une super-production au budget délirant (il aurait dépassé les 50 millions de dollars) avec tout ce que cela implique en décors somptueux, mouvements de foules, effets spéciaux... Un pari, une gageure guère facilités par les multiples ennuis rencontrés par le cinéaste durant le tournage. On sait que les menaces de renvoi étaient plus que sérieuses, que les financiers s'impatientaient au fur et à mesure que la fin des prises de vues reculait... La mise en chantier des **Aventures du Baron Münchausen** devrait se ranger auprès des **Portes du Paradis** et autre **Apocalypse Now**, au rang des défis, des contrariétés permanentes. Déjà harcelé suite à la distribution de **Brazil** sur le territoire des Etats-Unis, Terry Gilliam mène contre vents et marées une entreprise d'une démesure constante, un spectacle brillant.

De la terre à la lune

Le siècle des Lumières n'est pas celui de la raison. Les guerres divisent l'Europe et les envahisseurs Turcs ne font que participer à l'allégresse générale. Quelque part au bord de la Méditerranée, une ville est la proie des Musulmans. L'armée lance assaut sur assaut, pilonne les remparts, mais la cité résiste. Cependant, entre les murs, une distraction s'avère toujours de mise: les représentations théâtrales des **Aventures du Baron Münchausen** massacrées par une troupe ringarde, soumise à de multiples problèmes techniques. Le fier aristocrate est personnifié par un affreux cabot arborant un faux nez que son modèle, le vrai Baron Münchausen, tranche d'un revers du sabre. Et celui-ci n'apprécie guère cette version de ses exploits. Quand il déclare être ce qu'il est, le public lui rit au nez. Son récit bascule faute de foi. Seule une petite fille croit en lui, en ses aventures, et c'est elle qui motive le Baron, lui permet de retrouver ses moyens. Son périple commence par la confection d'une mongolfière à base d'amples sous-vêtements féminins pour s'achever dans les forges du géant divin Vulcain. Entre-temps, désireux de retrouver ses serviteurs dans le but de délivrer la cité de l'emprise des Turcs, le Baron et Sally visitent la Lune et le ventre d'un monstre marin éternuant sous l'effet du tabac.

Un bestiaire dément

Film spectacle, film de tous les spectacles, d'audaces, de vibrants coups de délire, **Les Aventures du Baron Münchausen** compte à son générique le plus bel assortiment de personnages authentiquement fous. Si l'on excepte le Baron (un cas déjà), le bestiaire s'offre Horatio Jackson, un fonctionnaire tâtillon, brassant des tonnes de paprasse, signant ordonnances sur décrets. Celui-ci ne peut accepter les cas exceptionnels: il fait fusiller un

soldat trop brave à son goût, mauvais pour le moral des troupes tenues à ne pas répliquer à l'ennemi durant la trêve du mercredi. Ironiquement, Terry Gilliam confie le rôle de Horatio Jackson à Jonathan Pryce, celui qui fut la malheureuse victime des tracas administratifs mortels de **Brazil**. Le plus irréaliste des protagonistes restera probablement le Roi de la Lune, un géant haut de plusieurs centaines de mètres et dont la tête se détache de temps à autre pour déblatérer des théories incroyables sur l'unité cosmique. Lorsque la tête est vissée sur ses épaules, le souverain devient un chaud-lapin lubrique, s'empiffrant de fruits et rêvant de vengeance contre le Baron, un peu trop entreprenant vis-à-vis de son épouse. Le Vulcain du film connaît de graves problèmes syndicaux avec ses forgerons cyclopes; ceux-ci réclament un salaire tous les cent ans. Inacceptable pour un patron qui régle habituellement ses employés tous les 1 000 ans! Démarche d'homme préhistorique, barbe hirsute, Vulcain partage l'alliance avec la déesse de l'Amour, Vénus, plantureuse blonde qui allume illico le Baron. Scène de ménage entre les époux: Vénus traite Vulcain de «petit bourgeois étriqué» tandis que ce dernier lui réplique par «morue». Une vision décidément neuve de la mythologie gréco-romaine... Les compagnons du Baron remplissent les fonctions les plus diverses, et ceci avec une efficacité terrifiante pour l'ennemi. Albrecht, géant Noir se sentant «délicat», soulève des charges immenses: plusieurs galions, un trésor. Berthold court à des vitesses dingues, il effectue un aller-retour Constantinople en moins d'un quart d'heure, rattrape une balle en plein vol. Le tout petit Gustavus possède une paire de poumons capable d'envoyer un souffle plus fort que celui d'un typhon; il déplace des éléphants, envoie dans les airs les sbires du Sultan. Le binoclard Adolphus a l'œil si perçant qu'il atteindrait une cible située à des dizaines de kilomètres. Paré de cette équipe de choc, le Baron Münchausen revient de son odyssée et jette les Turcs à la mer.



Le théâtre de toutes les folies

Grand pourfendeur des imaginations stériles, des imaginations prudentes portant un œil attentif sur le carnet de chèques, Terry Gilliam ose **Les Aventures du Baron Münchausen**. Ose montrer un bateau doré d'opérette naviguer sur un océan de sable, ose suivre l'ascension du Baron le long d'un croissant de lune en plâtre, ose renverser la terre de façon à ce qu'un nageur se retrouve les pieds à l'air libre et la tête sous l'eau... Nombreux sont les tableaux surréalistes minutieusement mis en place par Terry Gilliam avec un faste, un luxe de tous les instants, de tous les détails. Parcourant l'écran par de larges et aériens mouvements de caméra, le cinéaste multiplie les images, les morceaux de bravoure. Le Baron sautant d'un boulet de canon à l'autre, les apparitions dantesques de la Mort représentée par une gargouille ailée armée d'une faux, les assauts spectaculaires lancés par les Turcs contre la cité... Sorte de **Brazil** médiéval et optimiste, **Les Aventures du Baron Münchausen** fouille l'imaginaire de siècles entiers, restitue les visions les plus folles de centaines de conteurs sans jamais leur soustraire leur exagération rabelaisienne. Terry Gilliam voit aussi dingue que les contes et légendes, toujours avec ce sens de la dérision, du loufoque hérité des Monty Pythons. Evidemment, on sent en filigrane, l'influence de **Jabberwocky**, de **Bandit, Bandits** et de **Brazil.** Manque aussi l'étincelle qui fait du dernier titre l'une des œuvres cinématographiques les plus importantes des années 80, mais **Münchausen,** dans sa splendeur visuelle, sa structure basée sur le bon vieux principe des poupées russes, se situe toujours à un niveau très élevé. A hauteur de nuages où le Baron au nez d'aigle valse avec une Vénus passablement nymphomane tandis que des Cupidons ailés les enrobent de voiles.

Marc TOULLEC

The Advendtures of Baron Munchausen. *USA/RFA/Italie 1988. Réal.: Terry Gilliam. Scén.: Charles McKeown et Terry Gilliam. Dir. Phot.: Giuseppe Rotunno. Mus.: Michael Kamen. SPFX: Richard Conway. Décors: Dante Ferretti. Prod.: Thomas Schuhly. Int.: John Neville, Eric Idle, Sarah Polley, Oliver Reed, Charles McKeown, Winston Dennis, Robin Williams, Valentina Cortese, Jonathan Pryce, Sting... Dur.: 2 h 05. Dist.: Columbia/Tri-Star. Sortie prévue le 8 mars 1989.*

Entretien avec
TERRY GILLIAM et ERIC IDLE

Cinéaste fou, cinéaste de la démesure, cinéaste dingue, visionnaire, Terry Gilliam, transfuge des Monty Python, refait l'histoire. Après le futur de *Brazil*, les mondes en ébullition de *Bandits, Bandits*, il s'attaque à l'histoire. Une histoire bien éloignée des manuels scolaires, de la pédagogie... celle que l'on aime. Autre bouture des Monty Python, Eric Ide joue les chœurs antiques...

I.: Vous avez dit un jour que l'Italie était votre pays préféré. Est-ce encore vrai après les problèmes que vos a posés le tournage des **Aventures du Baron Münchausen** *à Cinecittà ?*
T.G.: Cinecittà n'a jamais été mon pays préféré... Mais l'Italie est un pays merveilleux; je crois que sans les week-ends, je n'aurais pas survécu à **Münchausen**. Rome a eu sur moi des effets régénérants; les samedis et les dimanches, je passais des heures, trois, quatre, voire cinq, à marcher, marcher, marcher, sans vraiment savoir où j'allais. J'étais à Rome, et ça me suffisait. Quant à Cinecittà, c'est une organisation extrêmement bureaucratique, très difficile à vivre et passablement démodée. Pris un par un, les gens qui y travaillent sont tous adorables. Seulement ils créent parfois des problèmes inutiles.
I.: Alors pourquoi avoir choisi d'y tourner ?
T.G.: La plus intelligente des réponses serait de vous dire que les frais y sont de trente à quarante pour cent inférieurs à la moyenne; la plus consciemment superficielle serait de vous assurer que c'était uniquement un prétexte pour venir à Rome, ville mythique où Fellini lui-même a oeuvré. Mais la vraie réponse, la voici: travailler en Angleterre est insupportablement routinier, constamment prévisible, invariablement répétitif. J'ai contacté les quelques amis qui me restent et décidé d'aller ailleurs, de respirer un autre oxygène.



E.I.: Regardez comment il m'a ratiboisé le crâne ! Vous appelez ça un ami ?
I.: **Münchausen** *a-t-il soulevé autant de difficultés que* **Brazil** *?*
T.G.: Oh non ! Dix fois plus ! La seule question du langage me donnait parfois envie de tout casser: ici, tout le monde parle une langue différente: anglais, italien, français, allemand... Ce qui coulerait de source dans un pays où les gens se comprendraient prend ici des dimensions d'apocalypse. Tout ce que vous dites doit être traduit, puis re-traduit, puis re-re-traduit, au point qu'après cinq ou six écrémages, la dernière version de vos propos n'a souvent rien à voir avec la première. Une phrase aussi simple que: «Il manque un bouton à la veste de ce figurant» peut très bien devenir à l'arrivée: «Croyez pas qu'on pourrait faire une petite pose ?»
E.I.: Normal. Même quand il parle anglais, Terry a beaucoup de mal à se faire comprendre.
T.G.: Le pire, c'est qu'il a parfaitement raison !
I.: Quel est votre film préféré ?
T.G.: **Brazil.** La bataille qui a suivi a été épouvantable (*lire à ce propos le fabuleux livre de Jack Matthews* **The Battle for Brazil**, *en vente à la librairie Album*), mais je garde un bon souvenir du tournage.
I.: En voyant **Brazil** *je me suis demandé si vous aviez vu le* **1984** *de Michael Radford et si vous l'aviez aimé. Dans les deux films, le futur semble tout droit sorti de l'imagination d'artistes des années quarante...*
T.G.: Le soir de la première de **1984** à Londres, j'étais malade d'angoisse. J'avais commencé

Brazil six mois avant que Radford ne donne son premier tour de manivelle, et je savais qu'il avait utilisé certains de mes extérieurs. Pendant les dix premières minutes du film, je suais comme une éponge en me disant: «Bon Dieu, c'est pas vrai... Ils l'ont fait... Et non seulement ils l'ont fait, mais en plus c'est génial». Puis le film a continué, long, très long, lourd, très lourd. Je suis sorti de la salle bien plus heureux qu'en entrant. L'amusant, c'est que je n'avais pas lu *1984*. Je l'avais acheté juste avant d'entamer **Brazil**, puis je me suis repris: «Non, je suis arrivé là sans le lire, et ce n'est vraiment pas le moment de m'y mettre» .

I. : Comment avez-vous vécu le passage des mini-budgets de vos débuts aux millions de dollars de vos deux derniers films ?

T.G.: Plus vous vieillissez, plus vous avez d'argent, et plus vous devenez bête ! Quand nous étions jeunes, nous avions beaucoup d'idées, notre intelligence fonctionnait à plein régime. Dans **Monty Python, Sacré Graal** !, nous n'avions pas de chevaux parce que nous n'avions pas les moyens de nous les offrir; alors on les a remplacés par des noix de coco. C'est une façon beaucoup plus spirituelle d'arriver à un résultat intéressant que si nous avions eu de vrais chevaux. Les idées les plus brillantes naissent souvent du manque de temps et d'argent.

E.I.: Donc **Münchausen** ne sera pas très finaud.

T.G.: Seuls ceux qui travaillent dessus ne sont pas très finauds ! Jusqu'à présent, je n'avais jamais eu affaire à soixante chevaux.

I.: Dans **Bandits Bandits**, *un paysage se brise en mille morceaux comme un miroir pour en révéler un second derrière lui. Etait-ce un hommage conscient à Magritte ?*

T.G.: Un hommage ? Mais je lui ai carrément volé son idée, vous voulez dire ! Cet exemple confirme ce dont nous parlions à l'instant. Nous étions coincés par un problème de temps et d'argent: il nous fallait absolument trouver une solution pour aller du point A au point B sans dépenser un centime de plus. Le héros était arrivé au bout de sa quête, seulement il n'en avait aucune preuve visuelle, celle-ci étant cachée derrière une barrière invisible. Je devais porter depuis longtemps en moi l'image de Magritte, j'en suis sûr. J'emmagasine des tonnes de choses, je m'en sers tout le temps,



et j'en revendique la paternirté jusqu'à ce qu'on me prenne la main dans le sac, comme vous !

I.: Richard Lester a dit de George Harrison, le producteur de **Bandits, Bandits**, *qu'il ne faisait des films que pour «dépenser un peu de sa fortune». Que pensez-vous de ce jugement?*

E.I.: George sait très bien où et comment il place son argent. Il est arrivé pendant **La Vie de Brian** et nous a sauvés en disant que la seule raison pour laquelle il faisait le film, c'est qu'il avait une terrible envie de le voir. Il a hypothéqué sa maison pour **Brian** ; s'il n'avait pas marché, George vivrait aujourd'hui dans une hutte !

I.: L'usage intensif d'effets spéciaux n'étouffe-t-il pas votre sens de l'humour sous les contraintes techniques ?

T.G.: C'est très dur à concilier. Eric peut vous en parler mieux que moi.

E.I.: Vous savez pourquoi je suis arrivé en retard à notre entretien ? Parce qu'un abruti m'a poursuivi toute la journée sur la lune en me bombardant d'asperges géantes d'au moins trente mètres ! Par-dessus le marché, il se déplaçait sur le dos d'un griffon à trois têtes ! Ceci dit, j'adore faire le guignol dans des costumes ou des décors inhabituels.

T.G.: Je crois que **Münchausen** m'a gavé d'effets spéciaux pour un bon bout de temps.

I.: Vos films sont toujours de formidables divertissements. Prenez-vous du plaisir à les réaliser ?

T.G.: Jamais. C'est atroce. Tout est si long. Je déteste la mise en scène ! J'aimerais inventer de nouveaux moyens de transposer des idées à l'écran. C'est comme d'entreprendre un long, un pénible voyage, et de compter sur quelques amis pour le rendre agréable. On n'arrête pas de me parler de réalisateurs «passionnés» : comment peut-on être passionné quand il y a si peu de choses à improviser ? Faire un film, c'est travailler, bosser, bûcher, trimer. Seule l'écriture me passionne: sur le papier, tout est possible. L'ennui, c'est que dans ma tête le film est fini avant même le début du tournage. Quant au tournage lui-même, ça a toujours été pour moi une expérience horrible. Heureusement, je m'intéresse depuis peu aux performances des acteurs: ça c'est génial, et ça justifie tout. Les acteurs assurent le passage à la vie de vos idées, et souvent d'une façon à laquelle vous n'aviez pas pensé. J'aime aussi la période du montage final, ça m'amuse beaucoup: vous êtes limité par vos propres erreurs, et vous devez tirer quelque chose de bon de tout ce désastre. Ceci dit, je n'encouragerais personne à faire du cinéma.

I.: Alors pourquoi ne pas vous contenter d'écrire vos scénarios et de laisser la mise en scène à quelqu'un d'autre ?

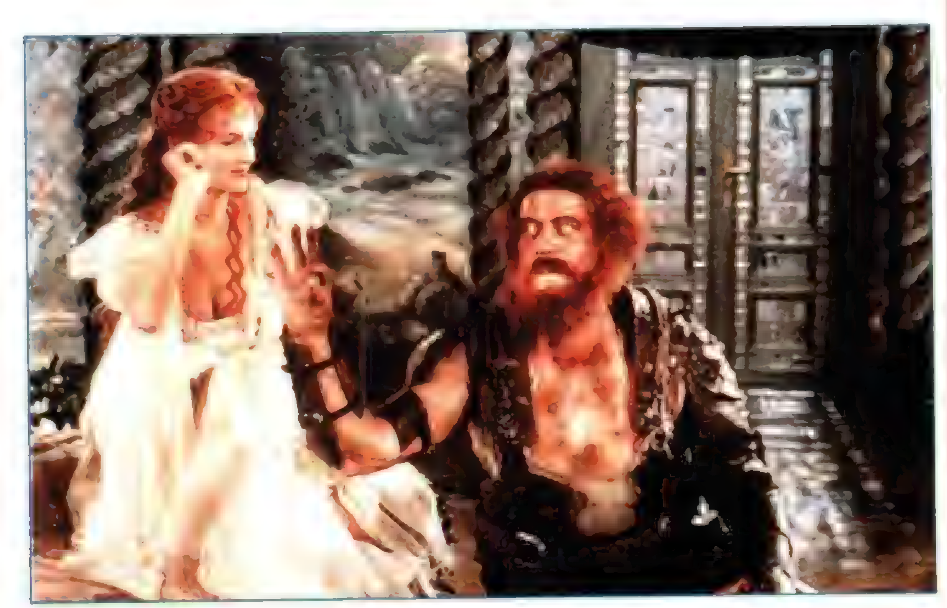
T.G.: Parce que...je ne suis pas un très bon écrivain !

Propos recueillis par Alberto FARINA
(Traduction: Bernard ACHOUR)

DE GOEBBELS A GILLIAM

Terry Gilliam a décidé de rester enfant. Gosse dans sa tête, gosse dans son imaginaire. Et le Baron de Münchausen, héros mythique de la littérature populaire allemande, tend la perche à pareil état d'esprit. L'imaginaire se heurte obligatoirement à la technocratie, aux ronds de cuir et aux bétonneurs cathodiques...

Qui a dit que le Baron Münchausen était un personnage purement fictif, le produit d'une légende populaire? Ce bonhomme incroyable a vraiment existé. Né en 1720, Karl Hieronymus Baron von Münchausen fut un brillant officier de cavalerie dans l'armée de Frédéric le Grand. C'est durant sa retraite qu'il rédigea avec plusieurs amis les récits fabuleux de ses aventures, des aventures à la base véridiques mais largement déformées par une imagination très méditerranéenne. Il capture un sanglier en lui enfonçant les cornes dans un arbre, truffe un cerf de noyaux de cerises, jette à la mer une batterie de canons ennemis, tue un loup en lui fourrant la main dans la gueule... Les nouvelles écrites par plusieurs auteurs après un premier essai du Baron connaissent des traductions dans l'Europe entière, notamment celle, fameuse, de Théophile Gautier fils dont l'illustrateur était Gustave Doré, un des inspirateurs visuels de la somptueuse reconstitution de Terry Gilliam. Grand hâbleur devant l'éternel, le Baron Münchausen fournit à George Méliès matière aux **Hallucinations du Baron de Münchausen** (1911), un court-métrage bricolé regorgeant de trucages déments. Le cinéma s'empare définitivement du personnage. On compte une version signée del'animateur français Emile Cohl en 1920, une deuxième tentative de l'allemand Richard Felgenauer laconiquement titrée **Münchausen**, une variation faite de personnages réels dans des décors dessinés par le grand cinéaste



tchèque Karel Zeman (**Le Baron de Crac**), un pitoyable dessin animé franchouillard de Jean Image. Cependant, toutes ces adaptations sont bien évidemment supplantées par le film de Josef von Baky réalisé en 1943 sous les conseils avisés de Goebbels. Münchausen devient ainsi l'ambassadeur du cinéma nazi dans une superproduction incroyable de luxe, conçue pour montrer à la planète entière que, même sur le terrain cinématographique, l'Allemagne était aussi la meilleure. Plus de quarante ans après sa sortie, ce **Münchausen**,

loin de clamer l'idéologie de ses commanditaires, garde les attraits d'un livre d'images chatoyantes, assaillies par les assauts de l'agfacolor, procédé de traitement des couleurs encore plus rutilant que le technicolor des années 40.

Trop sérieux

«Parlons franchement: je n'aime guère la version de von Baky. Elle est somptueuse et contient assurément de belles scènes, mais elle pêche par son sérieux et son manque de fantaisie. J'ai l'impression que les Allemands ont voulu en faire le plus grand film de l'histoire du cinéma et montrer au monde qu'ils devaient se battre sur tous les fronts à la fois. Mon Münchausen est moins germanique, plus cosmopolite, plus euphorique, plus léger, plus moderne». Terry Gilliam tient à mettre les choses au point. Son film n'est pas un remake, une séquelle, une suite. Le cinéaste fou de **Brazil** a probablement vu et revu le **Münchausen** de Josef von Baky comme l'attestent certaines séquences curieusement ressemblantes (surtout le défi lancé au Sultan en ce qui concerne la qualité de son vin). En fin de compte, **Münchausen**, dans l'optique de Goebbels et de sa propagande dont le film restera le fleuron intemporel et bizarrement dénaturé (presque récupéré), n'exploite pas les possibilités des nouvelles originales. Cinéaste pesant, Josef von Baky chasse sur un terrain très différent de celui de Terry Gilliam. «Le Baron de Münchausen, c'est l'imagination faite homme. Ses mensonges sont, paradoxalement, plus proches de la vérité que ne le sont la science et la raison. Mon Münchausen est plus anarchiste que celui de von Baky. Il en a assez de vivre dans un monde qui ne croit plus à ses histoires. Il ne considère pas ses récits fantastiques comme des affabulations, mais comme l'expression de la vérité, de la réalité, de la vie même». Rempart contre le conformisme, contre l'administratif, le Baron de Münchausen ne devait pas prendre les traits d'un comédien connu du grand public. Et quel star aurait accepté de se voir greffer un nez crochu hérité du Capitaine... Crochet de Peter Pan? «J'ai cherché pendant plusieurs mois l'interprète du Baron. Je me suis entretenu avec d'innombrables comédiens, j'ai visionné des centaines de bouts d'essai. Au départ, je souhaitais quelqu'un de jeune, mais je me suis aperçu que cela poserait des problèmes. En fait, nous avions besoin d'un acteur capable de jouer aussi bien un quadragénaire qu'un octogénaire. J'ai songé à John Neville, dont le nom avait déjà été évoqué à plusieurs reprises au cours de nos recherches. Son agent m'informa malheureusement qu'il ne faisait pas de cinéma. J'étais désespéré lorsque la maquilleuse Pam Meager vint à la rescousse. Elle connaissait John et me communiqua son numéro de téléphone au Canada. Nous prîmes rendez-vous et je sus au premier coup d'œil qu'il était celui que j'avais si longtemps cherché». John Neville, comédien de théâtre surtout, un Anglais pure souche qui fut, tradition oblige, un excellent Sherlock Holmes dans **Sherlock Holmes contre Jack l'Eventreur** en 1967.

Rêve et enfance

«**Bandits, Bandits** racontait le voyage d'un jeune garçon à travers le temps et l'espace, sans que personne ne sache jamais s'il s'agissait de fiction ou de réalité. **Brazil** était l'histoire d'un homme qui refusait d'assumer ses responsabilités, passait son temps à rêver, et tentait finalement de se réfugier dans la folie. **Les Aventures du Baron Münchausen** est la conclusion heureuse de cette trilogie, le récit d'un vieil homme qui entre dans l'immortalité. C'est le triomphe de l'illusion et de la fantaisie». Le Baron meurt, le Baron joue avec la Mort, aux cartes même, évite avec courtoisie un coup de feu; le Baron serait mort puis revient à la vie. L'imagination de Terry Gilliam ignore le statut de trépas définitif. «Celui qui laisse parler sa fantaisie naturelle reste un enfant. Nous devons nous protéger d'un monde exclusivement technologique, peuplé d'informaticiens, de comptables et d'avocats. Nous devons repousser ceux qui prétendent nous imposer







un style de vie uniforme. Si l'on s'efforce de garder sur le monde un regard enfantin, on y découvre de multiples sources d'émerveillement. Mais, plus on vieillit, plus il est difficile de s'émerveiller. C'est une faculté qui doit être constamment entretenue. Le monde est malheureusement plein de gens qui n'ont qu'un mot à la bouche: «impossible». Or tous les progrès sont dûs à des hommes qui ont franchi les limites de l'impossible. Dès que nous croyons une chose possible, nous avons une chance de la réaliser, ou au moins de tenter de la réaliser. Il est important de ne pas céder aux pressions des gens «raisonnables». C'est particulièrement vrai pour le cinéma. Nous avons souvent craint de ne pas pouvoir terminer **Münchausen**, faute d'argent. Les comptables levaient les bras au ciel et nous disaient: «Vous n'y arriverez pas». Mais l'argent finissait toujours par rentrer, comme par magie, et nous avons bouclé le film «impossible». N'est-ce-pas la seule chose qui compte?». Complètement. Gosse heureux de posséder le plus onéreux des jouets (le cinéma), Terry Gilliam n'a jamais perdu de vue son propre imaginaire au milieu des tracas techniques, financiers. Son rêve, il l'a mené contre les bureaucrates. Et ceux-ci ont bien failli avoir sa peau. Mais le cinéaste, désormais coutumier de ce genre de faits, semble être bien parti pour vivre une bonne tranche des tribulations de ses héros.

Marc TOULLEC





L'évasion de Münchausen dans une mongolfière fabriquée avec des sous-vêtements féminins!



Le faux Baron de Münchausen, un cabot outrageusement maquillé et lançant de pompeuses tirades.



Retour au théâtre kitsch. Mais le monstre marin est aussi ringard que sa représentation...



Un des comparses du Baron: Adolphus dont l'œil perçant voit à des kilomètres...



Gustavus, complice du Baron, petit mais capable de déplacer des foules par la seule force de son souffle...



La Reine de la Lune secrètement amoureuse du Baron. Comme son souverain, elle perd souvent la tête (au sens propre) et atteint plusieurs centaines de mètres de haut.



Décors baroques pour le Royaume de la Lune. C'est un des collaborateurs précieux de Fellini, Dante Ferreti qui les signe.



Dans le ventre du monstre marin. La jeune Sally marche sur les traces de Pinocchio.



Sally observe le Baron chevauchant le boulet de canon. Un regard d'enfant, le sujet même du film.

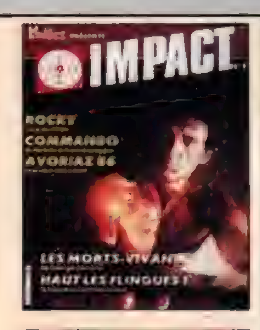


Le trésorier du Sultan. Lisse comme une limace, il meurt par accident. Un accident d'épée.



Un coup fatal parmi tant d'autres. Derrière le fusil, le fonctionnaire dépressif incarné par Jonathan Pryce, victime des ronds de cuir de BRAZIL

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMEROS





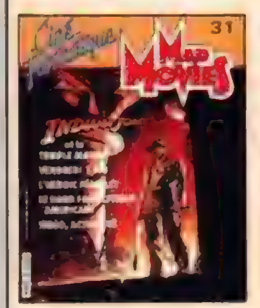
23 La série des Dracula. Mad Max 2.
24 Dario Argento. Blade Runner. R. Harryhausen.
25 Tobe Hooper. Alien. Dick Smith.
26 Les «Mad Max». Cronenberg.
27 Le Retour du Jedi. Creepshow.
28 Les trois «Guerre des Etoiles».
29 Harrison Ford. Joe Dante. Avoriaz 84.
30 Ed French. Cronenberg. L. Bava.
31 Indiana Jones. L'Héroic-Fantasy.
32 David Lynch. Greystoke. Dune.
33. Gremlins. Eff. Spéc.: Indiana Jones.
34 Razorback. 2010. Avoriaz 85.
35 Terminator. Brian de Palma. Wes Craven.
36 Day of the Dead. Savini. Hooper.
37 Mad Max III. Legend. Ridley Scott.
37 HS Tous les films de «James Bond».
38 Rick Baker. Retour vers le Futur. Fright Night.
39 La Revanche de Freddy. Avoriaz 86.
40 Re-Animator. Highlander. Hitchcock.
41 House. Psychose. Le Gore.
42 From Beyond. Stan Winston.
43 Aliens. Critters. Jack Burton.
44 Day of the Dead. Stephen King. K. Kinski.
45 Avoriaz 87. La Mouche. Star Trek IV.
46 The Golden Child. Street Trash. Dossier «King Kong».
47 Robocop. House 2. Freddy 3.
48 Evil Dead 2. Predator. Creepshow 2.
49 Dossier «Superman». Hellraiser. Jaws 4.
50 Robocop. The Hidden. House II.
51 Avoriaz 88. Star Trek IV. Robocop.
52 Running Man. Hellraiser. Carpenter.
53 Near Dark. Le Rex. Dossier «Zombies».
54 Les héros du fantastique. Les «Vendredi 13».
55 Phantasm II. Chinese Ghost Story. Freddy IV.





1 Commando. Rocky IV. G. Romero.
2 Highlander. Rutger Hauer. Michael Winner.
3 Hitcher. Cobra. Maximum Overdrive.
4 John Badham. Jack Burton. Sybil Danning.
5 Blue Velvet. Cobra.
6 Daryl Hannah. Dossier «Ninja».
7 Crocodile Dundee. Harrison Ford.
8 Les «Rambo». Dolls. Evil Dead II.
9 Freddy 3. Tuer n'est pas jouer.
10 Predator. L'Arme Fatale. De Palma.
11 Kubrick. Le Sicilien. Superman IV.
12 Running Man. Robocop. Hellraiser.
13 Lucio Fulci. Le Hard Gore. Avoriaz 88.
14. Hellraiser II. Rambo III. L'Emprise des Ténèbres.
15 Double Détente. les «Emmanuelle». Beeetlejuice.
16 Special Rambo III. Munchhausen vu par T. Gilliam.

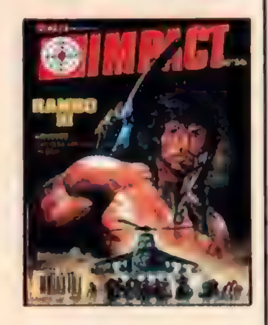












BON DE COMMANDE

Pour commander: découpez (recopiez ou photocopiez) le bon de commande, remplissez-le et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Numéros disponibles de MAD MOVIES: du 23 au 55. IMPACT: du 1 au 16. Chaque exemplaire 20 F (sauf le 37 HS: 25 F). Frais de port gratuits à partir d'une commande de deux numéros (sinon: 5 F de port). Toute commande à effectuer, par chèque ou mandat-lettre, à l'adresse de:
MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.
Pour l'étranger: les tarifs sont identiques mais le règlement n'est accepté que par Mandat-International. Exclusivement.

MAD MOVIES ☐ 23 ☐ 24 ☐ 25 ☐ 26 ☐ 27 ☐ 28
☐ 29 ☐ 30 ☐ 31 ☐ 32 ☐ 33 ☐ 34 ☐ 35 ☐ 36 ☐ 37 ☐ 37 HS ☐ 38
☐ 39 ☐ 40 ☐ 41 ☐ 42 ☐ 43 ☐ 44 ☐ 45 ☐ 46 ☐ 47 ☐ 48 ☐ 49 ☐ 50
☐ 51 ☐ 52 ☐ 53 ☐ 54 ☐ 55 ☐ 56 ☐ 57 ☐ ☐ ☐ ☐ ☐

NOM ______________ **PRENOM** ______________

ADRESSE ______________

____

désire recevoir les numéros cochés ci-contre.

IMPACT ☐ 1 ☐ 2 ☐ 3 ☐ 4 ☐ 5 ☐ 6 ☐ 7
☐ 8 ☐ 9 ☐ 10 ☐ 11 ☐ 12 ☐ 13 ☐ 14 ☐ 15 ☐ 16 ☐ 17 ☐ 18



POLAR

DU NOIR DE TOUTES LES COULEURS

Trois sujets, trois sujets aussi différents que possible. Surtout dans les traitements. Jonathan Kaplan opte pour l'académisme et jure de dire toute la vérité, rien que la vérité dans Les Accusés. *Le passé glorieux de Robert Towne* (Bonnie & Clyde, Chinatown) *apporte un certain volume à* Tequila Sunrise, *film noir «dans la tradition». Le trio infernal d'*Y-A T'il un Pilote dans l'Avion *perturbe de son côté le déroulement de l'enquête du plus mauvais flic des USA...*

LES ACCUSÉS

En mal de grands sujets sociologiques, le cinéma américain met les violeurs au banc des accusés. Mais, faute d'arguments neufs et même de chefs d'inculpation un tantinet remuants, la démonstration patine dans le déjà dit, le déjà-vu. Et souvent en mieux.



Après des débuts prometteurs chez Roger Corman, le cinéaste Jonathan Kaplan s'est distingué avec une poignée de films violents, rythmés, tout à fait dans la tradition de la grande série B. Ce sont **Le Pénitencier**, **Truck Turner**, **La Route de la Violence** et **On m'appelle Dollars** (le seul film américain de Terence Hill). Avant de vendre sa peau aux studios (avec un **Project X** lénifiant), Kaplan aura eu le temps de signer une oeuvre majeure, audacieuse, et décrivant une révolte des enfants, **Violences sur la Ville**, bêtement rebaptisée **Houligans** pour profiter de la soudaine popularité de Matt Dillon. Continuant dans la voie des «grands sujets», Kaplan perd beaucoup de sa justesse, de son regard caustique et un rien destructeur. **Les Accusés** aborde le viol collectif et le viol en général avec une sagesse mal dissimulée derrière quelques audaces de vocabulaire qui ne choqueront plus personne.



Sarah Tobias, serveuse dans un fast-food, se retrouve acculée sur le flipper d'une arrière-salle. Trois types lui passent dessus tandis qu'une poignée d'autres encouragent la manoeuvre. Un étudiant prévient la police, la victime réussit à s'enfuir. Dans un triste état. Après quelques analyses à l'hôpital, elle se décide à porter plainte. Les violeurs sont emprisonnés mais pas avec le chef d'inculpation qu'elle espérait. Progressivement, avec l'aide de l'avocate Kathryn Murphy, elle poursuivra devant les tribunaux le trio de meneurs qui a incité au délit... Sujet ambitieux, sujet brûlant. Jonathan Kaplan se souvient de son passé dans le domaine du thriller et tisse une intrigue rapide, menée comme un film d'action. Il reste cependant que le scénario cloche au bout de la première demi-heure. Tout a déjà été dit, clairement énoncé. Mais on remet ça, histoire de braquer le feu des projecteurs sur quelques accusés falots. Par manque de conviction et surtout d'arguments dans le dossier traité, Jonathan Kaplan essaie (vainement) de donner un certain tonus à des scènes de tribunal didactiques, filmées avec une imagination réduite. Les avocats, ceux de la défense comme de l'accusation, ménagent les sensibilités. Au générique final, un carton indique «La police américaine enregistre en moyenne une plainte pour viol toutes les six minutes ; un quart de ces agressions sont des viols collectifs...». Né d'une enquête pourtant très poussée par ses producteurs (qui sont aussi ceux de **Liaison Fatale**) sur ce fléau à travers les Etats-Unis, **Les Accusés** n'apporte rien au thème traité. Trop de compromis, trop prudent. Heureusement, les comédiennes (surtout Jodie Foster dans le rôle de Sarah Tobias) insufflent une certaine conviction à un film qui en manque cruellement.

Marc TOULLEC

The Accused USA 1988. Réal.: Jonathan Kaplan. Scén.: Tom Topor. Dir. Phot.: Ralf Bode. Mus.: Brad Fiedel. prod.: Stanley R. Jaffe et Sherry Lansing pour Paramount. Int.: Kelly McGillis, Jodie Foster, Bernie Coulson, Leo Rossi, Ann Hearn, Carmen Argenziano, Steve Antin... Dur.: 1H 50. Dist.: UIP Sortie prévue le 22 février 1989.

Y'A T'IL UN FLIC POUR SAUVER LA REINE ?

Un attentat contre la reine d'Angleterre ? Pendant la septième période de la finale de baseball ? Voilà du travail pour Bredin, le flic gaffeur. Par les auteurs de Y'a t'il un Pilote dans l'Avion?



Les ZAZ (David et Jerry Zucker et Jim Abrahams) sont connus pour avoir réalisé deux des films les plus drôles de l'histoire du cinéma. **Y'a t'il un Pilote dans l'Avion? (Airplane**, 263 gags au moins), une parodie de film catastrophe, et **Top Secret** ou la dernière guerre mondiale vue par trois débiles. Mais les ZAZ sont aussi malheureusement connus pour avoir commis **Y'a t'il Quelqu'un pour tuer ma Femme ?(Ruthless People)**, film sinistre cent fois moins drôle au premier degré qu'un Max Pecas ou qu'un Philippe Clair au dixième. Adapté de leur série télé, **Police Squad**, dont deux épisodes seront prochainement diffusés sur Canal plus. **Y'a t'il un Flic pour sauver la Reine ? (Naked Gun)** est par bonheur dans la lignée de **Airplane** et de **Top Secret**. Un semblant de scénario et des gags qui surprennent par leur renouvellement.

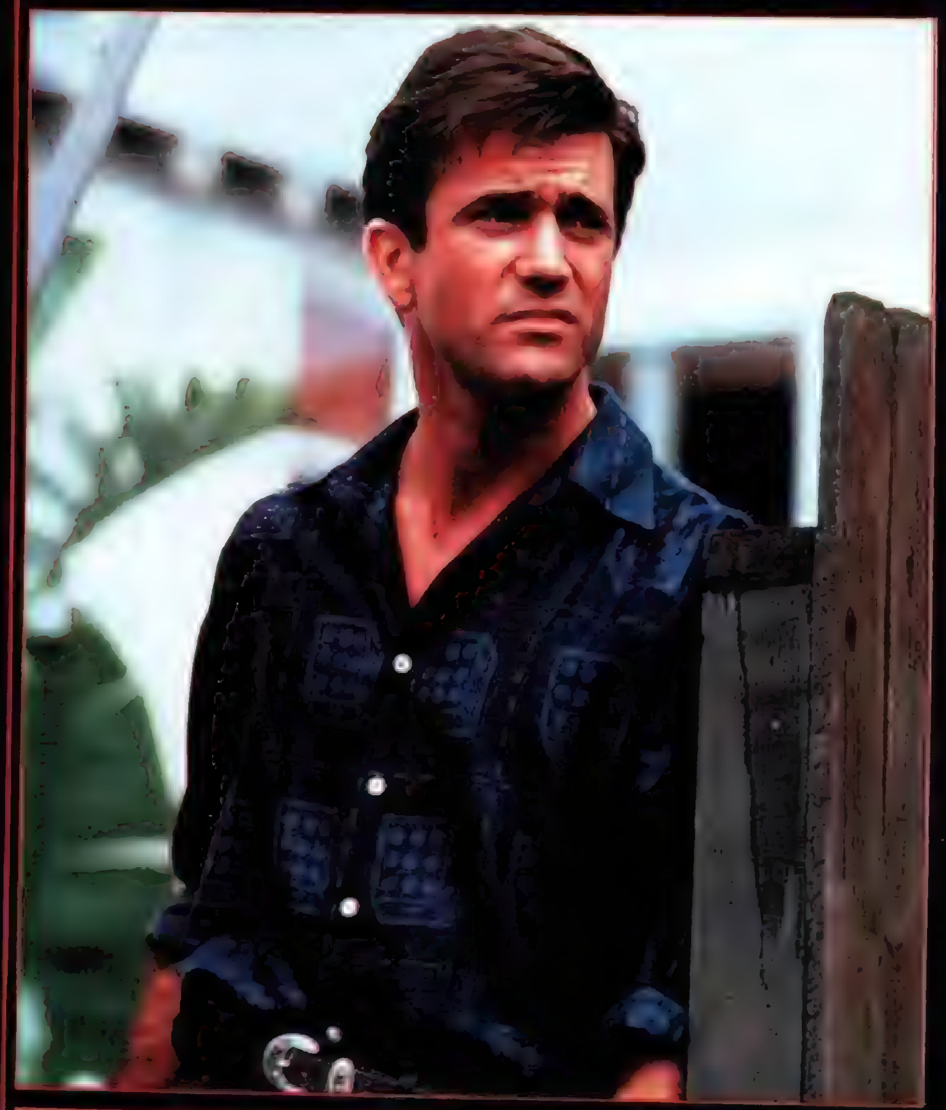
A Beyrouth, autour d'une table, ils sont tous là, Khomeiny, Arafat, Amin Dada, Gorbatchev..., à discuter d'une prochaine attaque contre les Etats-Unis. Un Occidental, camouflé sous une défroque de serveur, provoque la bagarre, dévoile la coiffure à l'iroquoise de l'ayatollah, essuie la tache frontale de Gorbatchev et gagne seul le combat contre les chefs d'état. Cet homme, c'est Frank Drebin (génial Leslie Nielsen), né d'un mariage contre nature entre James Bond et Gaston Lagaffe. Sa prochaine mission, éviter que la reine d'Angleterre, en visite, se fasse assassiner par un joueur de baseball pendant la septième période de la finale du championnat. Les ZAZ n'ont pas perdu leur goût de la parodie. Drebin poursuivant un terroriste sur la banquette arrière d'une auto-école, la démonstration de gadgets en hommage à James Bond ou la vamp (Priscilla Presley) ratant sa descente d'escaliers sont autant de gags au lourd passif cinématographique et, donc, irrésistibles. Le cinéma des ZAZ est celui du risque, on s'en aperçoit avec **Naked Gun** qui malgré tout vaut moins que **Airplane** et **Top Secret**. A force d'enchaîner gag sur gag, avec ou sans rapport avec l'intrigue, les ZAZ conditionnent le spectateur qui devient une sorte de métronome dont chaque balancement est ponctué par un rire. Et pour ne pas le décevoir, les réalisateurs doivent imposer un rythme infernal dans la succession des gags. Rythme qu'ils tenaient jusqu'alors à tel point qu'il était difficile de repérer tous les gags (revoyez **Airplane** ou **Top Secret**, vous en avez forcément raté quelques uns). Dans **Naked Gun**, le tempo est plus lent et, par moments, on attend des gags qui ne viennent pas. Reste qu'avec IH25 de **Naked Gun**, Collaro a de quoi alimenter cinq bonnes années de shows télévisés.

Vincent GUIGNEBERT

Naked Gun, 1988. USA. Réal. : David Zucker. Scén. : Jerry Zucker, Jim Abrahams, David Zucker et Pat Proft. Mus. : Ira Newborn. Prod. Robert K. Weiss. Int. : Leslie Nielsen, Priscilla Presley, O.J. Simpson, Ricardo Montalban, George Kennedy... Dist. : UIP. Durée : 1H25. Sortie à Paris le 1er mars 89.

TEQUILA SUNRISE

La drogue ne paie plus. Le dealer Mel Gibson raccroche l'arsenal du revendeur de dope et envisage une reconversion la quarantaine venue...





Sacré meilleur scénariste par l'oncle Sam du temps de **Chinatown**, Robert Towne n'a pourtant pas été gâté par le sort. A tel point qu'entre 1982 et 1988, l'homme disparaît du bottin hollywoodien, obsédé par une suite qu'il aurait voulu donner au film de Polanski. **The Two Jakes** (**Chinatown 2**) ne verra en fait le jour que beaucoup plus tard, après des tractations épuisantes concernant les droits sous la houlette de Jack Nicholson promu metteur en scène. Towne fit bien parler de lui lors de la mise en route de **Greystoke** (Hudson rejeta son script) et du tournage de **Huit Millions de Façons de mourir**, la dernière oeuvre de son ami Hal Ashby. Mais à part ces ratages, rien, aucun espoir de refaire surface pour cet écrivain de cinéma considéré en 1976, après **Shampoo** et **La Dernière Corvée**, comme l'égal des William Goldman (**Marathon Man, Butch Cassidy et le Kid**) et autres Paddy Chayefski. En 1986, néanmoins, Robert Towne écrit le premier jet d'une histoire d'amitié et de trahison entre deux hommes, un fourgueur de drogue et un flic. Il prend l'avion pour Paris afin de conseiller (l'une de ses anciennes spécialités était de remanier juste avant le tournage les scénarii de ses confrères) Polanski qui filme **Frantic**, et en profite pour montrer son script au producteur Thom Mount. Celui-ci s'emballe et décide de faire de **Tequila Sunrise** son nouveau cheval de bataille. Pas une seconde, il n'est question de proposer la mise en scène à un autre que Robert Towne, Mount croyant dur comme fer aux possibilités de l'auteur à donner vie et forme à ses personnages par une multitude de faits, de situations et de détails. L'intrigue de **Tequila Sunrise** rappelle dans son ensemble celle d'**Extrême Préjudice** mais laisse supposer une plus grande subtilité de ton et des rapports humains plus étroits et moins tape à l'oeil.

Dale McKussic (Mel Gibson), que tout le monde surnomme Mac, exerce une profession jusqu'ici lucrative mais à risques: la revente de drogue. Aux alentours de la quarantaine éclairée, Mac s'imagine qu'il peut tout laisser tomber, à commencer par sa femme, habituée au luxe et au confort que procure une telle vie. Son entourage immédiat n'est pas vraiment du même avis : son cousin, une gouappe de médiocre envergure, l'encourage à se faire plus de fric et son épouse utilise leur enfant comme moyen de pression. Mais deux personnes au moins sont là pour le persuader d'abandonner; son meilleur ami, Nick Frescia (Kurt Russell), policier de son état, et Jo Ann Vallenari (Michelle Pfeiffer), propriétaire d'un restaurant. Mac ignore cependant les motifs d'un Nick pressé comme un citron par ses supérieurs. Et si l'on en juge de plus près par le pessimisme de **Chinatown** ou l'atmosphère ironico-dramatique de **La Dernière Corvée**, il est alors aisé de penser à une fin peu Waltdisneyenne. Ajoutons, pour clore cette présentation, qu'il est amusant et vivifiant qu'un scénariste en perdition, réalisateur d'un première oeuvre prometteuse (**Personal Best**), ait l'idée d'un film sur un revendeur de drogue en pleine rédemption, à l'époque même où Nancy Reagan prend les rênes d'une campagne anti-drogue. Towne, et c'est tant mieux, n'est de toute évidence pas là pour nous balancer un «la drogue, ça tue»

Alain CHARLOT

USA 1988. Real. : Robert Towne. Scén. : Robert Towne. Dir. Phot. : Conrad L. Hall. Mus. : Dave Grusin. Prod. : Thom Mount/Warner Bros Int. : Mel Gibson, Michelle Pfeiffer, Kurt Russell, Raul Julia, Ann Magnuson, Arye Gross Dur. : 1H 40 Dist. : Warner Bros Sortie prévue le 29 mars 1988.



Dirty Harry, Cobra, Superman et Cie... Dépassés, vieillots, poussiéreux! Le justicier de l'an 2000, le Punisher, a les traits «B-D» du suédois Dolph Lundgren, ex-boxeur soviet, ex-Maître de l'Univers... Le massacre est prévu pour juin 89 sur les écrans...

Le «punisher» (traduisez bêtement Punisseur) n'est pas un enfant de cœur. Fils des publications Marvel, creuset de presque tous les super-héros Yankee, il a le faciès patibulaire, le sourcil satanique, les muscles proéminents et le flingue actif. Justicier impitoyable, il se déplace dans un univers tout aussi impitoyable, entre les paquets de cadavres, les méchants bestiaux et les gangsters de service. Compromis entre Supermane et un Inspecteur Harry nourri de Cobra made in Stalloneland, le Punisher dégomme, tue, flingue, décanille, décime, défalque les méchants. Le crime, c'est son business, son terrain de jeu. Abattoir à lui seul, il existe pour arracher les mauvaises herbes du bitume. Le justicier intégral, celui qui fera frémir les détracteurs recyclés du Clint Eastwood des années 70...

Le sang de la vengeance

Tout baigne pour Frank Castle (Dolph Lundgren). Une jolie épouse aimante, deux filles, un collègue qui est aussi son ami, un boulot sympa et constructif: flic. Et la Mafia n'apprécie guère ses investigations musclées. Voilà pourquoi le syndicat du crime se débarrasse de toute sa famille. Une voiture piégée et hop! Fou de chagrin et ruminant une juste vengeance, Frank décide de faire justice lui-même, de se débarrasser de la racaille... Cinq années passent et maintenant les média n'ont qu'un mot à la une des colonnes, le Punisher, celui qui applique scrupuleusement les divines paroles d'un western italien, «la vengeance est mon pardon». Il pardonne beaucoup. A commencer par Gino Moretti, le gangster responsable de la mort de ses proches et qu'un tribunal complaisant aura acquitté. Désormais, Frank habite un refuge souterrain connu de lui seul, un véritable arsenal comprenant aussi des pétoires géantes que du matériel pour adepte des arts martiaux. Quand il voit débouler sur le marché du crime les Yakuzas dirigés par la terrible Lady Tanaka (si belle, si cruelle...), il trouve une bonne raison de se réjouir: pègre italienne contre pègre italienne, tuerie garantie pour la possession de la cité. Après les hostilités, il n'aura qu'à expédier le gagnant. Trop simple à la rigueur. Le plus surprenant: un représentant de la Ma fia lui demande de l'aide en titillant la corde sensible. Les Japonais ont en effet kidnappé les gosses de son boss. Après une bonne centaine de cadavres, Frank se retrouve face à face avec son ex-partenaire, Jake Berkowitz (Louis Gossett Jr), et ses ennemis chéris, Lady Tanaka et cette ordure de Gianni Franco (Jeroen Krabbe)...

Des choix et des couleurs

Pour avoir été le monteur des deux premiers **Rambo**, l'orchestrateur des séquences d'action de **RoboCop**, Mark Goldblatt s'impose comme le réalisateur idéal pour **The Punisher**. C'est son deuxième film après le modeste mais tonifiant **Flic ou Zombie**, mélange de fantastique et de polar. D'une manière tout aussi logique, le choix de Dolph Lundgren paraît évident dès le départ. «J'ai pensé que Dolph serait formidable dans le rôle après l'avoir vu dans **Rocky IV**. Frank Castle demande une apparence de robot, une interprétation stoïque. Je savais que son physique ferait merveille. Cependant, je me demandais s'il parlait l'anglais d'usage aux USA mais il le parle mieux que moi. Sa performance est une révélation. C'est un autre Dolph Lundgren», s'enthousiasme le cinéaste. Parti d'une bande-dessinée très populaire dans les années 70, **The Punisher** s'en donne à cœur joie dans le genre grosse baston, tromblons gigantesques et vilains ignobles. Toutefois, le producteur et scénariste Robert Kamen (la série des **Karaté Kid**) tient à éviter les traits trop épais et bassement moralisateurs. «Les héros de bandes-dessinées souffrent rarement de violents dilemmes. Le Punisher a souvent des remords durant sa quête vengeresse, sa croisade. Il ne possède pas de pouvoirs spéciaux: on ne le voit jamais sortir d'une cabine téléphonique avec une nouvelle apparence et des possibilités infinies». Le Punisher se bat avec des armes ultra-sophistiquées, et surtout ses mains, d'où arts martiaux. Toutefois, Robert kamen se défend d'une quelconque parenté avec les **Karaté Kid**. «Nous présentions alors les arts martiaux comme un moyen pacifique de régler les conflits. Il n'y a rien de pacifique dans **The Punisher**». Rassurant. «Il n'est pas pour autant un film karaté. Le héros et ses ennemis utilisent simplement les armes dont ils disposent, et cela inclut les affrontements à mains nues. L'idéal pour Dolph Lundgren, anciennement champion européen dans cette discipline. «Les combats du film sont parmi les plus authentiques jamais montrés à l'écran. Les coups ne sont pas chorégraphiés ou falsifiés; nous avons fait appel à de véritables combattants» continue le producteur, en apparence ravi de la violence extrême des règlements de compte et de la brutalité des coups. «Les arts martiaux développent considérablement la force psychique et la maîtrise. J'ai réalisé durant le tournage quelle influence énorme ils ont sur moi. Je les ai pratiqués pendant la moitié de ma vie, ils ont aussi contribué à faire de moi un adulte» philosophe Dolph Lundgren, placide et les cheveux teints d'un noir de jais pour les besoins de la cause. Son principal adversaire dans le film est, pour changer un peu, une femme, la sadique et rusée Lady Tanaka interprétée par Kim Myori, ironiquement Yoko Ono dans le téléfilm **John and Yoko: A Love Story**. «Un mélange de malice, de sexualité et de dispositions naturelles pour le crime» commente Mark Goldblatt à son sujet, «une femme dépourvue de conscience, purement diabolique» selon Kim Myori elle-même. Un méchant au féminin pour un film qui ne cache jamais son machisme.

Marc TOULLEC



Dr Jekyll & Mr Hyde

Entretien avec
GERARD KIKOÏNE

Gérard Kikoïne est un cas. Il aurait pu sombrer dans les abîmes du porno à la petite semaine sommairement bâclé en vidéo, ou s'orienter sur les chemins de la comédie jeune. Eclectique en diable (montage, production, scénario...), il a choisi de s'expatrier vers les Etats-Unis. Après deux films d'aventure pour Cannon, il prend en charge une nouvelle version de Dr. Jekyll & Mr. Hyde. Après l'assistanat, le montage, le X, la pub et le film industriel, le tournant surprend. Mais la surprise est dans la nature même de ce passionné...

I. Dans quelles circonstances avez-vous été amené à réaliser **Docteur Jekyll et Mister Hyde** *?*

G.D. A l'époque, j'étais au Canada en train de tourner **Dragonard**, une espèce de **Mandingo**,un film en costumes situé au 18ème siècle. Mon producteur qui travaillait alors pour Cannon avait toujours des tas de livres sous la main ; les producteurs américains achètent énormément de droits d'adaptation et lisent beaucoup. Il était alors branché sur une nouvelle version de **L'Ile au Trésor** d'après Stevenson mais le film ne s'est jamais fait. Un jour, dans sa chambre d'hotel, il sort le livre «Docteur Jekyll et Mister Hyde», un autre roman de Stevenson. Je le connaissais très bien pour l'avoir lu étant jeune, pour avoir vu quelques versions cinématographiques. Je le trouvais intéressant, sans plus, car j'étais plongé dans le tournage de **Dragonard**. Quinze jours, il m'annonce que Anthony Perkins serait partant pour le projet. Là, je n'ai plus hésité. Le «bébé» est né progressivement : Perkins amène des ventes à l'étranger... L'année dernière, lors du marché du film de Los Angeles, je l'ai rencontré pour la première fois. Quand nous sommes arrivés, moi et le producteur, il était en train de téléphoner. Il nous a fait signe de rentrer et nous nous sommes installés dans sa cuisine pendant trois heures pour discuter du film.

I. Il s'est donc vraiment impliqué dans le projet ?

G.K. Enormément. On était sur la même longueur d'ondes. Nous voulions tous deux changer quelques détails au scénario, surtout en ce qui concerne les dialogues. Une semaine avant le tournagé, durant les essayages à Londres, il avait déjà tout rectifié. Anthony Perkins n'est pas là uniquement pour le chèque. J'ai déjà tourné avec ceux que j'appelle des «radins de la caméra», des comédiens qui disent bonjour au réalisateur parce que c'est obligatoire, et saluent vaguement de la main en fin de journée. Pour les sorties



de champ-caméra, ils font un pas et c'est tout. Perkins, lui, quitte le champ comme s'il sortait d'une pièce. Il est vraiment agréable dans le travail. Même de mauvaise humeur, il reste poli, il évite de parler. Un véritable gentleman. Même s'il ne veut pas faire quelque chose, il n'est pas du genre à dire «je m'en fous». Les rapports de force n'existent pas avec lui. Il est trop intelligent pour les provoquer. Je le compare à un diamant..

I. Votre film apporte un point nouveau dans la mythologie Jekyll & Hyde : la toxicomanie...

G.K. Peu avant le tournage, on m'annonce qu'il y a eu quarante versions du roman de Stevenson. J'ai voulu réaliser un film des années 8O, et même des années 9O. Et l'un des grands mouvements de ces décennies est, évidemment, la drogue, la cocaïne, le crack. Je ne tenais pas spécialement à une charge con tre les stupéfiants pourtant. J'ai aussi voulu introduire des éléments de contraste. Nous vivons une période d'opposition (droite/gauche, cheveux longs /cheveux courts) mais aussi de métissage (R5 et turbo, whisky et coca, vodka et orange). J'ai glissé ces contradictions dans le film. En ce qui concerne la drogue, Anthony Perkins a apporté beaucoup, surtout le rôle de la fumée. Jekyll sniffe, fume comme un dopé. Il a donc amené l'idée du raffinage de la drogue grâce à de la levure et un appareillage très compliqué. Actuellement, à Los Angeles, cette méthode est très en vogue. Le crack, adouci, devient moins dangereux mais fournit un trip terrible, percutant. A cause de la drogue, Jekyll connaît des problèmes d'impuissance. Devenu hystérique, il tue quelques prostituées comme Jack l'Eventreur. En fait, le film est une rencontre de ces deux mythes.

I. Le film marque surtout une différence entre les mondes diurne et nocturne..

G.K. Introverti, ambitieux, froid, Jekyll devenu Hyde

découvre un Londres décalé, différent au niveau du stylisme, du design. Il rencontre même des punks. Mais j'ai voulu les anachronismes très discrets ; j'aurais pu faire passer une Ferrari mais tout se passe dans la tête de Hyde. La caméra devient beaucoup plus subjective. Il n'y a pas dans le film une seule pute habillée comme à l'époque victorienne, avec de la dentelle. On a plus l'impresssion de se trouver au Palace que dans l'Angleterre de la fin du siècle dernier.

I. Vous avez particulièrement soigné le look...

G.K. J'ai demandé à mon directeur artistique de mettre un peu partout des points rouges pour rappeler le sang des victimes. Mais le film ne comporte que peu de violence. Je préfère l'humour. Au départ, j'ai pris comme référence **Le Cabinet du Docteur Caligari**, une oeuvre expressionniste allemande des années 20. Je voulais ainsi un univers bancal, plein de fausses perspectives. Pour des raisons de délais, J'ai du abandonner. Lors du tournage des intérieurs à Budapest, nous avons néanmoins trouvé des décors incroyables datant bien de l'empire austro-hongrois, comme au septième étage d'un immeuble cette pièce qui ressemblait vraiment à un bateau renversé, avec tout un enchevêtrement de poutres sur 800 mètres carrés. Ceci correspond parfaitement à la vision «décalée» que Jekyll jette sur le monde.

I. Plus que de trouver des sites insolites, diriger Perkins ne doit pas toujours être aisé...



G.K. Anthony Perkins se connaît bien mais là je l'ai poussé à en rajouter dans le percutant lorsqu'il se métamorphose. Pour moi, il est une Ferrari. En tant que metteur en scène, je monte dedans, je mets le contact et la voi ture ne quitte pas la route. Je lui demandais de faire du « Perkins» mais il avait une certaine pudeur par rapport à Norman Bates, ce personnage qu'on connaît depuis trente ans, depuis **Psychose**. Il se disait vieux pour jouer les coquets. Très grand, très mince, très élégant à la ville, il se transforme littéralement devant la caméra. Tout devient grand, son petit cou, sa petite tête, ses beaux yeux. Il arrive à changer ses propres porportions. J'ai fait la remarque à mon cadreur qui me dit «t'as raison, c'est fantastique» après avoir mis l'oeil dans l'oeilleton de l'objectif. Contrairement à ce qu'on pense, Anthony Perkins n'est pas un type froid ; il peut l'être c'est vrai mais en général il arrivait sur le tournage en disant bonjour à tout le monde. Il faisait des blagues. Il m'appelait Daddy et moi «My son» alors qu'il a quelques années de plus. Quand il travaille, il s'avère très sérieux : il dîne à sept heures du soir, parle ensuite du programme du lendemain, donne des idées au sujet du script...

I. Et ce script, vous l'avez quelque peu retouché, non ?

G.K. Avant signature du contrat avec les Américains, il faut émarger chaque page du scénario. Avec eux tout est très organisé, planifié ; on ne change pas ce qui est prévu au départ. Il ne faut pas les violer. Or moi, je vou lais changer quelques points : renforcer le personnage de la femme de Jekyll, en faire autre chose qu'une épouse évaporée, effacée... Dans le premier scénario, Jeckyll mourait. Classique. Je me suis encore référé à notre socié té moderne : actuellement, le mal gagne toujours. Il faut que ce soit les forces des ténèbres qui sortent vainqueur. La femme de Jekyll ne s'en sort donc pas. Mais pendant le tournage, j'ai été bien plus loin. Mme Jckyll se trouvait enceinte, n'en parlait pas à son mari mais seulement à sa confidente. Jekyll, ne le sachant pas, l'égorge malgré tout à la fin du film. Ca, les Américains ne l'ont pas supporté. La société matriarcale américaine a dit non. Bien sûr, Glynis Barber, l'actrice, a mal pris sa disparition.

I. Vous usez d'un minimun d'effets spéciaux. Pour des raisons d'économie ?

G.K. Non. En Jekyll, Anthony souffre d'un léger boitillement, il se sert d'une canne qui devient comme un instrument de majorette lorsqu'il se transfor me en Hyde, le prince de la nuit, quelqu'un de très attractif pour les femmes. Plutôt que de recourir aux effets spéciaux, Anthony Perkins change son expression, prend une tête de tueur. Il a réussi à me faire peur. Les yeux légèrement cernés de rouge, le teint blanchâtre, les cheveux ramenés en avant, il était vraiment Hyde. Malgré ses cinquante ans, Anthony Perkins conserve un côté étudiant mais, en un dixième de seconde, peut devenir terrifiant, démoniaque. Le maquillage évoque à la fois ces personnages mystérieux de l'expressionnisme allemand à la Caligari et certaines pop-stars. En fait, toute la transformation se fait par rapport à des expressions.

I. Avec **Buried Alive** *(***L'Enterré Vivant***) tourné en septembre dernier, vous touchez à un autre mythe du cinéma fantastique...*

G.K. A vrai dire, je n'ai même pas encore vu la précédente version de Roger Corman. Avant le tournage de **Docteur Jekyll et Mister Hyde**, j'aurais pu louer dix, vingt cassettes. Je me serais alors piégé moi-même car beaucoup de choses ont été faites. J'ai simplement vu **Docteur Jerry et Mister Love** avec Jerry Lewis, **Docteur Jekyll et Sister Hyde** dont j'ai travaillé sur le doublage à l'époque et encore une ou deux versions, le classique avec Spencer Tracy. Pour **L'Enterré Vivant**, j'ai raisonné de la même façon. A quoi bon visionner tous ces films pour, finalement, être influencé ou bloqué ? D'ailleurs, je vais bientôt m'attaquer à un autre épisode de la série Edgar Poe, **Le Masque de la Mort Rouge**.

I. Sur **L'Enterré Vivant**, *vous aviez sous la main une belle brochette d'acteurs: John Carradine, Donald Pleasence, Robert Vaughn...*



G.K. J'adore les acteurs mais Robert Vaughn est un spécial. Sa tête à l'écran donne une idée de ce qu'il est dans la réalité. C'est un «cold fish» (poisson froid) comme disent les Américains. J'avais beau essayer de le violer en lui braquant la caméra en plein visage, il ne bronchait pas. Imperturbable. Quand on lui demandait de bouger au sortir du cadre, il se déplaçait à peine de quelques millimètres. Travailler avec les comédiens c'est un peu leur faire l'amour. Robert Vaughn a quelque chose de la femme frigide, du poisson froid dans un lit. Vous pouvez la retourner dans tous les sens, tout tenter, rien n'y fait. Il nous énervait tellement que nous avons préparé quelques farces, dont une qui se référait à son rôle dans **Les 7 Mercenaires**. Là, ils attrapaient des mouches au vol. Nous avons donc mis dans **L'Enterré Vivant** un vieux figurant de 70 ans attrapant les mouches dans un asile. Par contre, Donald Pleasence est un homme charmant. Il se livrait parfois à des private jokes qu'on retrouvait plus tard aux rushes, ou même au montage. Dans une scène, la nuit, il sort de son cabinet de toilette avec une serviette dans les mains et une femme lui adresse la parole. Au montage, je me suis aperçu qu'il se mettait la main aux couilles. Le chien! Mais en face de Robert Vaughn, Donald perdait un peu de sa malice ; son partenaire avait des effets réfrigérants sur lui.

I. Il s'agit aussi du dernier rôle de John Carradine.

G.K. Il est mort deux ou trois semaines après la fin du tournage. Quand il est arrivé sur le plateau, ce fut très dur. Il était accompagné d'un assistant, d'une infirmière. Il se déplaçait en fauteuil à roulettes et ses mains étaient atrocement déformées par l'arthrose. Toutefois, il conservait toute sa raison. Il sentait la mort venir. Il avait des moments d'étincelle dans les yeux. Une anecdote : mon fils âgé de 11 mois assis sur une petite chaise s'est retrouvé en face de John Carradine immobilisé sur son fauteuil. Ils se sont observés. Nous avons appris son décès pendant la fête de fin de tournage. Cela a jeté un froid.

I. Comment s'est déroulé votre collaboration avec Cannon sur les deux **Dragonard** *?*

G.K. Je n'ai pas rencontré Menahem Golan mais des gens qu'on appelait Numéro 1, Numéro 2... Après Golan et Yoram Globus, il n'y avait plus de noms. D'un côté, leurs productions ne sont pas très organisées mais de l'autre, vous avez une totale liberté. Sur le plateau, un producteur quelconque passe trois minutes tous les deux jours pour vous demander si tout va bien. Aucune contrainte du moment que le budget et les délais sont respectés. Par contre, ils vous font des plans infernaux. Au dernier moment, on me prévient qu'on ne peut pas tourner cette scène pour tel ou tel raison.

I. Sur **Dragonard***, vous avez rencontré Oliver Reed, un comédien de calibre.*

G.K. On m'a prévenu «attention, il boit, et quand il est ivre il frappe les metteurs en scène». C'est une véritable montagne. Le premier jour de tournage, il se plaignait de bottes trop étroites. J'étais ravi de repousser les prises de vues. Par la suite, il a été superbe; il m'arrangeait des détails techniques. Bien qu'il ait l'air d'une brute, c'est un homme très cultivé. Il a dépassé le stade de comédien tellement il connaît les ficelles du métier. Par l'intermédiaire de l'alcool, il a atteint une sorte de dérision, de regard sur le monde. Je l'ai vu bourré comme un Polonais au trentième étage d'un building, gueulant devant 60 mètres de vide. Il faut travailler en bonne intelligence avec des acteurs de ce type, sinon c'est l'enfer ; ils connaissent les possibilités de la caméra aussi bien que le metteur en scène.

I. Vous semblez orienter votre carrière vers les Etats-Unis...

G.K. Contrairement à certains, je n'ai pas un nationalisme exacerbé. Peut-être pour satisfaire mon ego, je préfère travailler pour les Etats-Unis, pour le monde entier par conséquent, avoir des moyens. **Jekyll & Hyde** a coûté 5 millions de dollars, un budget modeste pour eux mais aussi le double d'un film français normal. Sur le tournage, les producteurs ont fait venir du matériel d'Angleterre et d'Allemagne ; les studios hongrois possédaient des équipements datant bien des années 30. Sur une production française, on aurait mégoté pour, finalement, se contenter de peu. Sentimentalement, les Américains ne font aucun cadeau ; ils virent quelqu'un du jour au lendemain. Les producteurs fournissent le scénario contrairement à la France où c'est bien souvent le metteur en scène qui l'amène. Monter le casting équivaut à monter une opération financière..

I. Et qu'est devenu votre projet de **Guerre du Feu** *érotique,* **Quest for Love** *?*

G.K.: C'est une idée venue bien avant **La Guerre du Feu** en fait. J'étais alors associé avec un type qui comptait rapidement sur une histoire «sexe et délire». J'ai alors pensé à l'amour chez les hommes préhistoriques avec des nymphomanes, des pédérastes. L'histoire était simple: une tribu profitait du départ à la chasse de ses adversaires pour enlever toutes les femmes jeunes. Chez eux, ils n'avaient que des laiderons. Les chasseurs ne retrouvaient plus que les vieilles. Un conseil décidait alors d'envoyer plusieurs guerriers à la recherche de l'amour, pour se reproduire. Ensuite, Jean-Jacques Annaud a réalisé **La Guerre du Feu**.

Propos recueillis par Marc TOULLEC

PUB, X, HORREUR etc...

Né le 30 mars 1946 à Paris, Gérard Kikoïne grandit dans un monde propice à une carrière cinématographique, celui des laboratoires CTM dirigés par son père, Léon Kikoïne. Dès ses 18 ans, il est initié au montage. Il travaille aux côtés de Yves Boisset, Riccardo Freda, Arrabal (**J'irai comme un Cheval fou, Viva la Muerte**), Maurice Cloche et Ousmane Sembene. En 1969, il assiste Abel Gance sur le remontage, image et son, de **Bonaparte**. 1974, il crée avec un ami la société La Persane Production qui lance **L'Amour à la Bouche** et une compilation de courts métrages érotiques clandestins datant d'entre 1914 et 1949 intitulée **Ciné-Claque**. Ces deux films marquent le début d'une filmographie X nettement au-dessus de la moyenne du genre. Pendant la période 1974/1982, Gérard Kikoïne met son savoir-faire au service du producteur américain Radley Metzger, de Beate Ushe, propriétaire d'une chaine d'Eros Centers en Allemagne. Parallèlement, il envisage une série sexy sur le modèle de **Dallas** mais tourne au Canada dans le monde de la mode. Avec Jean-Luc Franchet, il exploite en vidéo plusieurs dizaines de films X dans les collections Excès et Extravagance. A partir de 1975, il commence une fructueuse carrière dans la publicité. Il débute par les protèges-slips et enchaîne sur Motta, Cafés Grand-Mère, L'Oréal... Il porte également à son actif plusieurs films industriels (Loto, Ligier Formule 1..., 22 titres en tout). Marqué par le X sur le territoire français et guère envieux d'oeuvrer dans le domaine de la vidéo, Gérard Kikoïne écrit plusieurs scénarios dont l'un d'eux, **Twins** (qu'il déposa en 1981), raconte une histoire policière à base de jumelles. Il devrait porter à l'écran une production Bob Guccione (éditeur de Penthouse) abandonnée par Ken Russell pour cause de délires budgétaires.



Filmographie

1974 **L'Amour à la Bouche** (co-réal.: Alex Nubarr et Alain Van Damne)
1977 **Parties Fines/Indécences 1930**
Entrechattes/L'Infirmière
1978 **Jouir/Tout pour Jouir**
1979 **Initiation au Collège/Samantha**
Enquêtes/Paris Telefon 666
1980 **Greta, Monika et Suzelle/Love Théâtre**
Hôtel pour Jeunes Filles/Groom Partie
Parties très Spéciales/Bonjour Madame... Déshabillez-Vous
Dolly L'Initiatrice (The Tales of Tiffany Dust) co-réal.: Henry Paris
Maison de Plaisir/Bordel pour Femmes (Baby Face N° 2)
Retourne moi c'est meilleur/Pensionnat de Jeunes Filles
La Fille à Tout Faire
1981 **Journal Intime d'une Jeune Fille en Chaleur**
Chaudes Adolescentes/Le Cache Coeur
Vacances à Ibiza/Money Fever
Dans la Chaleur de St Tropez/Attention Fillettes
1982 **Tossing/Les Délices du Tossing**
Bourgeoise et... Pute !
Prison très Spéciale pour Femmes
Succès Hard Magazine/Les Grands Succès de la Pornographie
Femina Hard
Les Héritières du Sexe
1983 **Franck and I**
1984 **Le Feu sous la Peau**
1985 **La Ronde**
1988 **Dragonard/**
The Master of Dragonard
1988 **Dr. Jeckyll and Mr. Hyde/Buried Alive**

PHANTASM II

Entretien avec DON COSCARELLI

Après la bombe *Phantasm*, on attendait tout de Don Coscarelli. Avec Dar l'Invincible, de médiocre mémoire, il a fallu convenir qu'on lui en demandait peut-être un peu trop. Alors: Don Coscarelli, cinéaste d'un seul film? *Phantasm II* arrive à point pour remettre les pendules à l'heure.


Don Coscarelli et «la» sphère.


PHANTASM

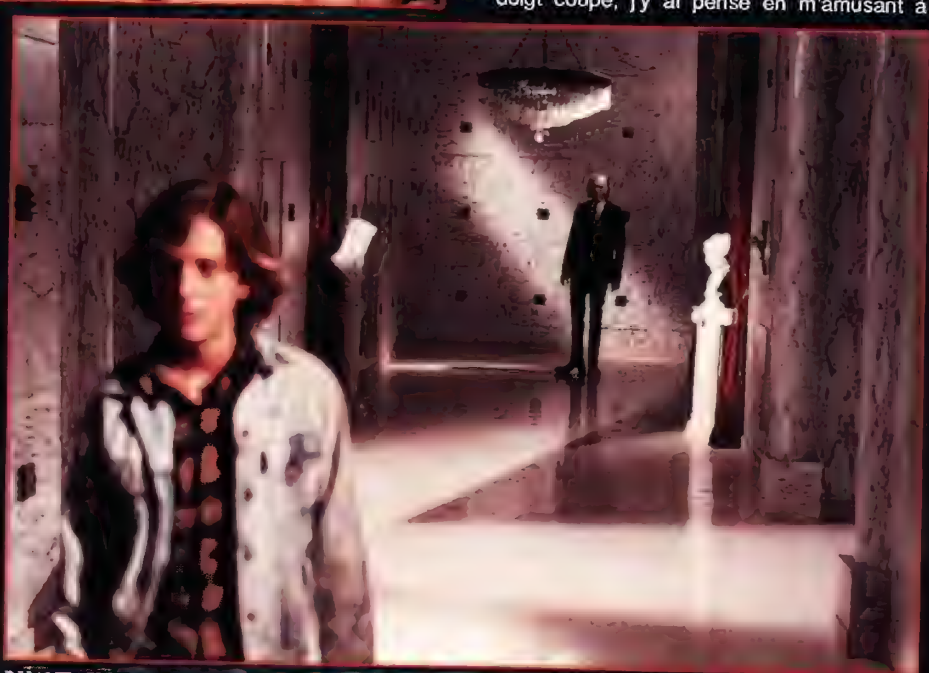
*I.: **Phantasm** est votre film le plus connu, mais vous en avez réalisé deux autres auparavant. Lesquels ?*

D.C.: Le premier, **Jim-The World's Greatest** (1973), n'a pas vraiment fait le tour du monde. C'était une tragédie à tout petit budget dont le seul intérêt était la présence d'Angus Scrimm, le Géant de **Phantasm**, dans le rôle d'un père alcoolique battant son fils. J'ai commencé le film à 19 ans pour le finir à 24. Universal s'est chargé de le distribuer, mais sans grand succès. Ensuite, j'ai fait **Kenny and Co** (1975) qui n'est sorti que dans la moitié des Etats-Unis plus deux ou trois autres pays dont j'ai oublié le nom. Ca parlait de l'adolescence banlieusarde...

I.: Un scénario autobiographique ?

D.C.: Absolument. J'ai eu une enfance merveilleuse, et je voulais la recréer à l'écran. Le film racontait l'histoire de trois gosses, sept, neuf et onze ans, quelques jours avant Halloween. La note étrange venait des adultes; les enfants, eux, étaient parfaitement normaux et leur vision du monde conditionnait entièrement l'intrigue. De tous mes films, c'est de loin mon préféré. Il était interprété entre autres par Michael Baldwyn, que j'ai peu après engagé sur **Phantasm**.

*I.: Rien ne vous prédestinait au cinéma fantastique, ce qui renforce l'aspect inhabituel de **Phantasm**. On n'y retrouve d'ailleurs aucun cliché du genre, vampires, vaisseaux spatiaux, maniaques, et son virage vers la science-fiction déroute encore le public. D'où vous sont venues toutes ces idées ?*


PHANTASM

D.C.: J'ai toujours aimé les films d'horreur, du moins ceux que j'ai pu voir çà la télévision. Vos chaînes programment surtout des films des années cinquante...

I.: «Nos chaînes...» Vous voulez dire ici, en Californie ?

D.C.: Oui, à Los Angeles... Vous savez, je suis né en Lybie...

I.: Dans un milieu militaire ?

D.C.: Air Force, oui.

I.: Tripoli ?

D.C.: Tout juste. J'aimerais beaucoup y retourner, mais à moins d'un renversement de régime, je n'y compte pas trop... Ceci dit, **Phantasm** est vraiment un film bizarre. Je voulais par-dessus tout réaliser quelque chose d'effrayant, créer une sorte de montagne russe d'émotions...

I.: Et la sphère foreuse de crânes... Tout le monde vous demande d'en parler, je parie...

D.C.: Tout est parti d'un rêve où j'étais poursuivi par toutes sortes d'objets volants. Ce n'était pas aussi net, aussi graphique que dans le film, mais sans ce rêve, rien ne serait arrivé. Pour le doigt coupé, j'y ai pensé en m'amusant à

plonger mon index dans un bol de latex, et j'en suis arrivé par association d'idées à l'image d'un doigt dans une boîte. Dans le scénario de base, les relations entre les deux frères étaient beaucoup plus développées, ainsi que la psychologie des habitants du village. Seulement les acteurs n'étaient pas tous à la hauteur , et je me suis aperçu que seuls Michael Baldwyn et Angus Scrimm se distinguaient du lot: j'ai donc concentré l'histoire sur leurs deux personnages: je profitais des pauses pour orienter le scénario dans cette direction.

I.: Le Géant est une figure véritablement inquiétante.

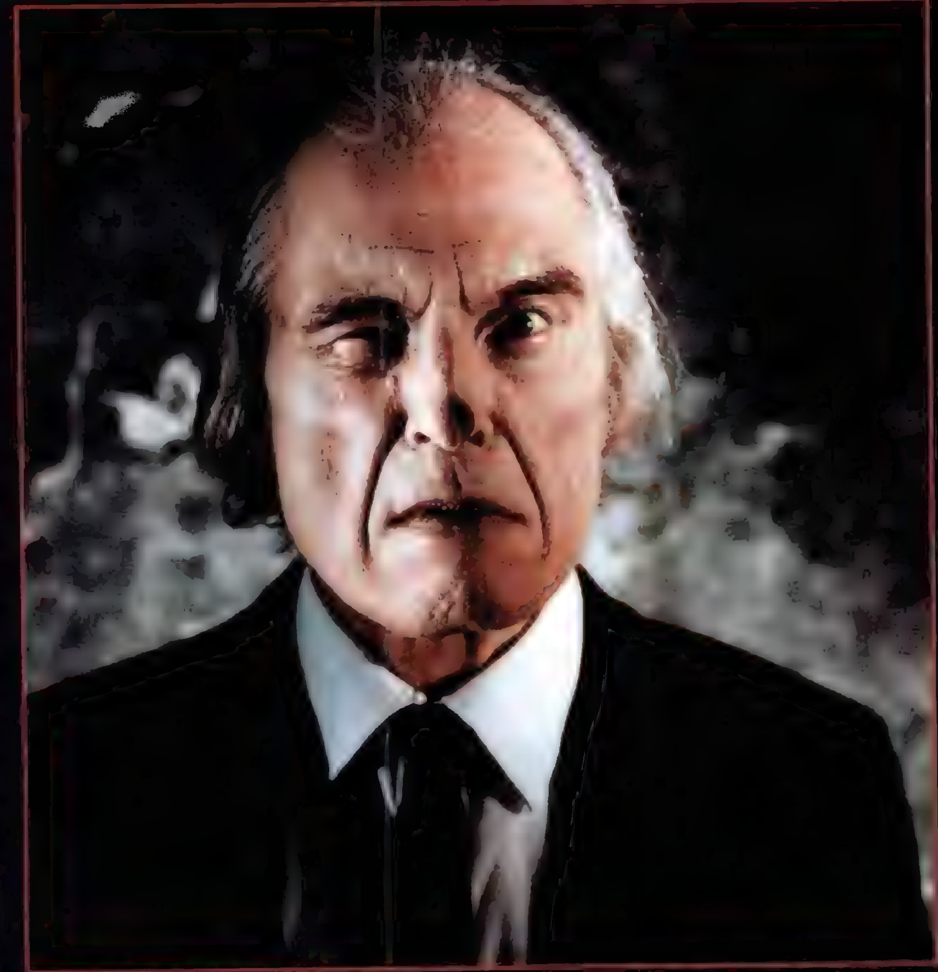
D.C.: Je trouve aussi. Ca doit venir du fait qu'Angus Scrimm m'intimidait beaucoup dès le départ. Nos rapports sur **Jim-The World's Greatest** n'avaient pas été excellents. En fait, j'avais peur de lui. Chaque fois que je le sentais derrière moi, je sursautais. Lui seul pouvait incarner le Géant, ça coulait de source.

I. : Il y avait beaucoup d'images-chocs dans le film: prenez la scène où la photo du croque-mort s'anime sous les yeux de Michael.

D.C.: Vu notre budget, l'effet était plutôt réussi: ce n'était rien d'autre qu'une image fixe qu'on pouvait animer à volonté. L'idée de cet homme capable de se frayer un chemin jusqu'au héros par l'intermédiaire d'une simple photographie m'avait complètement exalté à l'époque. J'aurais peut-être dû la développer dans la séquelle...

I.: L'acceuil chaleureux réservé à **Phantasm** *vous a-t-il surpris ?*

D.C.: Enormément. D'autant plus que moi, son auteur, j'en connais les moindres détails de fabrication: je peux vous dire où sont les erreurs, où les difficultés techniques, artistiques, visuelles, sonores, se sont présentées... Le public a tout accepté; les défaillances du montage, certaines faiblesses d'interprétation, tout... Je n'en revenais pas. L'impact a été phénoménal, et je crois que le distributeur a fait une excellente affaire. Le slogan publicitaire disait: « Si ce film ne vous fait pas peur, c'est que vous êtes déjà mort» . C'était un pari risqué: « Venez, nous vous défions de ne pas



Pages 30 et 31: PHANTASM II.

trembler...» Notre calcul était juste, et tout a marché comme sur des roulettes.

I.: Un de mes amis considère **Phantasm II** *comme un message d'une autre planète... Les plans d'ouverture, ces villes dévastées, vampirisées, sont très frappants.*

D.C.: J'aurais voulu aller encore plus loin... Mon idée était que le Géant traversait le pays sans jamais rencontrer personne.

I.: Qu'avez-vous voulu faire avec **Phantasm II** *?*

D.C.: Avant tout retourner à mes racines, travailler de nouveau avec un petit budget. J'ai tellement eu de plaisir à tourner **Phantasm** que j'ai voulu retrouver cette sensation. Du point de vue de l'histoire, je voulais développer le personnage du Géant ainsi que les motivations poussant Mike et Reggie à lui courir après.

I.: J'aime bien le fait qu'on retrouve au début du film le héros de **Phantasm** *dans un asile...*

D.C.: Oui... Ca nous a posé certains problèmes, d'ailleurs. J'aurais voulu accentuer l'aspect « hors du coup» du personnage principal. Mais chaque fois que j'allais dans cette direction, les responsables du studio tiquaient: « Un héros ne peut pas commencer le film dans un tel état de délabrement mental» . Dommage... J'étais sur le point d'orienter le scénario vers une autre dimension.

I.: Laquelle ?

D.C.: Celle où chacun est écrasé par la chaleur et la pression... En fait je ne sais pas très bien. Tout ce que je connais du Géant, c'est sa vocation de pilleur de tombes d'un autre monde, et j'ai fait de cette caractéristique la charpente narrative du film. Il cherche à s'emparer de nos morts pour des raisons que nous ne comprendrons sans doute jamais...

I.: C'est probablement mieux comme ça. Auriez-vous un **Phantasm III** *derrière la tête ?*

D.C.: Bien sûr, pensez-vous. Je ne sais pas s'il se fera un jour, mais je compte bien porter à l'écran le troisième chapitre qui m'attend déjà dans le tiroir supérieur de mon bureau. On y retrouve le Géant après qu'il a dépeuplé trois ou quatre Etats. Ce sont des corbillards tous dirigés dans la même direction qui mettent la puce à l'oreille d'un habitant...

I.: Tous les corbillards mènent au Géant...

D.C.: Oui. Les corbillards ont quelque chose d'effrayant, surtout si vous êtes amené à travailler dedans. Ceux que nous avons utilisés ont dû transporter entre trois et quatre mille corps... Ils dégageaient une petite odeur assez entêtante.

I.: Avez-vous tourné dans une vraie morgue ?

D.C. : Pour le premier **Phantasm**, oui. C'était étrange: vous filmiez une scène à deux heures du matin, et un des employés déboulait soudain sur le plateau en disant « Attendez une seconde» , puis allait chercher un cadavre accidenté tout droit sorti de l'ambulance avant de le mettre au congélateur sous nos yeux, le tout sans enlever de sa bouche le beignet à la cannelle qu'il était en train de déguster. Sur **Phantasm II**, nous avons resserré nos rapports avec les morgues vu que nous avions besoin de leur louer du matériel. Tout ce que vous voyez dans le film est de l'authentique quincaillerie chirurgicale en parfait état de marche: les tables, les bistouris, les scies à os, les nettoyeurs de boîtes crâniennes, les trocarts... Au début, on n'ose pas trop y toucher. On déjeune sur place en détournant le regard. Puis après quatre ou cinq jours, on pose sans complexe son sandwich sur les tréteaux à autopsier. Etrange, vraiment... Sans compter les cassettes « Comment autopsier en dix leçons» qu'on nous a projetées. Je ne sais pas comment on peut gagner sa vie en faisant ça; ou plutôt si, je sais, mais je ne comprends pas comment on peut le supporter. Dire que c'est moi qui parle ainsi, le prétendu « marchand d'horreurs» qui n'a pu soutenir que dix minutes la vision d'un corps qu'on embaume.

I.: Ce genre de spectacle vous attirait dans votre enfance ?

D.C.: Je dois avoir la même curiosité morbide que tout le monde...Peut-être un peu plus développée que la moyenne. Mais je garde ça pour moi; j'ai besoin de me savoir normal. Du moins de me *sentir* normal.

Entretien réalisé par Maitland Mc DONAGH (Traduction: Bernard ACHOUR)



DU PAREIL AU MEME

Ce fut l'OCNI, l'Objet Cinématographique Non Identifié, des années 70. Avec ses décors glaçants, sa folle intensité visuelle et, par-dessus tout, sa sphère d'argent qui s'incrustait en vrombissant dans les crânes pour en extraire sang et cervelle sous forme de jets pourpres et saccadés, **Phantasm** laissa dès sa sortie une empreinte indélébile dans l'histoire du cinéma d'horreur. Mais contre toute attente, l'auteur/réalisateur/producteur (sans oublier chef opérateur et monteur), Don Coscarelli, ne devint pas la huitième merveille du genre. Après trois ans de silence, il nous donna **Dar l'Invincible** (1982), un conte d'héroic-fantasy que l'on qualifiera charitablement de médiocre. Et depuis... plus rien, sinon un pauvre remake de **Délivrance**, **Survival Quest**. Voilà six ans, une vie entière en terme de carrière cinématographique, que Coscarelli jouait à cache-cache, apparaissait ici et là au générique de projets qui, finalement, voyaient le jour sans lui (**Peur Bleue**, **Freddy II**, **Conan II**) Rendons grâce à l'hiver 1989 et au Festival d'Avoriaz puisqu'ils nous permettent de saluer son retour avec **Phantasm II**, une suite qui démarre exactement où le premier épisode s'achevait.

Récapitulons. Dans **Phantasm**, le jeune Michael Parsons découvre que la morgue de Morningside ne tourne pas très rond. En plus du climat funèbre propre à ce genre d'établissement, on y trouve pêle-mêle des mains maléfiques, une porte débouchant sur une autre dimension, un Géant sinistre (croque-mort parmi les croque-morts s'il en fut), un doigt coupé doté de pouvoirs mortels et des sphères tourbillonantes non moins dangereuses. Personne excepté Reggie, le sympathique ami de Mike, ne comprend le danger que représentent le Géant et ses démons. Après une lutte acharnée, ils envoient la morgue dans un monde parallèle et précipitent le Géant dans un puits sans fond. Tout semble réglé, mais... Retour au présent.

Mike est en asile psychiatrique, et il réalise que pour en sortir il ferait mieux de se taire et de faire l'impasse sur ce qu'il a pu voir ou faire autrefois. Ne débitant plus que des platitudes, il est libéré et s'acoquine aussitôt avec Reggie pour retrouver le Géant. Ce qu'ils découvrent : un sillage de villes dévastées, comme décimées par une épidémie de peste, des cimetières profanés, des immeubles abandonnés, un désert humain. Aidés par



Liz, qui ne cesse de rêver du Géant et avec laquelle Mike a conservé un contact télépathique durant son séjour à l'hôpital, ils affrontent le profanateur de sépultures extraterrestre une nouvelle fois. Mais là, c'est lui qui les attend...

Suite ou remake ? **Phantasm II**, nanti d'un budget confortable sans être astronomique, refait à quelques variantes près son illustre modèle. En mieux, en pis ? Le choc initial et l'effet de surprise mis à part, les deux films se valent. Visuellement très riche, bombé de séquences folles utilisant à la perfection les effets spéciaux décoiffants de Mark Shostrom, **Phantasm II** se hisse à un niveau tout de même très élevé.

Maitland McDONAGH

Phantasm II *USA 1988 Réal.: Don Coscarelli. Scén.: Don Coscarelli. Dir. Phot.: Daryn Okada. Mus.: Fred Myrow. SPFX : Mark Shostrom. SPFX visuels : Dreamquest Images. Prod. : Roberto A. Quezada et Dac Coscarelli. Int.: James Le Gros, Reggie Bannister, Angus Scrimm, Paula Irvine, Samantha Philipps... Dur.: 1 h 30. Dist.: Deal/UGC Sortie prévue le 15 février 1989.*

Avoriaz 89



Chuck Russell essuie les premiers plâtres!

Chère Maman, je suis bien arrivé à Avoriaz où le soleil semble être de la partie. La lumière du jour m'indisposant, comme tu sais, j'ai plutôt choisi de passer mes vacances au cinéma. Contrairement à ce que nous pensions, le Festival de l'humour c'est Chamrousse, pas Avoriaz; ici, c'est l'horreur. Que vais-je devenir, maman? Je serai bref: au secours!



Avoriaz Station: le beau fixe.

Samedi 14

Toujours impossible de se faufiler à la séance d'ouverture du Festival. Seuls, les badges or et argent ayant ici droit de cité. Renseignements pris, ces badges concernent les organisateurs, les membres du jury, les personnalités marquantes, les maîtresses d'organisateurs, du jury, etc. Le croiriez-vous, mais malgré tous mes efforts pour me faire passer pour la maîtresse d'un juré notoire, le service d'ordre demeura étrangement inflexible (qu'est-ce qu'on ne ferait pas pour informer, alors!). Évidemment, comme chaque année, la panique règne au premier jour: "Au secours, j'ai pas mon badge!" (le cri le plus horrible du journaliste blessé dans la neige...); "Hé, ho, y m'ont refilé un badge jaune, ça va pas non?", "Damned, le camion amenant les valises des festivaliers s'est embourbé dans les rizières" (ou quelque chose d'approchant, ça change tout le temps, sauf le fait décisif, incontournable: les valises ne sont jamais là). Et puis encore: "On n'a pas encore les catalogues, repassez demain", "Euh dites-donc on a perdu un carton de badges, il y avait sûrement le vôtre dedans - Alors qu'est-ce que je fais? - Je ne sais pas - Qui peut me renseigner, alors? -En principe, nous!", etc... La routine, quoi! Heureusement, dans les salles la malédiction cesse et le charme opère, ouvrez grand les rideaux, ça va démarrer:

HIGHT SPIRITS. Neil Jordan, Grande-Bretagne. Dans un univers résolument gothique aux fastueux décors, Neil Jordan brosse là une gentille comédie bien loufoque où les vrais fantômes prennent la relève des faux pour sauver, sans le vouloir vraiment, un château ancestral menacé. Peter O'Toole se défonce encore (après sa fulgurante prestation dans **Creator**) avec ce rôle du châtelain financièrement pris à la gorge et qui a l'excellente idée de faire de sa vieille demeure une attraction touristique. Utilisant tour à tour l'exploit burlesque et les prouesses des effets spéciaux, Neil Jordan raconte aussi une histoire d'amour, dépeint ses personnages avec doigté, lucidité et tendresse, en les immortalisant dans la joliesse d'une remarquable photographie. Et puis, Daryl Hannah est tellement bélinable, il faut dire!

INCIDENTS DE PARCOURS. George A. Romero, U.S.A. Le héros est handicapé, l'animal est intelligent. Un face à face terrible où l'homme et la bête s'accoutument d'abord l'un à l'autre, s'échangent à la fois services et sentiments, puis finissent par vivre en symbiose jusqu'à ressentir les mêmes haines, désirer les mêmes vengeances. Le premier, l'homme comprend le danger d'un tel transfert télépathique; c'est que George Romero ne donne pas dans l'anthropomorphisme béat de la plupart des histoires du genre, lorsque l'humain ramène la bête à son image. Au contraire, le héros sent que l'animal lui transmet toute son agressivité primaire, son ignorance des barrières sociales où l'on sait encore respecter son prochain. "Le Diable, c'est l'instinct", dira Allan; et encore: "Moi, j'ai 5000 ans de civilisation derrière moi".



INCIDENTS DE PARCOURS

Troublant, vibrant, tendre et violemment dérangeant à la fois, Romero nous montre là sa faculté à innover et une maîtrise dans sa manière de cerner les sentiments, comme il nous l'avait déjà si bien prouvé avec son injustement méconnu Martin (1976).

Dimanche 15

CHILD'S PLAY. Tom Holland, U.S.A. L'esprit d'un tueur ivre de vengeance s'investit, lors d'une incantation vaudoue, dans le corps d'une poupée que l'on va offrir à un petit garçon. De cette disparité entre contenant et contenu, avec cet inquiétant glissement des valeurs établies, va naître l'angoisse, puis la peur réelle. Un pur produit de fabrication qui fonctionne avec efficacité mais qui n'apporte en fait pas grand chose au genre fantastique. On consomme, on se tait, on s'en va et on oublie.

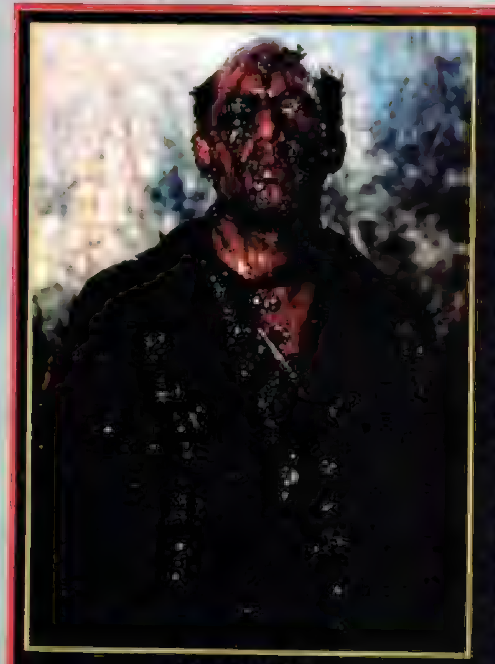
PARENTS. Bob Balaban, U.S.A. L'action se situe dans les fifties au sein d'une famille on ne peut plus normale en apparence, bien établie dans son confort ménager. Mais le fils, Michael, un rêveur impénitent, se met à observer ses parents, à les défier, à vivre en marge. Ici, les adultes savent se montrer raisonnables et moralistes lorsque les enfants regardent, mais vivent d'autres expériences dès qu'ils se sentent seuls. Balaban nous décrit le conflit des générations sous le ton de la comédie sarcastique et isole son héros, l'enfant, dans un monde où les parents lui apparaissent comme des ogres voraces se repaissant de chair humaine. Michael est-il mythomane ou vraiment ses parents sont-ils des monstres? Le film peut se lire à plusieurs niveaux, d'autant que l'auteur filme de façon dérangeante, sous des angles bizarres, à la "David Lynch" dans ses oeuvres les plus abstraites. De toute façon une folle expérience et une totale réussite.



PARENTS

Lundi 16

LA SECTION (The Stick). Darrell Roodt, Afrique du Sud. La section, c'est celle qui, chargée d'abattre un sorcier influent, massacre en fait tout le village qui l'abritait. Les hommes se replient, mais ils vont êetr tour à tour les victimes d'un pouvoir qui les dépasse. Violent, pathéthique, le film dérange et combat militarisme et colo-



LA SECTION

nialisme sans concessions et avec toute la fougue d'un jeune cinéaste de 25 ans. Une œuvre forte et obsédante.

LIFE ON THE EDGE. Tom Burman, Grande-Bretagne. Dans une société futuriste axée sur le bonheur avant tout et où l'on chasse le rationaliste et tout ce qui pourrait amener une réflexion quelconque, nous faisons la connaissance du couple Myriam/Henry et de leurs trois enfants. Les dirigeants imposent la civilisation du tuyau: un univers fœtal où les divers besoins matériels ou alimentaires vous parviennent au moyen d'un entrelac complexe de boyaux plus ou moins cradingues. Ici, tout le monde a le sourire obligatoire, même si l'on sait aussi resserrer les rangs lorsqu'il s'agit de préserver la cellule familiale et se débarrasser des importuns.
Tom Burman (le maquilleur) a composé là un univers complètement différent de la norme en réinventant tout: la nourriture (franchement dégueu, à côté Mac Donald c'est du gâteau!), les infra-structures ménagères et techniques, l'environnement quotidien, les animaux domestiques, la musique (stomacale par endroits), les décors, tout enfin. On ne reconnaît plus rien dans ce film. Nous ne sommes pas très loin de **Brazil** et de sa société délirante, avec un humour destructeur et non-sensique, comme les britanniques savent si bien nous le prodiguer. On cherche encore ce qu'est réellement le "gel pénétrant" (c'est sûrement cochon!) ou pourquoi le copain se défonce au "cirage à cul", mais on assiste à un grand moment de cinéma.

BAXTER. Jérôme Boivin, France. Les réflexions d'un chien et sa manière de vivre sa vie et d'influer sur celle des autres. Imperturbable, jusqu'au cynisme parfois, le narrateur (Baxter en voix off) nous livre ses envies, ses craintes, ses joies, ses haines. Tous les faits de la vie quotidienne sont focalisés pour nous par les yeux du chien qui nous traduisent une autre expérience, celle d'une vie inconnue et inaccessible. Dernier chapitre des mémoires du chien: la rencontre avec l'enfant, où chacun apprendra de l'autre jusqu'à parfois mêler leur identité (l'enfant prendra la place de chien à l'issue du récit).

Film pessimiste et sans concessions, **Baxter** nous parle surtout d'animalité chez l'homme plus qu'il ne cherche à ramener le chien à l'homme, ni à l'assujettir à la race élue. Le mot de la fin peut dès lors livrer son message tandis que le chagrin déjà nous gagne: n'obéissez jamais!

KING SIZE. Juliusz Machulski, Pologne. On se ballade gentiment du monde normal en Tiroirie, un lieu où les habitants ne mesurent qu'une dizaine de centimètres et où la révolution va grandissante.
Une allégorie ironique et joyeuse, tout à fait dans la lignée des films polonais du genre (les excellents **Gloire aux Héros** et **Oni Oba** de Piotr Szulkin, par exemple), où les farfadets veulent devenir grands et où l'on punit les autres en les rendant farfadets. Ces enfants de lutin (attention, la compo, merci) se plaignent en effet qu'il n'existe pas de femmes dans leur monde et on les comprend. Bien entendu, une élite détient le mode de passage d'un état à l'autre et le héros, qui refuse de redevenir nain, va lutter pour le "King Size" à la portée de tous. En cette année de fébrile commémo révolutionnaire, gageons que le message sera entendu.

HAND OF DEATH. Anders Palm, Grande-Bretagne. Encore une œuvre bien réjouissante encore qu'assez insaisissable. Parodie (?) de la série des "**Vendredi 13**" et autres psycho-killers à masque, le film prend un ton plus triste et presque emphatique lorsqu'il décrit les vicissitudes et les désespérances du tueur isolé dans son propre monde. A la fin, le malheureux clame comme un perdu son angoisse existentielle à ses futures victimes qui ne s'en sentent pas plus réconfortées pour autant.
Moment de tendresse: la rencontre avec une autre marginale, une aveugle, qui va lui laisser entrevoir un autre destin. Mais celui-ci, le tragique, sera le plus fort, jusqu'à ce qu'il tombe sur l'affiche de **Hand of Death 26, Jackson the Return**. Ah non c'est trop, il y a des choses que même une bête ne pourrait supporter...
Bien gore, avec des maquillages atroces et atrocement loupés, le film nous ballade du rire à l'émotion et du refus à l'adhésion; on aurait aimé interroger l'auteur à propos de sa véritable démarche cinématographique.

Mardi 17

FAUX SEMBLANTS. David Cronenberg, U.S.A. Le choc avec cette histoire des jumeaux Mantle qui jusqu'ici partageaient tout et qu'une femme va physiquement et psychiquement séparer dans une rupture aussi effroyable démonstrativement que le serait la séparation de frères siamois.
Cronenberg va jusqu'au bout de son histoire, alors qu'on attend qu'un élément viennent enrayer l'implacable dénouement. Mais il n'y aura pas d'autres issues et le désespoir nous envahit tandis que les rapports magnifiés entre les deux frères les emportent dans un maelstrom de folie.
Jeremy Irons réussit l'impossible exploit de donner vie tour à tour à Beverly et Elliot en leur conférant aussi bien physiquement que mentalement une identité propre. Au fur et à mesure du déroulement du récit, il n'est plus besoin de les nommer, on les reconnait d'emblée, tout comme Claire, rencontrant Beverly après la scène du bar. Cronenberg parvient toujours à faire sourdre avec brio le pathétique dans le destin de ses héros, inhumains ou surhumains, on ne sait trop, inévitablement promis à des fins tragiques et de folles expériences physiques et existentielles. Très impressionnant.

FAUX SEMBLANTS (Jeremy Irons).





THE KISS. Pen Densham, U.S.A./Canada. L'incarnation du mal se faufile dans la cellule familiale sous les traits d'une Tante perdue de vue depuis une vingtaine d'années et que le besoin de transmettre ses pouvoirs ramène en ces lieux. Heureusement, la jeune fille prévue à cet usage ne va pas s'en laisser conter.
Les scènes bien sanglantes et un climat de suspense poussivement entretenus n'emportent pas le film au delà de sa fragile inutilité. Le conventionnel a tout balayé, jusqu'à la pourtant remarquable interprétation de Joanna Pacula, toute de féminité et de félinité sensuelles.



PHANTASM II

PHANTASM II. Don Coscarelli, U.S.A. Une belle ballade à travers des effets spéciaux réussis et des séquences-choc débarquant souvent dans la plus totale gratuité. On dirait que Coscarelli occulte complètement tout le mystère onirique du premier film au profit du démonstratif le plus immédiat. Le scénario se borne à raconter la poursuite du croque-mort par Mike et Reggie et de fournir, s'il était possible, un parallèle évident avec **Phantasm I**, jusqu'au final, complètement similaire. Derrière les images, on ne ressent plus le mystère, mais tout simplement l'adresse du faiseur d'images. C'est pathétique.

Mercredi 18

LE REPAIRE DU VER BLANC. Ken Russell, Grande-Bretagne/U.S.A. Prenant pour trame une légende ancienne de serpent satanique géant, Russell nous livre une œuvre hybride qu'on ne sait trop par quel bout aborder. Sa démesure habituelle emprunte ici la trame de ce qui aurait pu faire un bon standard de la Hammer-Films, période 64/66 (La Gorgone, La Femme Reptile...). Et la lecture au second degré, que certains préconisent ici, ne nous fournit pas vraiment de clef salvatrice, pas plus qu'on ne saurait longtemps garder son sérieux devant certaines scènes passablement bouffonnes. On s'interroge encore.

DREAM DEMON. Harley Cokliss, Grande-Bretagne. Aux dires même du réalisateur, **Dream Demon** joue les montagnes russes, oscillant sans cesse entre rêve et réalité. Dès la première scène, éblouissante de gratuité et d'inattendu dans sa furie sanglante, le scénario s'embarque dans une folle course peuplée de cauchemars dont les deux héroïnes, Diana et Jenny, sont à la fois la cause et les victimes. A la recherche de leur propre identité, elles surmonteront tous les obstacles.
A voir pour le délire visuel, le rythme échevelé et l'angoisse générée par certaines scènes, il est vrai amoindris par la systématique du procédé: l'héroïne ne passe jamais dix minutes sans s'endormir quelque part et en profite pour nous replonger dans son rêve. Très vite, on ne sait plus où l'on est et moi-même en tapant cet article je me demande encore si je suis bien éveillé...



DREAM DEMON

DER KUSS DES TIGERS (Le Baiser de l'Assassin). Petra Halfter, R.F.A./France. Michèle, une jeune fille allemande au pair rencontre Peter, un homme étrange qui lui confie avoir déjà tué quatre femmes. Dès lors s'instaurent entre eux des rapports à la fois amoureux et sado-masochistes qui vont les emporter très loin au bout d'une folle errance.
Envoûtant et désespéré, le film de Petra Halfter, la seule réalisatrice de cette sélection, s'il comporte parfois de sérieuses longueurs, nous entraîne assez loin dans la cruauté et l'indifférence au sein notre propre environnement urbain.

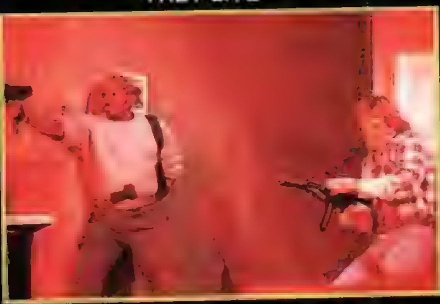
Jeudi 19

THE BLOB. Chuck Russell, U.S.A. The Blob se devait de remporter le prix des effets spéciaux à Avoriaz tant les scènes-choc se succèdent à l'envi avec une créature aussi goulue en vedette. Ca démarre complètement sur les traces de la version des années 50 avec Steve Mc Queen: la découverte de cette substance visqueuse venue d'ailleurs et qui ingurgite tous les corps vivants qu'elle rencontre, puis le scénario prend une toute nouvelle direction, pour nous dévoiler l'origine de ce monstre issu de l'espace.
De l'humour, de l'action et un combat final complètement époustouflant emporte le film très au delà du simple remake. Devant une telle réussite il n'y a plus qu'à attendre patiemment un immanquable Son of Blob...

THE LIVE. John Carpenter, U.S.A. Aujourd'hui, c'est l'angoisse, car nous allons découvrir le nouveau Carpenter. Moment suprême, et même les plus aguerris n'en mènent pas large en entrant dans la salle.
Le thème se veut classique: des extra-terrestres cherchent à coloniser notre belle planète en achetant nos dirigeants et en endormant la classe laborieuse à coups de distractions abêtifiantes et de messages subliminaux passant dans les média.



THEY LIVE



Carpenter nous livre là une œuvre à la fois humoristique, nerveuse et parfaitement ficelée, mêlant adroitement l'action et le pamphlet politique en grand maître. C'est qu'il ne faut pas s'y tromper, sous l'apparence d'une fiction, **They Live** nous parle du monde d'aujourd'hui, avec ou sans envahisseurs peu importe, car le message reste identique. Le héros découvre le discours latent des dirigeants en place qui consiste à favoriser la non-réflexion, faire du profit le but final, standardiser les besoins du public, l'endormir, le soumettre pour finalement l'anéantir socialement. Ici, Carpenter n'y va pas par quatre chemins en nous révélant la teneur des messages subliminaux: "obéis, consomme, marie-toi, reproduis-toi, sois conforme, ne pense pas, achète, reste endormi, ne remet pas l'autorité en question, regarde la télé", etc. Jusqu'au "ceci est ton Dieu" codé sur les billets de banque!
Une belle leçon de cinéma et aussi une magistrale tentative d'introspection signée Carpenter.

THE BLOB





LO QUE VENDRA

LO QUE VENDRA. Gustavo Mosquera R., Argentine. Un politico-polar dans le décor triste d'un Buenos-Aires tourmenté. Le héros, victime d'une bavure policière lors d'une manifestation et cloué sur son lit d'hôpital, prépare sa vengeance.
Une atmosphère attachante et un final bouleversant font pourtant mal oublier les longueurs redoutables d'une allégorie politique typiquement issu du déchirement argentin.

WAXWORK. Anthony Hickox, U.S.A. Un musée de cire s'est installé du jour au lendemain dans le quartier d'une petite ville. Deux jeunes filles sont attirées par un bonimenteur impressionnant (David Warner) qui les invitent à venir le visiter en pleine nuit. Nos deux héroïnes, accompagnées de leurs deux copains, vont alors s'intégrer chacun dans une histoire différente et resteront prisonnier des tableaux des figures de cire.
Suivant la trame traditionnelle des films à sketches de l'Amicus, **Waxwork** conte quatre histoires assez cruelles (le loup-garou, le marquis de Sade) ou plus comiquement délirantes (le vampire, les morts-vivants). Avec une efficacité manifeste et d'excellents effets spéciaux, ce qui ne gâte rien.

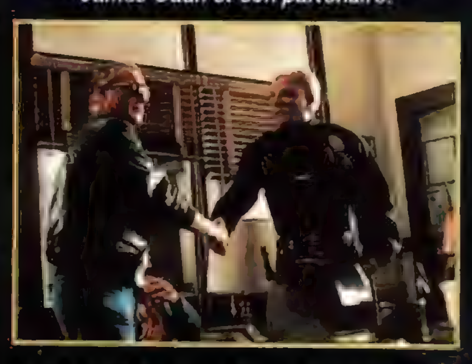


WAXWORK



ALIEN NATION. Graham Baker, USA. L'action commence alors que 250.000 extra-terrestres ont été intégrés à la population américaine et que la cohabitation s'effectue vaille que vaille (on connait ça...). Sykes, un flic dur et désabusé fait équipe avec un de ces "arrivants" pour enquêter sur la mort de son ami et ancien équipier et, ce faisant, démanteler une sordide affaire de drogue dans les milieux extra-terrestres.
Du solide, bien monté, encore qu'assez conventionnel. Tout le monde aura bien sûr reconnu le classique duo de flics mal assortis dont la méfiance de base tourne rapidement à l'amitié virile (**L'Arme Fatale**, **Double Détente**, etc.). S'il n'était la personnalité des aliens et leur apparence, on pourrait même suivre l'aventure comme n'importe quel petit produit d'action sorti des chaînes américaines.

ALIEN NATION. Une équipe de choc: James Caan et son partenaire.





DR. JEKYLL AND MR. HYDE (Anthony Perkins)

HELLRAISER II. Tony Randel. Grande-Bretagne. On se poussait pour entrer à la première de **Hellraiser II** et on avait bien raison. On en ressortit sans trop d'enthousiasme et on avait encore plus raison. C'est que dans le style "on prend les mêmes et on recommence" le film de Tony Randel pourrait en remontrer jusqu'à son voisin de palier, l'incolore **Phantasm II**.
Une héroïne échevelé du genre "Oh, my God" et tout ça, quelques méchants de garde syndiqués (pas cégétistes, ils risqueraient de faire grève, arrêtez), des éclairages rouges, bleus, verts, un peu partout, du sang à la pelle et plein d'effets spéciaux pour noyer le tout, voilà le travail. On se retrouve en enfer pour tenter de sauver une adolescente perdue par là et voir ce que devient le père de Kirsty. Comme les cénobites sont dans le coin on leur dit bonjour en passant, sans trop s'attarder quand même parce que, vous savez ce que c'est, mais 90 minutes c'est vite passé. Bon, au revoir, merci pour vos fleurs, vous avez fait des folies, c'est pas raisonnable, revenez nous voir quand vous voulez. A bientôt.
- Euh, dites donc, vous avez oublié le scénario, les gars. Je m'excuse de freiner votre enthousiasme, comme ça....
- Quoi le scénario? Ho lui, hé? on fait du fantastique ici, pas une thèse sur Kierkegaard, il est beau lui, là!
- Ah bon, excusez-moi...

Vendredi 20

FAIR GAME. Mario Orfini, Italie. Quand on cherche avant tout à privilégier le suspense, mieux vaut faire le plus simple possible. C'est sans aucun doute la démarche du réalisateur qui a réduit l'essentiel de son film à un décor unique et son casting à quasiment deux personnages avec un péril complètement palpable en la présence d'un dangereux serpent mamba. La proie est emprisonnée avec le reptile pendant que l'assassin savoure déjà, à quelques pas de là, sa vengeance certaine. Mais la victime est une femme cherchant à retrouver son identité, à affirmer sa personnalité et elle se sent investie d'une force morale et physique à toute épreuve. D'autant qu'elle finit par découvrir qui lui a fait ce redoutable présent, en guise d'adieu. Elle va accepter le combat et la lutte sera grandiose.

DR. KEKYLL AND MR. HYDE. Gérard Kikoïne, France... Ah ben non: Grande-Bretagne, tiens! On repart dans les petites ruelles sordides de Whitechapel pour suivre les exploits sanglants de l'affreux Mister Hyde (joué par Anthony Perkins) qui ne serait autre, à la ville, que le timoré Docteur Jekyll (on le reconnaît facilement, c'est toujours Anthony Perkins, simplement, lorsqu'il joue Hyde, il est décoiffé et il est méchant, voilà.
Un meurtre est commis, deux meurtres, trois meurtres, quatre meurtres... Quoi, vous en avez déjà assez? Ben à l'écran c'est encore plus long, ne vous plaignez pas. Il faut tout de même porter à l'actif du film de somptueux décors gothiques, de splendides éclairages et un indiscutable sens de la photographie.
Puis on se quitte sur un dernier meurtre sans que le célèbre mythe ne se soit réveillé une minute. Comme disait récemment San Helving: laissez-les vivre, enfin quoi!

Samedi 21

PAPERHOUSE. Bernard Rose, Grande-Bretagne. Une "maison de papier" sortie de l'imagination d'une petite fille de onze ans devient le terrain de rencontre entre elle et un garçon du même âge. L'une vit dans le monde réel, l'autre dans celui des rêves de la petite fille. Ils vont se croiser, se chercher, s'apporter mutuellement chaleur et amour, tenter de se retrouver réellement pour s'enfuir ensemble.
Sans doute le plus beau film de cette sélection 89. Poignant, effrayant par endroits, poétique, intelligent et complet par la même occasion. L'adresse du scénario fait que le garçon vit aussi dans la réalité de l'histoire et que ce qui lui arrive dans ce monde parallèle influe également sur sa propre existence. Il s'agit d'un rare moment de poésie et de finesse, souligné par les accents d'une musique omniprésente et raffinée, complètement dominée par les instruments à corde, et qui nous emmène très loin dans l'imaginaire. Magique!

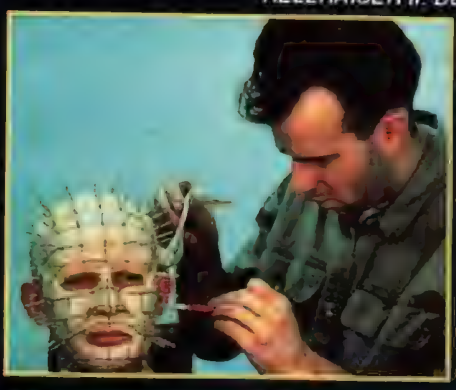
A 20 heures, c'est le grand moment du palmarès où l'on fait la part des lauréats et des recalés. Objectivement parlant, cette année ne génère pas de regrets éternels ou de profondes injustices. **Faux Semblants** mérite ses deux prix, même si **Paperhouse** frôle la plus haute marche du podium et s'affirme ici en véritable second. Un tout petit regret quand même pour **Life on the Edge**, dont le jury aurait pu distinguer les décors fous et l'univers complètement refabriqué, sans parler de son humour ravageur. Rendez-vous est pris pour 1990 avec, on l'espère, une aussi bonne sélection.

Jean-Pierre PUTTERS

LE PALMARES

Grand Prix: Faux Semblants
Prix de l'Etrange: Paperhouse
Prix des effets spéciaux: The Blob
Prix Spécial du Jury: King Size
Mention Grand Guignol (c'est nouveau): Hand of Death
Prix Antenne d'Or: Incidents de Parcours
Prix Section Peur: Waxwork
Prix de la Commission supérieure Technique: Faux Semblants
Prix de la Critique: Parents

HELLRAISER II. Du côté des coulisses





MISSISSIPPI BURNING

Après **La Main Droite du Diable** *de Costa-Gavras, avant* **Talk Radio** *d'0liver Stone, Alan Parker s'attaque au problème toujours brûlant du racisme dans le Sud des Etats-Unis.* **L'homme de Midnight Express,** *du* **Pink Floyd the Wall** *prend le train en marche mais insuffle au thème abordé une force, une énergie qui lui est propre. Un film radical qui met le doigt sur la plaie.*

Alan Parker a. depuis 1981 et **Pink Floyd the Wall**. la généreuse manie de rédiger, presque au jour le jour, un journal de travail durant ses tournages. Journal que nous retrouvons inséré dans les notes de production de ses films. Ce qui frappe d'emblée le lecteur, c'est le ton réfléchi et posé dont le cinéaste fait preuve, reflet d'une personnalité certes provocante et ambitieuse mais toujours mature et intelligente. Parker semble aplanir les difficultés avec calme sans recourir aux astuces du métier. Si Gene Hackman, comedien solide et bougon, explose de fureur sur le Plateau après 14 heures de prises, Parker ne cherchera pas à le moucher où à biaiser mais au contraire à aller dans son sens en adoptant une attitude conciliante.



Il sait que face à son équipe technique, mieux vaut laisser le dernier mot à ses acteurs en cas de conflit. La seconde chose dont on s'aperçoit en parcourant ses notes de production particulières est le soin apporté aux choix des extérieurs (**Mississippi Burning** en compte 62 !) des vêtements et des couleurs- L'infini travail d'un metteur en scène est de veiller à tous les détails afin de recréer une atmosphère palpable. **Mississippi Burning**, à ce titre, replonge les Américains 20 ans en arrière et comme le souligne Parker: «ce qui est filmé doit non seulement paraître vrai mais aussi sentir vrai». Enfin, et ceci est une découverte, l'on constate l'engagement politique d'un anglais né en 19 et qui resta marqué par les documentaires d'un réalisateur marxiste nommé Kenneth Loach.

L'Etat Noir

Alan parker ne cesse de s'interroger, au fil de sa plume, sur ce qu'était le Sud des USA dans les années 60 et ses lignes deviennent autant de moments de recueillement à la mémoire des martyrs noirs.

Mississippi Burning marque la seconde immersion du cinéaste dans ce qu'on pourrait appeler l'Etat Noir. Le mot Etat est à prendre comme lieu, peuple, partie du territoire américain ; il représente des coutumes* une façon de vivre et de lutter. Après avoir observé les rites spirituels du vaudou de la Nouvelle Orléans, après avoir oeuvré dans l'irréel (Angel Heart), Parker est entré dans la mémoire du Sud raciste, sans tapage, fermement, usant d'un pragmatisme poétique. La force de l'image alliée à la réalité des faits. Rappelons ceux-ci : en 1960 le Mississippi comptait 25 ans de retard sur ses compagnons de frontière: l'Alabama ou la Géorgie, quant à l'intégration des Noirs et au respect de leurs droits. Pour faire appliquer ces droits, Andrew Goodman et Mickey Schwarner, new-yorkais de race blanche, contactent James Chaney, un Noir natif du Mississippi et militant de base du CORE (The Congress of Racial Equality). Dans la nuit du 21 juin, les trois hommes sont détenus en prison dans le comté de Neshoba puis relachés. Nul se sait ce qu'il advint d'eux précisément mais on certifia avec raison qu'ils furent bloqués sur une petite route aux alentours de Philadelphie et assassinés par des membres du Ku-Klux-Klan. Ça n'était pas la première fois qu'un attentat ségrégationniste était perpétré par le Klan mais il s'agissait fait nouveau du meurtre de deux blancs. Le président Lyndon Johnson lança le FBI sur l'affaire, exigeant des résultats. Certains spécialistes du dossier affirment aujourd'hui qu'un hit-man de la Mafia menaça avec son arme, au nom des Fédéraux, un témoin trop timide. Toujours est-il que six semaines après les événements tragiques trois corps furent retrouvés dans une ferme des environs. Les soupçons se portèrent sur le shérif Lawrence Rainey et son adjoint Cecil Price. Cependant, les autorités n'obtinrent jamais de preuves contre eux. Price fit néanmoins trois ans de taule pour avoir truqué la garde à vue. Reprenant l'histoire à son compte, le cinéaste se garde de toute ingérence nominale et intime : les personnages de son film, à savoir les deux agents du FBI Rupert Anderson (Gene Hackman) et Alan Ward (Willem Dafoe), restent de fiction. Et **Mississippi Burning** ne sera pas une reconstitution d'un fait divers mais l'image d'un état (dans les deux sens du mot) qui, projetée en 1989, rapproche le passé du présent.





Né à Londres

En 1964 Alan Parker vivait dans le Nord de Londres bien loin des considérarations raciales mais 25 ans après c'est la même personne qui découvre que peu de choses ont changé au Mississippi. «La richesse est toujours aux mains des Blancs et les Noirs de cette région restent dans un état de dénuement extrême».

La caméra du dernier plan de **Mississippi Burning** survole un cimetière et vient se poser sur la tombe d'un jeune noir anonyme tué au début du film. Cette tombe est celle d'un personnage fictif et renvoie à celle réelle de James Chaney, celle que l'on ne verra pas. La dalle verticale a été saccagée «par l'ignorance et la lâcheté» déclare Parker et cette pierre sans nom n'a plus de signification qu'aux yeux des chantres du souvenir. Parker est à coup sûr l'un d'entre eux. «**Mississippi Burning** n'est qu'un film et ne saurait être l'oeuvre définitive sur la lutte des Noirs pour leurs droits civils. Nos héros sont blancs. Et en réalité, le film n'aurait pu être montré s'ils ne l'avaient pas été. Mais j'espère qu'il permettra à d'autres d'exister dans la même voie. J'avais écrit un discours que je destinais à Willem Dafoe quand il se trouve devant le cadavre du maire pendant au bout d'une corde. Je ne l'ai pas inclus au montage final car j'ai pensé à cet instant qu'il ne ferait que répéter ce que j'avais mis dans mes deux heures de film. La scène s'articulait ainsi : Bird : «pourquoi a-t-il agi ainsi ? Il n'était pas dans le coup. Il n'était même pas du Klan».



Ward (Dafoe) lui répond : «mais il est coupable. Tous ceux qui assistent à ce qui se passe autour de nous et prétentent l'ignorer sont coupables. Tous sans exception. Chaque gouverneur, chaque sénateur, tous les hommes politiques qui permettent à la haine de croître pour gagner quelques voix. Chaque adolescent qui dans une cour de lycée, rit bien fort à une blague raciste. Tous ceux qui avaient leur langue au lieu de parler et témoigner. Monsieur le Maire était coupable, sans aucun doute. Aussi coupable que les dingues qui ont appuyé sur la gâchette. Peut-être que nous le sommes tous».

Propos mis en forme par Alain CHARLOT

Mississippi Burning. USA **1988. Réal.**: Alan Parker. Scén.: Chris Gerolmo Dir. Phot.: Peter Biziou Mus.: Trevor Jones. Prod.: Frederick Zollo et Robert F. Colesberry. Int.: Gene Hackman, Willem Dafoe, Frances McDormand. Drad Dourif, R. Lee Ermey, Gailard Sartain, Stephen Tobolowsky.. Dur : 2H 06. Dist.: 20th Century Fox. Sortie Paris prévue le 29 mars 1989.

ENTRETIEN JACK LEE THOMPSON

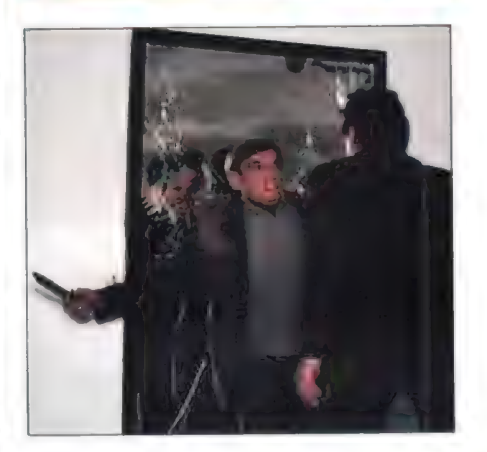
BRONSON CONNECTION

Maintenant déclaré cinéaste officiel des revanches de l'inspecteur ou justicier Charles Bronson, Jack Lee Thompson, le plus éclectique des réalisateurs, se penche sur une carrière riche de tout. De «hits» internationaux, de nanars luxueux... Sortent bientôt deux nouvelles enquêtes du grand Charles, Le Messager de la Mort *(chez les Mormons) et* Kinjite *(prostitution enfantine), sous la houlette énergique de J.-L. Thompson...*

Né en 1914 à Londres, Jack Lee Thompson débute dans le spectacle par l'écriture de pièces de théâtre, une demi douzaine en tout. Sollicité par le cinéma, il devient l'assistant-monteur de David Lean et rédige plusieurs scénarios. Ses premiers films sont l'opposé même de ceux qui feront sa notoriété. Ce sont une description de l'ennui dans le couple (**La Femme en Robe de Chambre**), un thriller se déroulant dans un port de pêche **Les Yeux du Témoin**)... Le cinéaste se risque à une réhabilitation du créateur des V2 avec **L'Homme des Fusées Secrètes** , suit plusieurs fugitifs et un espion allemand perdus dans le désert de Lybie avec **Le Désert de la Peur**. Le succès international des **Canons de Navarone** le consacre définitivement. Jack Lee Thompson est étiqueté cinéaste commercial, spécialiste des budgets lourds.On lui offre une reconstitution de l'empire Inca (**Les Rois du Soleil**), une fresque barbare (**Tarass Boulba**), un outil de promotion pour Shirley McLaine (**Madame Croque-Maris**), une virulente condannation de la Chine communiste via une intrigue d'espionnage (**L'Homme le plus Dangereux du Monde**), un western cataclysmique et coûteux (**L'or des McKenna**) Avec **Les Nerfs à Vif** il montre vraiment ses dons de metteurs en scène et remet ça, le thriller d'épouvante, avec **Le Démon est Mauvais Joueur** largement inspiré de Clouzot. **Les Yeux du Diable** explore la démonologie bucolique et anglaise... Jack Lee Thompson ne peut rien pour sauver les deux derniers volets de la série de **La Planète des Singes** , sinon étaler son goût pour les mouvements de foule filmés à l'aide de grues virtuoses. Sa rencontre avec Bronson en fait un spécialiste du polar violent, des polars qu'il rate (**Monsieur Saint Ives, le Justicier Braque les Dealers**) ou qu'il réussit (**La Loi de Murphy, Le Justicier de Minuit** ...). Via un film de guerre où Malcolm McDowell arbore un slip frappé de la croix gammée (**Passeur d'Hommes** avec James Mason), une biographie tronquée et idéaliste de Aristote Onassis (**L'Empire du Grec**), un western fantastique et crépusculaire (**Le Bison Blanc** excellent), un psycho-killer plutôt faible (**Happy Birthday**), deux dérivés d'Indiana Jones (le nul **Allan Quatermain et les Mines du Roi Salomon** et le bondissant **Le Temple d'Or** avec Chuck Norris), une politique fiction incroyable réconciliant Arabes et Israéliens (**L'ambassadeur** avec Robert Mitchum et Rock Hudson) . Jack Lee Thompson oeuvre presque essentiellement dans le parc de la Cannon. Cinéaste paradoxal détesté de la critique, attiré par la violence et aguerri à tous les genres, il mérite au moins une chose: le respect.







I. Votre ambition première était de devenir acteur. Pourquoi ?

J.L.T. Eh bien, j'ai vécu dans ce milieu durant toute ma jeunesse. Un de mes parents éloignés était l'acteur Jack Buchanan et j'avais l'habitude, étant gosse, de m'asseoir dans sa loge du London Hippodrome, un théâtre qu'il dirigeait à l'époque. Il était probablement la plus grande vedette de *musical* de la scène anglaise et je crois que cela a fortement influencé mon avenir. Toute ma famille, à vrai dire, vivait presque pour et par le théâtre.

I. Vous êtes resté en Angleterre durant la première partie de votre carrière cinématographique.

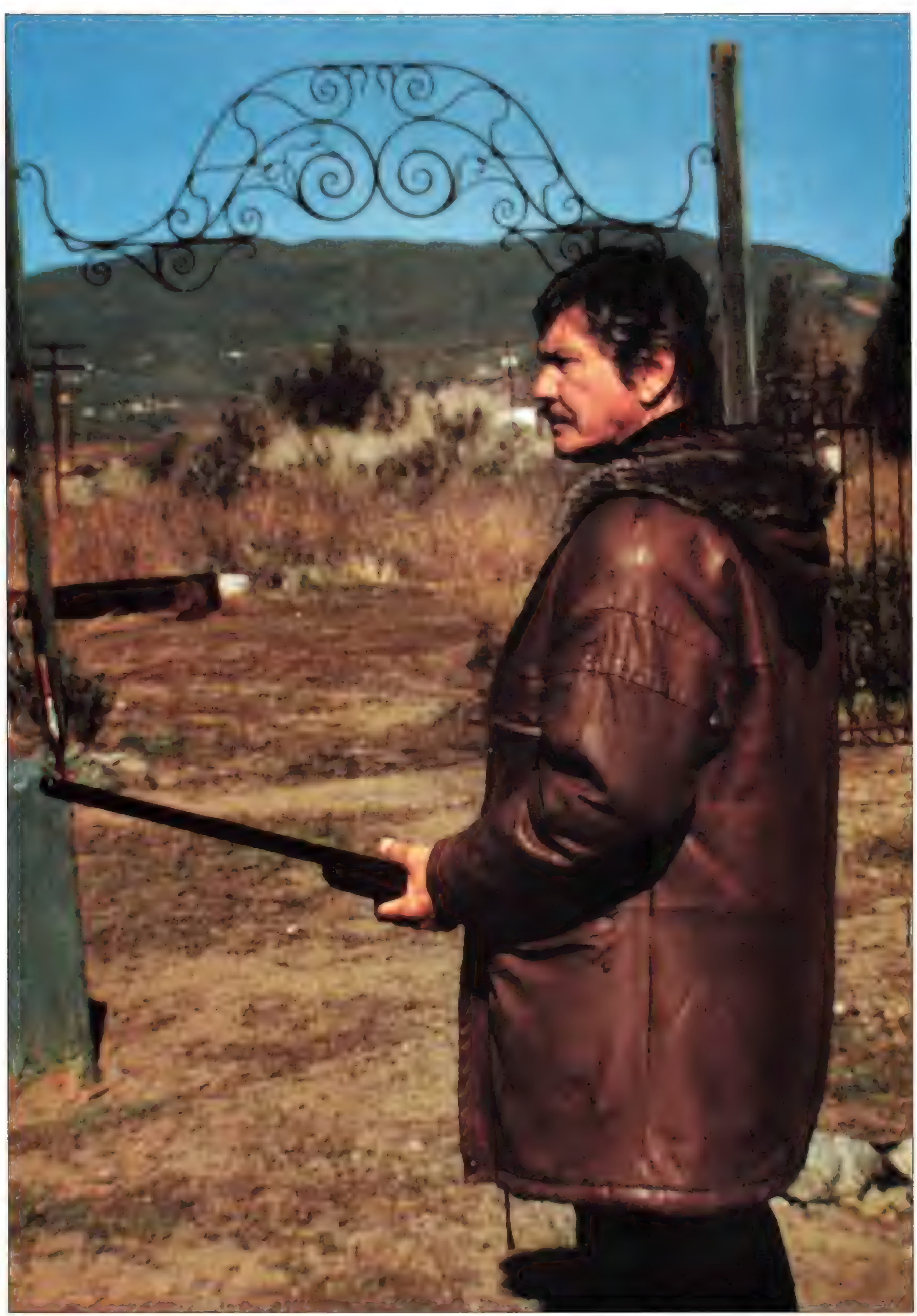
J.L.T. Oui. J'ai commencé par écrire des pièces à l'âge de 18/19 ans et je fus le plus jeune auteur à voir l'une de ses oeuvres produite et jouée dans le West End de Londres au FortuneTheater. La pièce s''intitulait **Double Essor** et fut achetée par une compagnie de cinéma. Je devins ainsi un écrivain du septième art. J'avais, entretemps, abandonné l'espoir de réussir une carrière de comédien. Cela se passait aux alentours de 1935. J'ai alors écrit une autre pièce, **Murder Without Crime** qui connut un énorme succès, toujours dans le West End de Londres. En 1939, quand la guerre arriva, je me suis engagé dans la Roval Air Force, et quelques années après la fin du conflit, on m'a prié de réaliser la version cinéma de «**Murder Whithout Crime** ». Je me suis également chargé de l'adaptation. Comme il me semblait que mettre en scène était beaucoup plus facile que d'écrire, et puisqu'on me proposait d'autres projets, je suis devenu réalisateur de films. Je n'ai pas abandonné l'écriture pour autant, bien entendu. Il y a peu, j'ai donné le jour à une pièce appelée « **The Human Touch**». Alec Guiness en était le premier rôle et le spectacle eut lieu au Savage Theater. J'aime toujours le théâtre. De temps à autre, j'apporte mon concours (financier ou spirituel) à une pièce qui me parait intéressante.

I.: Parlez-nous de vos tout premiers films, **The Yellow Balloon** *par exemple...*

J.L.T. C'était le premier rôle d'un jeune acteur britannique nommé Andrew Ray. Le film n'eut qu'un succès d'estime et fut étiqueté Art et Essai. Je dirais que parmi mes principaux films figurent **La Femme en Robe de Chambre** qui fut présenté récemment au Musée d'art Moderne de New York, et **Peine Capitale**. Ce dernier fut montré à la chambre des députés anglaise à deux ou trois reprises car il s'agissait d'un film contre la peine de mort. Et j'aime à penser qu'il aida à abolir l'exécution capitale.

I. Beaucoup de gens qui ne vous connaissent qu'au travers de vos films plus violents seraient surpris de l'apprendre...

J.L.T. Je n'aurai peut-être pas dû laisser tomber ce type de productions, les drames anglais



Photos des deux pages: LE MESSAGER DE LA MORT



LE MESSAGER DE LA MORT

à petits budgets tel **Samedi Soir, Dimanche Matin**. Mais après **Les Canons de Navarone**, les seules propositions que j'ai reçues concernaient des films d'aventures à très gros budgets comme **Tarass Boulba** et **Les Rois du Soleil.**

I. D'où votre départ pour les Etats-Unis ?

J.L.T. Tout à fait. Gregory Peck qui jouait dans **Les Canons de Navarone** m'a demandé de mettre en scène **Les Nerfs à Vif** aux USA. Et je suis parti. J'aimerais revenir en arrière, même maintenant, j'aimerais revenir à Londres pour y faire des oeuvres à budget moyen mais traitant de thèmes importants.

I. Et il est difficile de se battre pour ce type de films ?

J.LT. Très difficile. Et surtout ici à Los Angeles où seule compte la loi du box-office.

I. **Les Nerfs à Vif** *est cependant une de vos indiscutables réussites...*

J.L.T. Mon premier long-métrage tourné en terre américaine. Peck me fit lire le roman, «The Executioner», que j'ai apprécié immédiatement. Nous pensions que cela donnerait un excellent thriller. Nous avons rencontré par la suite des difficultés avec les censures américaine et anglaise. Elles estimaient que le thème d'un homme d'un certain âge menaçant une jeune fille de façon suggestive était bien trop fort. De nos jours, elles ne tiqueraient même pas, mais à l'époque le film fit scandale Je pense gue c'est ,une des plus belles performances de Robert Mitchum.

I. **Les Yeux du Diable**, *quant à lui...*

J.L.T. Je l'aime bien mais si ma mémoire est bonne les critiques l'ont massacré. En Angleterre, juste après ce film, j'ai tourné **Le Démon est Mauvais Joueur** à propos d'un meurtre parfait. Bien sûr, une pareille chose est impossible.

I. Vous n'avez pas réalisé un mais deux films de la série dérivée de **La Planète des Singes**.

J.L.T. Le producteur Arthur Jacobs et moi possédions les droits du roman de Pierre Boulle. Nous avions formé une sorte de compagnie intermédiaire au sein de la Fox mais nous ne sommes pas arrivés à convaincre qui que ce soit au tout départ .

I. Que vous répondaient les gens lorsque vous veniez les voir en leur disant: «Nous avons là une grande idée, les singes dominent une terre futuriste...».

J.L.T. «Les spectateurs n'en finiront plus de rire... Le moment où un singe ouvrira la bouche et parlera le film sera perçu comme une gigantesgue farce. On se moquera de vous. Vous n'êtes pas sérieux». Voilà ce que tout le monde me disait. Au bout d'un certain temps, Zanuck (patron de la Fox) accepta de courir le risque après bien des tests. Toutefois, je m'étais engagé ailleurs. Je crois que j'étais en train de tourner un western, **L'Or de MacKenna**. Puis, toujours occupé durant les deux années suivantes, je n'ai pas pu faire les deuxième et troisième volets. A mon grand regret. J'étais libre pour les deux derniers et je me suis inséré à la série. J'ai beaucoup apprécié l'expérience, bien que la saga déclinait très nettement. Certaines séries, celle des **James Bond** par exemple, ne font que croître, chaque séquelle rapportant plus d'argent que la précédente. Malheureusement, il n'en a pas été de même pour **Les Planètes des Singes**. Le second fut un succès commercial mais rapporta moins que le premier. De même que le troisième. Du coup, les budgets des 4 et 5 furent considérablement réduits. Mais je le répète, j'ai aimé les tourner, surtout **La Conquête de la Planète des Singes** au scénario somme toute substantiel. L'acteur commun aux cinq films, Roddy McDowall, représente à mes yeux un délice de comédien. Nous avions de longues discussions sur toutes sortes de sujets. Je devais me lever de très bonne heure pour lui faire la causette durant la pose de son maquillage. Je viens d'entendre des bruits concernant une éventuelle série de remakes. après tout, c'est la Fox qui en possède les droits.

I.: Vous semblez avoir abordé tous les genres, à l'exception du musical...

J.T.T. Non, non. Si l'on remonte loin dans ma filmographie, on en trouve. **L'abominable Invité** avec Jack Buchanan était une comédie musicale, ainsi que **An Alligator Named Daisy. Madame Croque-Maris** comporte un segment musical avec Gene Kelly. J'adore ce type de films. J'aimerais en refaire un, bien qu'ils ne soient pas à la mode ces temps-ci.

I. Vous avez instauré entre Bronson et vous des relations professionnelles particulières. Vous l'avez dirigé neuf fois.

J.L.T. Il est , je pense, un bien meilleur acteur qu'il ne le montre dans ses films. Dans un sens, c'est du gâchis. Il s'est mis lui-même dans cette situation, l'enfermement dans un genre. Tous les cinéastes qui l'ont dirigé l'y ont aussi amené. Ses fans n'attendent plus que ça de lui. C'est pathétique. Nous aimerions tous nous diriger vers quelque chose de plus adulte. Mais si vous donnez l'occasion à Charles d'interpréter un vrai personnage plutôt que le énième justicier, les spectateurs ne le suivent plus. J'ai tourné avec lui un film intéressant, **Le Messager de la Mort** à propos des Mormons. Il n'y tue personne.

I. Résultat : le film tient seulement une semaine l'affiche à New York...

J.L.T. Exactement. Un véritable flop au box-office. Cela fait pitié mais ses supporters ne l'ont justement pas accepté. Charles joua également dans un téléfilm le rôle de Frank Yablansky (dans **Act of Vengeance**), le leader d'un syndicat américain. Il reçut même de bonnes critiques !

I.: Vous avez voulu faire de **Kinjite** *un film différent en explorant deux cultures que tout oppose à travers votre personnage principal.*

J.L.T. Le moment où vous décidez d'introduire des éléments nouveaux dans un film de Bronson reste délicat et... dangereux. Même si l'on se contente d' effleurer un thème different, le risque est grand. Ce public veut son héros en


KINJITE (les deux scènes)


LE MESSAGER DE LA MORT

action sans arrêt.

I. Vous deviez être inquiet lors de la scène, extraite de **Kinjite,** *où Bronson agresse son adversaire avec un vibromasseur.*

J.L.T. Nous savions tous que la scène comportait des risques. Mais le personnage devait se montrer sous son vrai jour. C'est un homme violent qui a amassé beaucoup de haine en lui. C'est également une personne vieillotte d'esprit et dans cette séquence d'introduction, il démontre qu'il est capable d'atrocités.La scène suivante renforce l'idée que même un personnage comme le sien réalise l'horreur de son geste. Il l'avoue à sa femme. Charles n'a pas peur d'endosser de telles responsabilités, ni de jouer des héros loin d'être exemplaires. De toute manière, j'espère encore pouvoir travailler avec lui sur un projet valable qui saurait enfin exploiter ses capacités. J'ai deux ou trois choses en têtes.

I. Vous avez 50 ans de cinéma derrière vous et un grand nombre de films. Cela ne se voit guère de nos jours...

J.L.T. Vous avez tout à fait raison. L'époque actuelle est bonne pour les jeunes metteurs en scène désireux de se lancer, à condition de présenter aux studios le bon sujet, le sujet qui convient. De mon temps, démarrer était plus difficile. En revanche, tourner de nombreux films, se forger une carrière, est devenu impossible. Nous faisions deux à trois longs-métrages par an, tandis que maintenant deux à trois ans séparent les films tournés par les réalisateurs talentueux. Le processus de fabrication est plus soigné, plus lent. On doit s'investir plusieurs années dans un projet pour que tout se passe en douceur.

I.: On raconte que filmer n'est plus pour les anciens tant un tournage devient éprouvant physiquement. Vous continuez néanmoins dans le métier...

J.L.T.: Un tas de gens me le font remarquer et je ne sais pas quoi leur répondre. J'ai 75 ans et je ne me sens pas vieux. J'aime tout ce que comprend un tournage, la fatigue, les prises de vues en extérieurs, les scènes de nuit..Je garde intact mon enthousiasme sans jamais songer à mon âge.

Propos recueillis par Maitland McDONAGH (traduits par Alain CHARLOT)

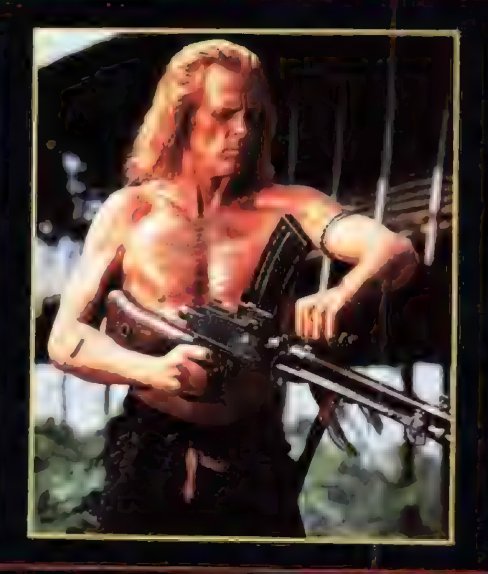


FILMOGRAPHIE

1950 **Murder without Crime**
1952 **The Yellow Balloon**
1954 **The Weak and the Wicked/Filles sans Joie**
For Better or Worse
1955 **As Long as They're/L'Abominable Invité**
An Alligator Named Daisy
1956 **Yield to the Night/Peine Capitale**
Good Companions
1957 **The Woman in a Dressing Gown/La Femme en Robe de Chambre**
1958 **Ice Cold in Alex/Le Désert de la peur**
No Trees in the Street
1959 **North-West Frontier/Aux Frontières des Indes**
Tiger Day/Les Yeux du Témoin
1960 **I Aim the Stars/L'Homme des Fusées Secrètes**
1961 **The Guns of Navarone/Les Canons de Navarone**
1962 **Cape Fear/les Nerfs à Vif**
Tarass Bulba/Tarass Boulba
1963 **Kings of the Sun/Les Rois du Soireil**
What a Way to Go/Madame Croque Maris
1964 **Mr. Goldfard, Please Come Home/L'Encombrant Mr. John**
1965 **Return from the Ashes/Le Démon est Mauvais Joueur**
1966 **Eye of the Devil/Les Yeux du Diable**
1968 **Before Winter Comes/Avant que Vienne l'Hiver**
1969 **Mackenna's Gold/L'Or de Mackenna**
The Most Dangerous Man in the World/L'Homme le plus Dangereux du Monde
1970 **Country Dance**
1971 **Conquest of the Planet of the Apes/La Conquête de la Planète des Singes**
1972 **A Great American Tragedy** (TV)
1973 **Battle for the Planet of the Apes/La Bataille de la Planète des Singes**
1974 **Huckleberry Finn**
The Reincarnation of Peter Proud/La Réincartanation de Peter Proud
1975 **The Blue Knight** (TV)
1976 **St Ives/Monsieur Saint Ives**
1977 **The White Buffalo/Le Bison Blanc**
1978 **The Greek Tycoon/L'Empire du Grec**
1979 **The Passage/Passeur d'Hommes**
Caboblanco/Id.
1980 **10 to Midnight/Le Justicier de Minuit**
1981 **Happy Birthday to Me/Happy Birthday: souhaitez ne jamais être invité**
1982 **The Evil that Men Do/L'Enfer de la Violence**
1984 **The Amassador** ou **The Peacemaker/L'Ambassadeur** en vidéo uniquement.
1985 **King Solomon's Mines/Allan Quatermain et les Mines du Roi Salomon**
1986 **Murphy's Law/La Loi de Murphy**
Firewalker/Le Temple d'Or
1987 **Deathwish IV: the Crackdown/Le Justicier Braque les Dealers**
1988 **Messenger of Death/Le Messager de la Mort**
Kinjite

L'ADIEU AU ROI

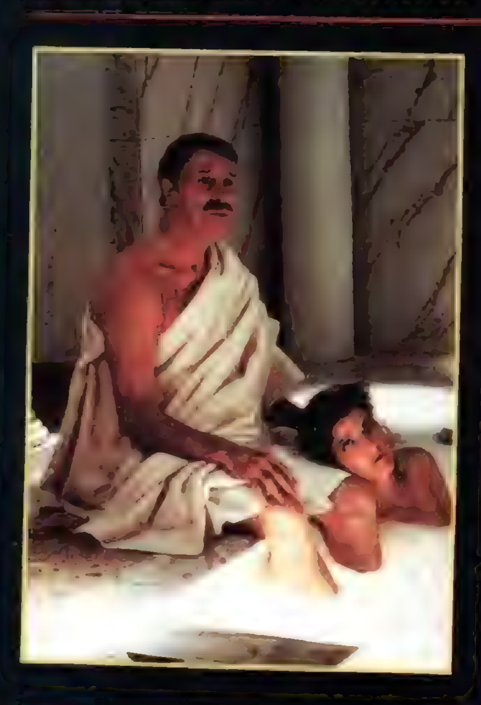
Celui qui reçoit dans son bureau le flingue à la main ne pouvait que se frotter au peuple des chasseurs de têtes. En terre de Bornéo, John Milius s'est élu empereur et tyran d'une équipe traumatisée par les 157 variétés de serpents, le typhus, les risques d'empoisonnement de la nourriture et les figurants indigènes dont l'un, âgé de 94 ans, possède tatoué au corps la représentation des dix têtes de japs qu'il s'est farcies ! Le roi se nomme Nick Nolte ; la crinière léonine, le regard bleu je m'y perd, le voilà qui tremble, pousse un cri de douleur ou marche le dos courbé par le poids de ses charges royales. Son histoire débute en 1942 lorsque, poussé par les vents de la désertion, il débarque à Bornéo. Il, c'est Leoroy, un soldat US au teint blafard et rongé par la peur. Capturé par les tribus Davak, il est sauvé par une femme (preuve qu'il existe des peuples non sexistes), aimé par cette même... femme, puis adulé par elle-même... Un duel et le sort de Leoroy épouse désormais celui des Davak.



Il est roi et le restera jusqu'en 1945. Jusqu'au jour, le 6 août (alias Hiroshima Day) où l'Histoire et son cortège de massacres le rattrapère ; ce que n'arrêtait pas de lui répéter le lieutenant botaniste britannique envoyé par McArthur pPour contrer les japonais.
Un beau sujet pour un film qui tente de renouer avec le faste des épopées made by David Lean. Les peintures sur verre rougeoyantes, les flashbacks annoncés par des fondus ondulants, la musique syvmphonisante (je n'ose pas dire symphonique) et la voix off flanquent des séquences pas toujours passionnantes et souvent trop attendues. Bref, notre estomac n'est pas encore rempli que le mot fin vient s'inscrire sur l'écran.

Alain CHARLOT

Farewell to the King. USA 1988. Réal.: John Milius. Scén.: John Milius d'après le roman de Pierre Schoendorffer. Dir. phot.: Dean Semler. Mus.: Basil Poledouris. Prod.: Albert S. Ruddy et André Morgan pour Vestron. Int.: Nick Nolte, Nigel Havers, James Fox, Marilyn Tokuda, Aki Aleong, Gerry Lopez, Frank McRae... Dur.: 1H 52. Dist.: Ariane. Sortie le 1 février 1989.



PARRAIN D'UN JOUR

Un film enthousiasmant, euphorisant, miraculeux même. Scénariste du **Facteur Sonne toujours deux fois**, des **Incorruptibles** et cinéaste déjà performant mais encore novice de **Engrenages**, le dramaturge David Mamet n'a pas son pareil pour créer des intrigues tortueuses, impossibles à dénouer. Des histoires à la fois drôles et dramatiques. Ici, tout part d'une ressemblahce entre un mafiosi et un cireur de chaussures habitant Chicago, Gino. Le malfrat,à cause d'une ressemblance frappante, lui propose un marché : trois ans pour prison après meurtre contre un bâteau de pêche mouillé en Sicile. Gino hésite puis accepte. Le Milieu lui colle un ange gardien pendant trois jours, 72 heures qui le séparent du procès. Le préposé à sa garde, Jerry, un employé de la Famille relégué à la plonge après une bévue de taille, lui offre un séjour dans un palace de Lake Tahoe. D'abord intimidé par l'environnement luxueux qu'il arpente, Gino y prend goût. Mais la situation tourne au vinaigre le jour où deux malabars déboulent dans son appartement. Don Giuseppe désire s'entretenir avec Gino, sensé être un ponte de la Mafia. Le vieil homme a pour consigne de ne rien dire mais, faute de mots, une solide amitié nait entre les deux hommes Gino peut désormais compter sur les services de Don Giuseppe.
La Mafia dans le colimateur de David Mamet fournit une fable étonnante, pétrie de détails cocasses, dynamitée de situations touchant successivement au burlesque, au boulevard et au drame. Passé maître dans le maniement de l'ironie, du clin d'oeil subtil, David Mamet se fait surtout un devoir d'aimer ses personnages. Même secondaires, il les croque en des silhouettes marquantes. **Parrain d'un Jour**, par sa pudeur et sa tranquillité, évoque parfois **Bienvenue Mister Chance**. Film moral (l'honneur...), film furieusement optimiste et gentil sans niaiserie ou béatitude, il reste entre les deux oreilles et son aura exhale un parfum particulièrement imprégnant.

Marc TOULLEC

Things Change. USA. 1988. Réal.: David Mamet. Scén.: David Mamet et Shel Silverstein. Dir. Phot.: Juan Ruiz Ahchia. Mus.: Alaric Jans. Prod.: Michael Hausman/Columbia. Int.: Don Ameche, Joe Mantegna, Robert Prosky, J.J. Johnston, Ricky Jay, Mike Nussbaum... Dur.: 1 h 40. Dist.: Columbia/Tri-Star. Sortie prévue le 15 février 1989.

HELSINKI NAPOLI

Quand un européen cinéphile se met à faire du «noir» à l'américaine. Sur le modèle de **L'Ami Américain** de Win Wenders, le finlandais Mika Kaurismaki ironise sur les clichés, les lieux communs des ancêtres du thriller made in Hollywood comme Nicholas Ray, Sam Fuller. Samuel Fuller présent à l'appel, bon pied bon oeil dans le rôle nature d'un truand grognon, le cigare planté au bec et traitant ses amis et adversaires d'amateurs. Mika Kaurismaki plante une intrigue pour le moins alambiquée à base de trafic de drogue, de tueurs patibulaires en provenance de Paris, de chauffeur de taxi récalcitrant, de camionneur margoulin amoureux d'une pute sosie d'Annie Lennox, d'ancien mafiosi recyclés dans la garde et l'alimentation de bébé boudeur... Ce bric-à-brac déconcerte d'abord: décousu, incohérent, dispersé... Puis les éléments se rejoignent, prennent une tournure parodique, loufoque...
Finalement, les quelque séquences sérieuses s'effacent rapidement. On nage en plein irréalisme. Wim Wenders apparaît en perfecto, lunettes noires et cheveux coiffés façon rock tandis que Jim Jarmusch intervient le temps qu'on le reconnaisse, autour d'une table de billard, dans un bar enfumé. Idem pour Eddie Constantine devenu la mascotte des cinéastes catalogués intellos (depuis **Alphaville** de Godard) et maintenant employé pour la beauté du geste, la référence qu'il assume avec la même décontraction crispée. Pris dans les revers d'un scénario évitant prudemment trop de cohérence et de cohésion, le metteur en scène se laisse aller à des morceaux d'anthologie sentant bon le morceau d'anthologie justement. La mobilisation des taxis, la récupération inopportune de deux cadavres gênants, la mise en bière (grâce à du ciment selon la bonne vieille méthode sicilienne) des mêmes macchabées sont des moments réjouissants. Plaisant, **Helsinki Napoli** cherche le pittoresque, l'atteint souvent (merci le mur de Berlin), patine parfois, repart sur les chapeaux de roue et embraye dans une direction opposée. Le second degré éjecte finalement le crédible. Les méchants sont punis et dérivent dans le fleuve sur le capot de leur voiture tandis que les bons regroupés sur un bateau-mouche partent avec l'argent. Insolite et distrayant.

Marc TOULLEC

RFA/Finlande. 1988. Réal.: Mika Kaurismaki. Dir. Phot.: Helge Weindler. Mus.: Jacques Swart. Prod.: Mediactuel/Villealfa Film Oy. Int.: Kari Vaananen, Roberta Manfredi, Jean Pierre Castaldi, Margi Clarke, Nino Manfredi, Samuel Fuller, Eddie Constantine, Melanie Robeson, Wim Wenders, Jim Jarmusch... Dur.: 1H 40. Dist.: Capital Cinéma. Sortie prévue le 8 mars 1989.





SCOOP

89 est parti pour être l'année de toutes les associations. Schwarzenegger/De Vito dans **Twins**, Harrisson Ford/Sigourney Weaver/Mélanie Griffith dans **Worging Girl**, Mel Gibson/Kurt Russel/Michelle Pfeiffer dans **Tequila Sunrise** et, présentement, Kathleen Turner/Burt Reynolds/Christopher Reeve dans **Scoop**. L'épidémie gagne même la France via **Drôle d'Endroit pour une Rencontre** et **Camille Claudel**. Le haut de l'affiche, véritable choc des titans, prend malheureusement souvent des tournures d'attrape-nigaud. Les premiers rôles de **Scoop** pourraient être tenus par de parfaits inconnus sans que ça ne change quoi que ce soit au film. Comédie à suspens se déroulant dans les milieux hot du journalisme télévisé, **Scoop** est un produit bâtard, moitié très drôle, moitié très con. Très drôle parce que derrière les têtes d'affiche, il y a une pléiade de seconds rôles plus hilarants les uns que les autres. Très con à peu près pour la même raison, à savoir que les scènes avec les stars sont bien fades en comparaison. Heureusement, Ted Kotcheff (bon allez, c'est celui qui a fait **Rambo**) connaît son cinéma sur le bout des doigts. Sur un sujet presque banal, comment un directeur d'informations (Reynolds) fraîchement divorcé de son reporter vedette (Turner) tente d'empêcher cette dernière de décrocher et de se marier avec un yuppie sportif (Reeve), Kotcheff accumule les situations les plus folles et relance même à mi-chemin son film par une histoire touchante et pleine de péripéties. Reynolds, pour retarder le départ de Turner, lui propose le scoop de sa vie. Interviewer un condamné à mort quelques heures avant son exécution. Turner cèdera bien sur, se rendra compte de l'innocence de l'accusé et fera tout son possible pour le sortir de ce pétrin, ce qui nous vaut des moments assez cocasses. Passé la décepPtion de voir trois grands noms du cinéma US ne pas enrichir le film (par contre, le budget oui), **Scoop** est une comédie gentillette à se mettre sous la dent en péride de vaches maigres.



Vincent GUIGNEBERT

Switching Channels. USA. 1987. Réal.: Ted Kotcheff. Scén.: Jonathan Reynolds d'après la pièce de «the front page» de Ben Hecht et Charles McArthur. Dir. Phot.: François Protat. Mus.: Michel Legrand. Prod.: Martin Ransohoff. Int.: Kathleen Turner, Burt Reynolds, Christopher Reeve, Ned Beatty, Henry Gibson... Dur.: 1H 50. Dist.: Cannon France. Sortie prévue le 22 février 1989.

LE SORGHO ROUGE

Il y a comme ça des mots trop souvent employés dont on finit, à force d'habitude, par oublier la densité originelle. Choc émotionnel et esthétique de très grande envergure, **Le Sorgho Rouge** ressuscite l'un d'entre eux : tradition. Récit picaresque où une jeune fille de 18 ans promise à un vieil homme lépreux finit par épouser un des porteurs du palanquin qui l'amenait sur le lieu des noces, le film de Zhang Yimou est d'autant plus placé sous le signe du rituel et du respect qui lui est dû. Chanson paillarde destinée à divertir la future promise : tradition. Fabrication d'un alcoolL rouge à partir d'une plante nommé sorgho : tradition. Dégustation solennelle de ce même alcool, cul-sec : tradition. Bandit des montagnes craint et respecté comme un démon des légendes anciennes : tradition. Dans un cinémascope bariolé de couleurs splendides et habité par des images superbement composées, **Le Sorgho Rouge** est un hommage à la pérennité des coutumes. On rit, on s'étonne, on partage l'allégresse des personnages. Puis c'est l'horreur, l'épouvante. Une flambée de violence insoutenable embrase l'écran, et le film devient sans prévenir une des peintures de la guerre parmi les plus impitoyables qu'on ait jamais vues. Nous sommes en Chine, pendant l'invasion japonaise des années 30, et le barbarie militaire de l'occupant pulvérise dans un bain de sang les traditions qu'on nous avait si amoureusement dépeintes. Le choc est rude, d'autant plus rude que rien ne le laissait deviner. Ceux auxquels nous nous étions attachés tombent les uns après les autres. Leur mort choque, émeut, scandalise. Aussi entier dans la description de l'atroce que dans celle du beau, Zhang Yimou donne à cette deuxième partie une ampleur lyrique bouleversante, osant les tableaux les plus fous, et parvenant par ses excès même à des sommets d'émotion. Et quand la voix du narrateur, personnage invisible qui raconte en fait l'histoire de ses grands-parents, s'élève pour conclure, c'est, une fois de plus, la tradition qui triomphe. Celle que la mémoire seule est capable de transmettre.

Bernard ACHOUR

République populaire de Chine. 1987. Réal.: Zhang Yimou. Scén.: Zhang Yimou. Dir. Phot.: Gu Changwei. Mus.: Zhao Jiping. Prod.: Studio de Xian. Int.: Gong Li, Jiang Wen, Teng Rujun, Liu Ji, Qian Minge... Dur.: 1H 50. Dist.: AAA Classic. Sortie Paris prévue le 15 février 1989.





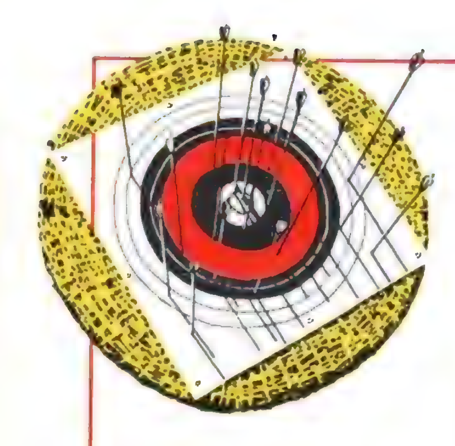
L'HOMME DES HAUTES PLAINES

Des films comme **L'Hommes des Hautes Plaines** ne se rencontrent pas tous les jours. Visiblement influencé par le western italien dans ce qu'il possède de plus caustique, Clint Eastwood commence par mettre ses détracteurs très mal à l'aise au sein d'une atmosphère pesante, suffocante. Le héros est macho, narcissique, un as du révolver et jette parfois en pâture une répartie cinglante. Quand l'homme sans nom, l'Etranger, pénètre dans la ville en durée réelle pour mieux détailler sa faune misérable de pionniers rongé par le vice, le comédien-cinéaste impose déjà la vision d'un Ouest décrépit et fantomatique. Eastwood malmène le réalisme mais il pousse la description jusqu'aux recoins les plus sordides pour renforcer encore l'expression de bizarrerie. L'Etranger humilie les notables, abat quelques types pour conditionner les autres, sacre un nabot ridé maire du patelin, viole la plus belle, laquelle en redemmande ensuite, commande des tonnes de peinture (en plein désert !) pour barioler les bicoques de rouge sang... Désormais, la ville se nomme «Enfer» ; **L'Homme des Hautes Plaines** dérive progressivement vers le fantastique. Toujours tenté par l'Etrange (**Sudden Impact, Un Frisson dans la Nuit et son épisode pour Histoires Fantastiques, Vanessa in the Garden**), Clint Eastwood donne l'identité de son personnage : un spectre. Un shérif fouetté à mort par quelques malfrats sous les yeux d'une population paralysée de trouille. Et il revient pour se venger. Pour tendre un piège aux évadés, pour forcer la ville à assumer sa lâcheté. Scènes oniriques après scènes oniriques, violences après violences, le propos nihiliste d'Eastwood ne s'embarasse guère de nuances. Les comparses sont impitoyablement abattus, comme des chiens, et le cinéaste balance sur le sable chaud un sens du sadisme, de la complaisance morbide assez ébouriffant. Lyrique (superbe partition héritée de Morricone) et sec, agressif et désenchanté, **L'Homme des Hautes Plaines**, taxé de facho à sa sortie et mutilé par une version française soucieuse de cartésiannisme (dans les dialogues fantôme devient frère) titille perpétuellement ceux qui pensent que le western doit rester un genre clean. Joli coup d'éperons.



Cynthia BIRET

High Plain Drifter. USA. 1973. Réal.: Clint Eastwood. Scen. : Ernest Tidyman. Dir. Phot.: Bruce Surtees. Mus.: Dee Barton. Assistant réal.: James Fargo. Prod.: Robert Daley/Malpaso. Int.: Clint Eastwood, Verna Bloom, Marianna Hill, Goeffrey Lewis, Dan Vadis, Mitchell Ryan... Dur.: 1h 42. Dist.: Action-Gitanes. Reprise prévue pour début avril 1989.



TIR GROUPE

PATTI ROCKS

USA. 1988. Réal.: David Burton Morris. Avec Chris Mulkey, John Jenkins, Karen Lendry... Dist.: Artédis. Durée : 1H 26. Sortie Prévue le 8 mars 1989.

Le début est cocasse. Un carton titre laconiquement «12 ans après» Le ton est donné. **Patti Rocks** ne mâche jamais ses mots. C'est un film sur les relations hommes/femmes qui ne prend jamais de gants et énumère un vocabulaire ordurier à faire pâlir le sergent instructeur de **Full Metal Jacket**. Marié et père de deux enfants, Billy file, en compagnie de son ami Eddy, chez sa maitresse. La caméra ne quitte pas souvent les deux personnages mais le dialogue, d'une richesse dans les formules, les bons mots, remplace avantageusement les grands espaces. Patti Rocks écorchera évidemment les oreilles chastes mais son propos, différent de celui de **La Chute de l'Empire Américain** dans le même registre, dit en fait des choses tendres et élémentaires. Mais quelle verdeur, quelle santé pour y arriver !

M.T.

EAT THE RICH.



MADAME SOUSATZKA

USA. 1988. Réal.: John Schlesinger. Avec : Shirley Mac Laine, Peggy Ashcroft, Twiqqy, Shabana Azmi... Dur.: 2H 02. Dist. Capital Cinéma. Sortie prévue le 22 février 1989.

Après le vaudou des **Envoûtés**, John Schlesinger opte pour un film plus délicat puisque traitant de l'adolescence, de l'opposition entre une sensibilité artistique et une autre plus vénale. Professeur de piano n'acceptant que des élèves exceptionnellement doués, Madame Sousatzka, anglaise un rien excentrique et traditionnaliste, enseigne son art à un jeune indien qui se révèle être un véritable génie. Plus qu'un film à thèse, **Madame Sousatzka** est le portrait haut en couleurs d'une femme de caractère admirablement interprétée par une Shirley Mac Laine tonitruante, croulant sous les bijoux, et en fin de compte touchante. Brillant, pris entre la comédie et un ton plus dramatique, **Madame Sousatzka** s'impose avant tout comme la consécration d'une comédienne d'importance.

C.B.

LES LIAISONS DANGEREUSES

Dangerous Liaisons. *USA. 1988. Réal.: Stephen Frears. Avec Glenn Close, John Malkovitch, Michelle Pfeiffer... Dur.: 2 H. Dist.: Warner Bros. Sortie prévue le 22 mars 1989.*

Fort de ses succès en Europe, le britannique Stephen Frears (**My Beautiful Laundrette, Sammy et Rosie s'envoient en l'air**) adapte un classique de la littérature adapté au théâtre par l'auteur du scénario. Tout ceci, via la scène et l'écriture, semble pourtant être fait pour le grand écran. L'histoire, très complexe et pleine de ramifications surprenantes, tourne autour d'un complot mené contre une jeune femme. De facture très académique (dans le meilleur sens du terme), **Les Liaisons Dangereuses**, par son cadre (la France de la royauté éclatante), donne l'occasion au cinéaste anglais de s'essayer à une mise en scène aérienne, survolant sans cesse ses personnages, musicale. Très beau.

C.B.

EAT THE RICH

1988. GB. Réal. : Peter Richardson. Int.: Ronals Allen, Sandra Dorne, Jimmy Fagg... Dist. : planète Double. Durée : IH30. Sorti à Paris le Ier février 89.

Gras du bide, débile, affligeant, hideux, bruyant, **Eat the Rich** nous conte sans aucune finesse la révolte de quatre paumés pour la société qui se vengeront des riches en leur faisant manger de la chair humaine. A sauver du désastre une volée de flèches qui vient épingler les bourgeois attablés au restaurant et une fin très étrange en totale contradiction avec le discours anarchico-agressif du film.

V.G.

LES MARIS, LES FEMMES, LES AMANTS

France. 1988. Réal. : Pascal Thomas. Int. : Jean François Stevenin, Susan Moncur, Daniel Ceccaldi... Dist. ; MK2. Durée : IH45. Sorti à Paris le 4 janvier 89.

Première et dernière chose, le strict minimum demandé pour la distribution d'un film français en salles, c'est une bonne post-syncronisation. Celle de **Les Maris, les Femmes, les Amants** est scandaleuse, pire qu'une série Z indonésienne. Le public a l'air de s'en foutre et apprécie le film. Il encourage la médiocrité.

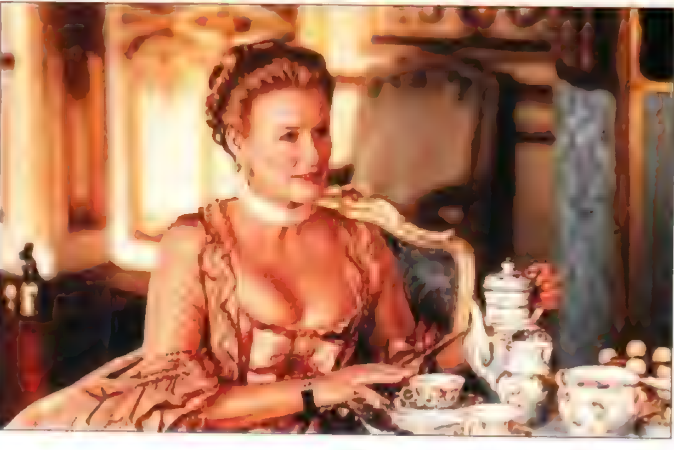
V.G.

FEMMES AU BORD DE LA CRISE DE NERFS

Mujeres al Bordo de un Ataque de Nervos. *1988. ESP. Réal. : Pedro Almodovar. Int. : Carmen Maura, Julieta Serrano, Rossy De Palma... Dist. : Fox. Durée : IH32. Sorti à paris le Ier février 89.*

Le début est magnifique. Inspiré, Almodovar multiplie les effets de style, trace ses personnages à la manière d'un Blier. On est en pleine comédie dramatique, là où les sourires font plus mal que les pleurs. Et puis, très mauvaise surprise, Almodovar englue son film dans la pièce principale d'un appartement, dont on ne sortira qu'à l'extrême fin et **Femmes...** vire vers la pièce de boulevard. Dommage.

V.G.



LES LIAISONS DANGEREUSES.

MORT D'UN COMMIS VOYAGEUR

Death of a Salesman. *USA. 1985. Réal.: Volker Schloendorff. Avec Dustin Hoffman, Kate Reid, John Malkovitch, Charles Durning... Dur.: 2H 20. Dist.: AMLF. Sortie prévue le 22 février 1989.*

Davantage porté par le scénario d'Arthur Miller que par l'interprétation parfaite, forcèment parfaite, de Dustin Hoffman, **Mort d'un Commis Voyageur** dépeint avec une réelle sensibilité le calvaire d'un homme confronté à l'échec de sa vie et à la ruée de ses souvenirs. La mise en scène de Volker Schloendorff semble avoir un peu perdu de sa lourdeur teutonne, et c'est finalement le grand John Malkovitch qui vole la vedette à tout le monde.

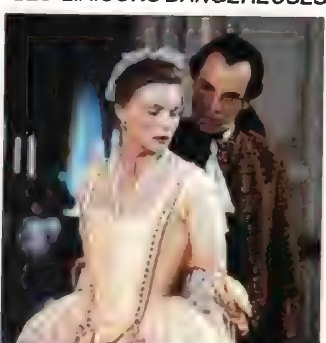
B.A.

LE GRAND BLEU, VERSION LONGUE

France. 1988. Réal.: Luc Besson. Int.: Rosanna Arquette, Jean Marc Barr, Jean Reno... Dist.: Gaumont. Durée : 3 H. Sorti à Paris le II janvier 89.

Trois heures de **Grand Bleu**. J'ai tenté l'expérience. Quelque I000 personnes (500 filles amoureuses de Jean-Marc Barr, 500 mecs amoureux de Rosanna Arquette). L'odeur de poiscaille (véridique) m'a monté au nez. Ceux, qui ont vu la version courte n'ont pas raté grand chose. Le mystère de ce succès reste entier. A suivre.

V.G.



COCKTAIL

USA. 1988. Réal.: Roger Donaldson. Avec Tom Cruise, Bryan Brown, Elizabeth Shue, Lisa Barnes... Dist.: Warner Bros. Durée : 1H 43. Sortie Paris le 8 février 1989.

Dans le cadre très étroit du film de et pour teen-ager, **Cocktail** est une heureuse surprise. Brian Flanagan est un jeune homme ambitieux rêvant de faire fortune dans le milieu de la haute finance. Faute de diplômes, les portes se ferment devant lui. Histoire de survivre, il décroche un emploi de barman dans un modeste débit de boissons. Après apprentissage, il devient une vedette entre ces murs en sortant de bonnes blagues, en préparant des cocktails exotiques fameux, et surtout en draguant les clientes. Roger Donaldson (**Le Bounty, Sens Unique**) change de registre pour une comédie qui dérive vers le drame lors du final. Critique de la jet-society, **Cocktail** bénéficie également d'une bande sonore très riche.

C. B.

Notules rédigées par Bernard Achour, Cynthia Biret, Vincent Guignebert et Marc Toullec.

MADAME SOUSATZKA



COURRIER DES LECTEURS

Claudia (Paris)

Stallone sera un jour reconnu, à juste titre, comme un bon acteur. Je suis sûre que dans quelques années ceux qui l'ont descendu lui reconnaîtront certaines qualités. Continuez à consacrer de larges dossiers aux nouveaux films de Sly. A propos que devient **L'Exécuteur**? Pourquoi les films de Stallone sont-ils retirés de l'affiche dans certaines villes alors que des films médiocres y restent plusieurs mois ?
Sur Minitel ou à la lecture du **Film Français**, on s'aperçoit que les entrées Province correspondent à 100.000 spectateurs près à celles de Paris. Pourtant, certains journalistes annoncent 2, 5, 8, 10 millions entrées en France pour des films qui, à Paris, font entre 300.000 à 1.500.000 tickets.

On est sans nouvelles de **L'Exécuteur** *qui était il y a peu en pré-production. Les mauvaises langues disent qu'un conflit Stallone/Friedkin (deux personnalités) est prévisible. Quoiqu'il en soit,* **Cobra 2** *est annoncé chez Warner pour la fin de l'année.*

Généralement, les chiffres Paris sont à multiplier par trois ou quatre pour obtenir les résultats Province. Mais tout ceci est assez aléatoire. Il arrive qu'un film soit un bide dans la capitale et un succès éclatant dans le reste du pays. Et certains succès parisiens n'ont aucune chance en Province. Il arrive que certains titres marchent très bien sans qu'on le sache. Savez vous que le nanar **Ninja Terminator** *avec Richard Harrison a atteint 100.000 entrées France sur plusieurs années d'exploitation et avec seulement quelques copies? Bronson, Norris ne font pas un radis à Paris mais rapportent encore gros ailleurs. Tout ceci est très variable.* **Rambo III** *fait 355.000 amateurs Paris et dépasse le million et demi d'entrées France métropolitaine.*


Jean-Claude Van Damme, pour Patrick.

Frank COURTOIS (Bourg-en-Bresse)

Je tiens à vous féliciter pour ce super magazine qu'est **Impact**. Les rubriques sont variées et intéressantes, les photos inédites, superbes (*merci, merci, c'est troooop...*). Toutefois, je ne vois pas l'intérêt de la rubrique X mais il en faut pour tous les goûts. Il y en a qui aiment ça (*Oouiiii*). Ensuite, contrairement aux lettres dans le N° 17, je suis très heureux des couvertures, dossiers et interviews au sujet de **Rambo III**. David Tahanout s'étonne de ne pas voir de couvertures sur Chuck Norris. Il ne faut surtout pas le confondre avec Stallone qui, lui, cartonne à chaque film. Ses recettes restent inégalées. Je suis allé voir **Rambo III** deux fois et chaque fois la salle était quasiment pleine. **Héros** avec Chuck Norris a tenu l'affiche une petite semaine dans une salle presque déserte. Comme vous le soulignez, où est le Norris de **Sale Temps pour un Flic**, de **Delta Force** ? Continuez à présenter des dossiers sur Stallone. En plus, je m'élève contre l'anti-Sly de certains magazines intellectuels (?). Mais quoiqu'il en soit **Rambo III** est le meilleur de la série : de l'action, de l'humour (*alors là tu pousses !*), des sentiments (*hum...*), une superbe partition musicale... En bref, une véritable bande-dessinée d'aventures conçue, réalisée et interprétée à la perfection. Ce n'est certainement pas un plaidoyer politique comme certains idiots l'ont laissé penser.

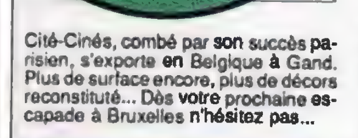
Ce n'est plus de l'admiration mais du fanatisme. On aime bien **Rambo III** *mais de là à y trouver de l'humour et des sentiments !*

Stéphanie ADAMIK (Gex)

Tout d'abord, je voudrais vous couvrir de félicitations et de remerciements pour la parution de **Impact N°16** avec 16 pages consacrées à Sylvester Stallone. Il les mérite. Stallone nous offre des films plus parfaits les uns que les autres. Par contre, je trouve ceux de Chuck Norris complètement nuls. Il doit être l'acteur de film d'action ayant la plus forte impopularité. Il se contente comme Arnold Schwarzenegger de jouer son rôle sans rien faire de plus. Quant à Sly, il s'occupe de tout : l'interprétation, l'écriture, la mise en scène. Laissons place aux vrais artistes !
Si **Rambo** n'avait pas vu le jour, jamais des films comme **Portés Disparus**, **Commando** ne seraient sortis car il s'agit de copies du premier, s'inspirant des faits et gestes de Stallone. Sly est le meilleur et, lui au moins, aura sa place dans l'histoire du cinéma pour sa volonté de toujours mieux faire. Si Sly n'existait pas, il faudrait l'inventer !

Patrick TEULIERE (Tahiti)

J'ai enfin réussi à trouver **Impact** à Tahiti. Je vous félicite tout d'abord pour votre dossier sur **L'Arme Absolue**. Mais je pense que vous pouvez faire mieux. Par exemple une couverture avec Jean-Claude Van Damme, la révélation de l'année 80 avec **Karaté Tiger, Bloodsport**... Et j'attends avec impatience **Cyborg, Red Fox, The Wrong Bet**... Un beau tableau de chasse.
Selon moi, il manque une chose à **Impact** : un bulletin d'abonnement avec des prix intéressants pour les Dom-Tom, parce que 50 francs au lieu des 20 d'usage dans la métropole, c'est tout de même un peu dur. Enfin, j'aime la revue. A quand des portraits de Nathalie Uher et Jamie Summers ?
Jean-Claude Van Damme est désormais une vedette. Même à l'affiche de mauvais films (**Karaté Tiger** *et...* **L'Arme Absolue** *!), il mobilise les foules. Au même titre que Arnold et Stallone, il aura prochainement droit à sa couverture !*



C'est du 16 au 19 mars que se déroulera le premier salon de la bande-dessinée de Grenoble. Ambition avouée : en faire un événement européen et un point de rencontre pour les amateurs et les professionnels. Outre les séances de dédicaces, des espaces d'animation et d'exposition (la jeune B.D. européenne par Dionnet, entre autres), des débats, des projections de films,... permettront de couvrir le sujet dans son ensemble. De nombreux invités sont attendus ; la délégation américaine sera importante avec notamment M. Kaluta et Harvey Kurtzman le pilier du magazine Mad qui sera sera confronté à ses héritiers français (Gotlib, Petillon...) Avec l'expérience et la compétence de son directeur Pierre Pascal, Grenoble pourrait bien devenir la nouvelle capitale européenne de la B.D. Gare à la sévère concurrence d'Angoulême.

Cité-Cinés, combé par son succès parisien, s'exporte en Belgique à Gand. Plus de surface encore, plus de décors reconstitué... Dès votre prochaine escapade à Bruxelles n'hésitez pas...



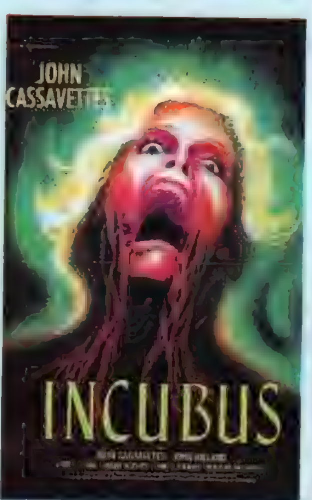
Ciné Zine Zone refait surface. Et ce bon vieux Pierre Charles toujours voué corps et âme au culte du bis mitonne un de ces menus à faire frémir d'aise les habitués du Brady (et nous) : un dossier Django, un entretien avec Sergio Sollima, des archives sur les femmes en cage, le décryptage d'un Boris Karloff de derrière les fagots. Joliment illustré de pavés de presse, **Ciné Zine Zone** (photocopies de bonne qualité, 74 pages et couv' couleur) se commande pour 35 F (tous sévices compris) à Pierre Charles. 16 Avenue Emile Zola. 94100 Saint Maur.

GRAND PRIX

Grâce au Grand Prix de la Jeunesse ISC 1989, les jeunes de 15 à 25 ans vont pouvoir récompenser leur «coup de cœur cinéma» en élisant leur film français référé parmi les cinq titres suivants: **Le Grand Bleu, La Petite Voleuse, La Vie est un long Fleuve Tranquille, les Années Sandwiches, Itinéraire d'un Enfant Gâté**. On votre soit en envoyant un bulletin disponible dans les cinémas Gaumont, soit en composant le 36-13 Code Edutel, le 36-15 Code la 5 ou le 36-15 Code FR3 Drev. Une centaine de bulletins seront titrés au sort, et les gagnants recevront de superbes cadeaux, notamment 2 allers-retours Paris-San Francisco, 1 journée au Festival de Cannes, 1 platine laser Dual, etc... Résultats des courses le 29 mars sous la présidence de Richard Bohringer.

LE JEU DES 7 ERREURS

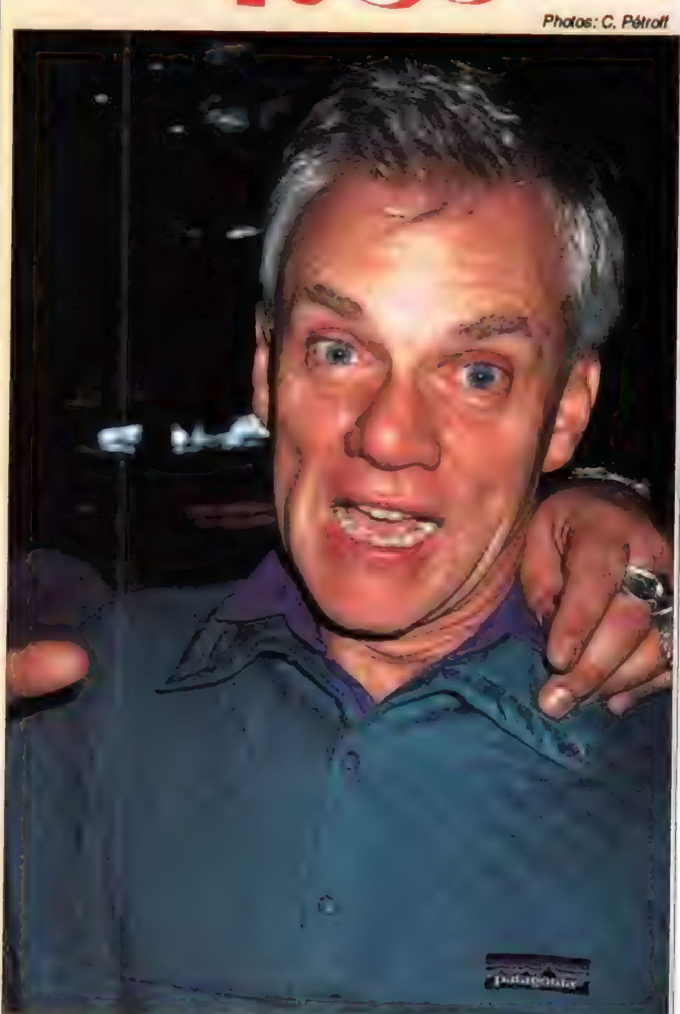




Chez J'AI LU, on n'a pas d'idées, mais on a des archives!

VAL ROCK 1988

Photos: C. Pétroff



Malcolm on the rocks...

En décembre dernier s'est déroulé le deuxième Festival du Film Rock de Val d'Isère. Gainsbarre présidait, avec pour comparses Eric Serra, Laure Marsac, Charlott Valandrey, Patrick Bouchitey. Ouverture des réjouissances avec l'inestimable **Beetlejuice** de Tim Burton, fermeture avec le catastrophique **Vibes**, débuts cinématographiques de Cyndi Lauper avec pour partenaire Jeff **Mouche** Goldblum. Notons que le rock dans ce dernier navetom brillait par son absence. Enfin, on a pu se rattraper avec une sélection plus étoffée que l'an dernier. Y'avait **The Métal Years**, célébration du hard ricain par la turbulente Penelope Spheeris (Ozzy Osborne, Kiss, Wasp & Alice Cooper), **L'Apôtre du Diable/Red Headed Stranger** de Bill Wittliff, western mystique plutôt tarte avec Willie **Country** Nelson dans le rôle d'un prêcheur qui liqui de sa femme adultère, **Salsa de Boaz Cannon** Davidson pour les amateurs de déhanchements sud-américains, **Satisfaction** de Joan Freeman qui retrace l'histoire des Go-Go's, groupe rock de charme, au féminin... Les spécialistes ont apprécié **The Rhythmatist** de Jean-Pierre Dutilleux, reportage «live» sur Stewart Copeland, le batteur de *Police*. **Imagine John Lennon** de Andrew Solt étalait sa culture et des documents inédits, des témoignages vibrants : le jury lui a décerné son Grand Prix. Dans la veine post-Beatles, la Grande Bretagne proposait **It Couldn't Happen Here** de Jack Bond, délire dans la pure tradition du Magical Mystery Tour des Quatre de Liverpool. Avec pour vedettes un pilote fou, un ventriloque, un chauffeur lunatique... Very british. De Nouvelle-Zélande venait **Queen City Rocky** de Bruce Morrisson qui conte les déboires de Ska, éboueur de jour, rocker de nuit contre la Mafia qui emploie sa soeur comme « masseuse spéciale» . Le tâcheron Fritz Kiersch (**Horror Kid**) a agréablement surpris avec **Under the Boardwalk**, description acerbe du milieu des surfers californiens. C'est aussi une histoire d'amour entre un jeune fermier du Midwest et une surfeuse punk (!!!). Le japonais **Tokyo Pop** de Rubel Kuzui ajoutait une pointe d'exotisme dans la description avec sa rock star finissant par chantonner du Sinatra dans un débit de saké. Cohabitaient dans ce festival Prince (avec le bon **Sign of the Times**) et Michael Jackson (le mauvais **Moonwalker**). Un hommage était rendu, en sa présence, à Malcolm Mc Dowell. Cool, détendu, bien accompagné de starlettes en mal de notoriété internationale, l'ex-Caligula présentait le toujours aussi contestataire **O Lucky Man**, un des pôles du cinéma britannique des années 70.

DENNIS JONES PRODUCTEUR

Votre carrière de technicien, électricien... vous a t-elle servi à grimper les échelons de la production ?
Pas vraiment. Mais les différentes fonctions que j'ai exercées sur un plateau m'ont aidé à connaître les limites d'un film. Quand je suis devenu assistant-metteur en scène puis directeur de production, je savais ce par quoi je serais limité.
Vous avez travaillé sur **La Course à la Mort de l'An 2000/Les Guerriers de la Route**. *Que pouvez-vous nous dire de particulier sur Roger Corman ?*
C'était mon premier film en tant qu'assistant-réalisateur. Comme vous le savez, Corman travaille sur de tout petits budgets. Il force les gens à aller au delà de leurs possibilités mais il donne aux futurs cinéastes l'occasion de se révéler. Nous devions tourner en très peu de temps et supporter sans cesse les changements de climat. La séquence durant laquelle David Carradine s'entretient avec Simone Griffith dans la voiture a été filmée par un temps glacial. La peau des acteurs virait au bleu mais ceux-ci devaient se comporter comme s'il faisait beau et chaud. Stallone, lui, nous avait déjà parlé de son projet, **Rocky**, et avait envisagé Chuck Russell (**Le Blob**), mon assistant, comme metteur en scène.
Il y avait, paraît-il, conflit entre Corman et Paul Bartel. Corman désirait de la violence et Bartel un film d'humour au second degré...
Paul Bartel est, je crois, resté fidèle au script. Corman voulait plus de gore. Lewis Teague (**Cujo, Le Diamant du Nil**), qui était alors réalisateur de seconde équipe et monteur, a filmé après



coup deux ou trois séquences additionnelles plus sanglantes.
Qu'avez vous fait entre 1974 et 1980, entre **La Course...** *et* **Riches et Célèbres** *?*
Chewing Gum Rallie avec Michael Sarrazin, **Les Dobbermans attaquent** avec Fred Astaire... Le premier avait aussi pour interprète Gary Busey qui a récemment eu un grave accident de moto. Il ne portait pas de casque et on craint maintenant pour sa santé mentale. J'ai aussi bossé sur **Outlaw Blues** avec Peter Fonda. Mon premier job important a été celui de directeur de production sur **Riches et Célèbres**. Le projet s'est vu développer en 1979 et la production a commencé à construire les plateaux nécessaires au tournage. Richard Mulligan réalisa plusieurs scènes pendant cinq jours à New York avant d'être interrompu par la grève des scénaristes. Il fut remplacé par George Cukor après son départ et celui-ci accepta l'idée de ne pas toucher à ce qui avait déjà été fait. Mais à quelques jours du tournage, il changea d'avis et exigea de nouveaux plateaux, de nouveaux costumes... J'ai enchaîné sur **La Quatrième Dimension, Les Aventures de Buckaroo Banzaï, Mrs. Soffel, Retour vers le Futur, Short Circuit...**
Vous étiez sur **Poltergeist**. *Que savez-vous de la polémique Hooper/Spielberg ?*
Dire qu'il y eut des heurts serait faux. Spielberg avait une idée très précise du film et il fut apparent dès le début du tournage que Tobe Hooper n'allait pas lui fournir ce qu'il désirait. Spielberg était, par conséquent, tout le temps présent sur le plateau. Mais Hooper demeurait bel et bien le metteur en scène. **E.T.**, qui devait démarrer à cette époque, fut, du coup, repoussé
Spielberg est-il une personne facile ?
Il est très exigeant. Il sait pratiquement tout de la réalisation d'un film et reste par conséquent raisonnable. Mais comme il est très créatif, il s'impatiente souvent lorsque le reste de l'équipe a du mal à le suivre. Il est parfois obligé d'improviser et pour cela, il reste le meilleur. Pour la **4ème Dimension**, chaque metteur en scène disposait d'un planning de 8 jours mais Spielberg réalisa son épisode en 6 jours. Il devait être présent à la première de **E.T.** à Londres et il se débrouilla pour rabaisser son temps de tournage.
Michael Jackson était-il tout puissant sur **Moonwalker** *comme certains le prétendent?*
Moonwalker est indubitablement son film. Il avait en tête des tas d'images non structurées qu'il fallait assembler, storyboarder, en résumé mettre en forme. Nous étions là pour veiller à l'accomplissement de cette mise en forme. Mon premier boulot consistait à engager un scénariste pour qu'il renforce le concept. Jackson était là tout le temps, très impliqué, très concerné par tout ce qui se passait, y compris par la post-production. **Moonwalker** est l'exacte réplique de ses désirs. Sur certains points, nos avis divergeaient mais là n'était pas le problème ; j'étais sur place pour la gestion du budget. Michael vérifiait constamment son jeu par le truchement de la vidéo et manifestement l'expérience lui a beaucoup plu. Il apprend vite et a l'intention de s'investir de plus en plus dans la production cinématographique.
Le film ne connaîtra pas de sortie cinéma aux USA. Pourquoi ?
Je ne sais pas trop ce qui s'est passé entre les avocats de Jackson et la compagnie Lorimar. La section cinéma de Lorimar s'était mise d'accord avec Jackson mais la branche vidéo avait imposé des délais qu'il ne voulait pas respecter. C'est lui qui payait et il entendait faire comme bon lui semblait, sans contrainte. De plus, il était pris par son disque et sa tournée ; il voulait revenir sur les plateaux sans avoir à se dépêcher. Lorimar tenait à ce que **Moonwalker** sorte à Noël mais pour cela il fallait aussi que le film soit prêt pour juin/juillet. L'année 88 ayant été excellente, en termes de box-office, il y a de nombreux produits qui peuvent prétendre à une distribution durant les fêtes. De plus, les films musicaux comme **Imagine, Chorus Line** et **U2** n'ayant pas très bien marché, Lorimar décida de commercialer **Moonwalker** au moment de Noël en Europe, puis de le sortir aux USA en vidéo uniquement.

Propos recueillis par Alain CHARLOT et Marc TOULLEC







Film à Film est une société de distribution vidéo qui existe depuis 1982. A son origine, un homme, Jean-François Davy, producteur (**La Meilleure Façon de Marcher** de Claude Miller) et réalisateur (**Le Seuil du Vide**, plein de films X dont le fameux **Exhibition**, confidences d'une hardeuse, la comédie **Chaussette Surprise**). Lorsque la crise de fréquentation des salles de cinéma l'amène à déposer le bilan de sa firme, Jean-François en crée une autre, spécialisée dans l'achat des droits vidéo : Fil à Film vient de naître.
Le départ est modeste, mais l'idée est plus astucieuse qu'on pourrait l'imaginer. Jean-François Davy et son associée Brigitte Deleau font paraître dans la presse vidéo une publicité concernant la vente par correspondance de cassettes de films X (les premiers titres de leur catalogue, qui compte aujourd'hui plus de 1000 titres, tous genres confondus). Les commandes affluent, le succès est phénoménal, à tel point que la petite structure de Fil à Film (3 personnes au début) doit rapidement se développer. Les ventes, de 14 000 cassettes en 1984, passe à 80.000 en 1986, puis à 560.000 en 1987. Il va de soi qu'entre-



TERREUR EXPRESS

temps, l'éventail proposé s'élargit. Aujourd'hui, le choix va de l'intégrale Charlie Chaplin en coffret à de la variété populaire (**Les Rois de l'Accordéon, Folklore Espagnol, Yves Lecoq, Les Frères Jacques...**) en passant par le premier film d'horreur d'Abel Ferrara (**Driller Killer**), **Bananes Mécaniques** (cochonnerie de Davy lui-même), la série des **Rambo** en dessin-animé, des tonnes de séries B... Fil à Film s'est aussi doté d'une filiale, Vidéo Pouce, spécialisée dans la duplication, ce qui permet outre les cassettes-maison, d'utiliser les 1000 magnétoscopes pour des clients extérieurs comme René Château Vidéo ou Polygram. L'expansion est aussi bien verticale qu'horizontale, puisque non contents de catalogues entiers de films, Davy et son équipe pratiquent eux-mêmes le loading (c'est-à-dire le bobinage de la bande magnétique sur le boîtier) des cassettes. Et maintenant, c'est au total environ 120 personnes qui travaillent d'arrache-pied avec en vue l'échéance européenne de 1992.
Société polyvalente, Fil à Film s'est donc imposée sur le marché à une vitesse phénoménale, au moment même où la vidéo traversait une période de marasme suivant l'euphorie des débuts.



LE CARTON

LE SYNDICAT DU CRIME

IMPACT





Immense succès dans tout le Sud-Est asiatique, **Syndicat du Crime** représente le prototype même du film de gangster made in Hong-Kong. Lynque, très violent, cornélien, rapide et ultra-efficace. Disciple du producteur dingue Tsui Hark (**Histoires de Fantômes Chinois**), John Woo conte le parcours de deux frères séparés par la loi. L'un, le plus jeune, entreprend une brillante carrière dans la police tandis que l'autre sort de prison et envisage de commencer une nouvelle vie. Entre les deux hommes, il y a le cadavre de leur père... Edifiante histoire. John Woo possède le sens du mélo mais surtout de la violence qu'il assène avec une vigueur étourdissante. Les rivalités au revolver sont des morceaux d'anthologie dans la tradition de Sam Peckinpah. Le sang gicle contre les murs, ralenti d'usage, les douilles sautent et les coups partent à bout portant. Décapant. Tout ceci serait encore bien inoffensif si le film ne prenait souvent une dimension tragique surprenante, y compris dans les carnages. La descente de Mark dans un restaurant dont il abat tous les convives reste un moment étincelant, d'une sauvagerie tumultueuse. Les meilleurs moments de **Syndicat du Crime** sont d'ailleurs reliés à ce personnage de bandit au grand cœur, ce type qui va toujours jusqu'au bout de ses humeurs. Sa mort, inévitable, est l'une des plus fortes jamais vues sur un écran.

A Better Tomorrow (1987). Réal.: John Woo. Prod.: Tsui Hark. Int.: Ti Lung, Leslie Chung... Distr.: GCR.



LE GRAND RETOUR DE DJANGO.

LE GRAND RETOUR DE DJANGO

Retiré dans un monastère sous le nom de frère Ignacius, Django a fait une croix sur son passé et enterré ses armes. Mais on n'échappe pas ainsi à sa destinée; lorsqu'il apprend coup sur coup qu'il a une fille, Marisol, et qu'elle vient de se faire enlever par le Prince Orlowsky qui la destine au bordel du coin, il décide de remettre ses vœux de non-violence à plus tard. Creusant symboliquement sa tombe, pour y chercher une «machine-gun», et circulant en corbillard, c'est un ange de la mort qui déambule retrouvant sans effort sa première peau. Tant pis si le scénariste a cru bon de se souvenir de Rambo pour un final qui sort la grosse artillerie, car la mise en scène et l'image sont soignées et les extérieurs superbes. C'est avec grand plaisir que l'on retrouve Django, le mythe railleur à la mitrailleuse...

Django strikes again (1987) Italie. Réal.: Ted Archer. Int.: Franco Nero, Donald Pleasence, William Berger. Distr.: René Château.

CINQ SALOPARDS EN AMAZONIE

Tourné en République Dominicaine, ce petit film d'action ressemble à beaucoup d'autres: un groupe de mercenaires cherche à délivrer une jeune garçon, fils d'un président déchu, enlevé par les hommes du dictateur en poste. Il y parviendront, bien entendu, après une poursuite dans la jungle, des traitrises, des combats où les artificiers n'ont pas lésiné sur les pétards. On tenait à ce que vous sachiez que le film était sorti chez nous: il ne serait pas sorti, personne n'aurait songé à s'en inquiéter d'ailleurs! Mais c'est ce que l'on appelle conscience professionnelle ou goût immodéré du navet; au choix.

The Wild Team (1985). Italie. Réal.: Umberto Lenzi. Int.: Antonio Sabato, Ivan Rassimov, Garbiella Giorgelli, Sal Borgese. Distr.: PrimeTime Video.

TERREUR A NEW YORK

The Equalizer est une série télé qui a connu des problèmes avec les censeurs britanniques qui lui ont reproché sa violence. Et de fait, ce premier épisode distribué en France ne manque pas de punch et de suspense. Un terroriste, travaillé par la religion, sème la terreur et menace d'empoisonner la ville. A ses trousses, la police bien sûr qui fait appel à un de ses anciens complices entré en religion (T. Savalas) et Robert Mac Call, dit l'Equalizer. Personnage singulier, Mac Call est un ancien du F.B.I. qui se consacre à la défense de la veuve et de l'orphelin et à la lutte contre le crime en dilettante. Ce téléfilm est cependant dominé par la personnalité de W. Atherton qui compose un maniaque très inquiétant doté de plusieurs facettes (comme le beau-père du film du même nom). Le thème religieux donne au final un soupçon d'humour noir lors de la messe qui prélude à l'empoisonnement des fidèles. La vidéo demeure le refuge de ce genre de films trop remuants pour la télé.

The Equalizer - Blood and wine (1987). U.S.A. Réal.: Alan Metzger. Int.: Edward Woodward, Tom Atkins, Moira Harris, William Atherton, Telly Savalas. Distr.: C.I.C. Vidéo.

OBSESSION MORTELLE

La cité de New York passe décidément de bien mauvais moments ce mois-ci. Dans les sous-sols de l'université de New Gotham règne un homme qui entretient l'énorme machinerie; mais il est frustré et hait les étudiants. Armé d'une seringue (ne vois-u rien venir?) et de poison, il empoisonne le stock d'ice-cream et exige une rançon pour cesser. Mais une victime du milo maudit survit et est en mesure de le reconnaître... Tout est en place pour un nouveau jeu du chat et de la souris infernal à la manière de **Fou à Tuer**. Rien de bien original dans ce petit film de série sinon qu'il est correctement réalisé, mais c'est la moindre des choses. Si vous êtes amateurs du genre vous ne serez pas déçus, sinon mettez un disque de hard-rock et faites-vous votre cinéma, en n'oubliant pas les glaces à l'entracte!

Deadly Obsession (1988). Réal.: Jeno Hodi. Int.: Jeffrey Iorio, Joe Paradise, Darnell Martin, Monica Breckenbridge. Distr.: Sunset Video.



PICASSO TRIGGER

PICASSO TRIGGER

Les films d'A. Sidaris (voir **Impact** N° 14) ne ressemblent décidément pas à ceux des autres. On peut penser qu'il s'amuse à écrire ces histoires d'action mâtinées d'espionnage, situées dans des pays exotiques et ensoleillés. Débutant à Paris par l'assassinat d'un bandit de haut vol, l'élimination de tous les membres d'une certaine «agence» se poursuit à Dallas, Honolulu, etc. Ne lésinant pas sur les rebondissements, le script part dans de nombreuses directions du fait du grand nombre de protagonistes, et cela à vitesse grand V. Encore plus stéréotypés sont les personnages: grandes blondes à la poitrine meyerienne, petites brunes racées, jeunes gens bronzés et baraqués pratiquant les arts martiaux. Bien qu'assez léger et drôle, il est permis de regretter le délire intégral de l'œuvrette précédente, **Piège Mortel à Hawaï**.

Picasso Trigger (1988). U.S.A. Réal. & Scén.: Andy Sidaris. Int.: Steve Bond, Dona Speir, Hope Marie Carlton, Harold Diamond, **Roberta Vasquez**. Distr.: GCR.

HOMICIDE A WALL STREET

Larry Cohen, le scénariste, a le chic pour concevoir des histoires accrocheuses dès la première image. Que lon se souvienne de **Meurtres sous Contrôle**, de **Special Effects**. Cette fois, c'est un détective privé noir (Billy Dee Williams, excellent) qui est payé par un mari pour supprimer sa femme. Il feint d'accepter et s'en va prévenir la victime en puissance, avec laquelle il passe la nuit. Quelle n'est pas sa surprise de voir la police le cueillir chez lui au matin car l'épouse de son commanditaire (un riche industriel de Wall Street) a été assassinée. Hamberger, c'est son nom, obtient un délai de 48 heures pour retrouver le véritable assassin. Fertile en rebondissements, l'enquête menée tambour battant va lui dévoiler une intrigue tarabiscotée qui maintient le spectateur en haleine. Avec humour et décontraction, le film est efficace, plein d'action et de surprise. A découvrir sans tarder.

Deadly Illusion/Love You to Death (1987). Réal.: Larry Cohen & William Tannen. Int.: Billy Dee Williams, Vanity, Morgan Fairchild, John Beck, Joe Spinell... Distr.: Vestron.





HOMICIDE A WALL STREET

OUTLAW FORCE

S'inspirant sans vergogne du **Vigilante** de William Lustig pour l'argument de départ (un pompiste agressé par des voyous est sauvé par un homme; plus tard les **loubards** se vengeront de lui en violant et tuant sa femme), **Outlaw** essaye de s'en écarter par la suite et pas pour le meilleur. La bande ayant kidnappé sa fille afin de la vendre à des producteurs de pornos clandestins, Billy Dalton (le père) va se prendre pour un cow-boy et faire justice dans la ville jusqu'à ce qu'il récupère sa progéniture avec l'aide d'un membre féminin dissident de la bande. Le metteur en scène est également l'acteur principal et il est aussi incapable dans les deux activités. Il n'arrive à rien tirer de ses deux têtes d'affiche qui auraient pu apporter un semblant d'originalité au film.

Outlaw Force (1987). Réal.: David Heavener. Int.: Paul Smith, Frank Stallone, David Heavener. Distr.: A.P.A.

MORT A CREDIT

Il ne s'agit que d'une énième version des **12 Salopards** située, cette fois, dans les rizières du Vietnam. Le prolifique Cirio H. Santiago ne prend aucun risque; il raconte sans innover une histoire très connue. Le commando de fortes têtes (qui se révèleront être des braves) enlève un officier ennemi. Mission suicide. Produit de série se voulant réaliste tout en conservant un pied dans le camp Rambo, **Mort à Crédit** se laisse voir d'un œil distrait. Les projectiles pleuvent, les obus tombent, les mêmes figurants reviennent régulièrement se faire descendre. Avec un budget minimal, Santiago s'en sort plutôt bien. Nanti de cinquante bonshommes, d'un hélicoptère et de deux jeeps, il refait une guerre autrement plus coûteuse. Les amateurs de violences pudiques et d'amitiés viriles seront heureux. Un point positif: le chef du commando sauve un bébé vietcong après avoir abattu sa mère!

The Expendables (1987). Réal.: Cirio H. Santiago. Int.: Loren Haynes, Kevin Duffis, William Steis... Distr.: GCR.

KIDNAPPING

Bonnie, en vacances à Los Angeles, assiste impuissante à l'enlèvement de sa sœur Debbie. La jeune fille, droguée en permanence, est livrée aux mains libidineuses d'un producteur de films pornos. Bonnie déçue par le manque de réactions de la police décide de la libérer elle-même; elle sera rejointe par un flic qui est tombé amoureux d'elle. Manquant furieusement de rigueur, ce **Kidnapping** est souvent risible, notamment les coulisses du tournage d'un **film X** qui ressemble à une œuvre de patronnage. Seule la délicate poitrine que Barbara Crampton dévoile avec parcimonie donne quelque relief à la platitude de traitement du sujet.

Kinapped (1986). U.S.A. Réal.: Howard Avedis. Int.: David Naughton, Barbara Crampton, Charles Napier, Lance Le Gault, Michelle Rossi. Distr.: U.G.C. Vidéo.

Marcel BUREL



LA DOCTORESSE A DE GROS SEINS

(Antarès/Travelling)
Un titre qui n'est pas mensonger. Sans atteindre les mensurations sidérantes des nanas de Russ Meyer, la blonde Sophie David répond aux désidérata des plus exigeants. L'intrigue se déroule dans une clinique d'un genre très particulier. On n'y reçoit pas les grands accidentés, simplement les types qui connaissent quelques problèmes au niveau du slip. La doctoresse en chef diagnostique elle-même les nouveaux arrivants avant de les confier à un bataillon d'infirmières délurées. Grand cinéaste hard devant l'éternel, le français John Love se fout de son histoire et aligne les scènes à cul.
Comme les nanas sont chouettes, qu'elles prennent, leur pied à l'ouvrage, que le scénario (!) se permet l'utilisation de la mousse à raser et du rasoir, on passe volontiers l'éponge humide.



SOPHISTICATED WOMEN

EMMANUELLE 6

(Colmax)
Le hard pourrait-il donner quelque vigueur à un mythe en perdition ? Bof... Evidemment, la prude Emmanuelle s'accomode fort bien du soft, des attouchements timides. La montrer se faisant trousser comme une vulgaire radasse de X choquera les puristes. Les bonnes recettes de la série sont au rendez-vous : des plages, du soleil, des cocotiers, des belles nanas à poil sur la plage... Tout ceci cherche un second souffle dans la jungle amazonienne. On sait aussi que Bruco Zincone (réalisateur d'un mémorable Gros Dégueulasse d'après Reiser) a largement coupé le gâteau de la mise en scène avec Jean Rollin, mentionné comme scénariste au générique. Sinon, ajoutons que c'est encore plus mauvais que le précédent épisode, que les plans hard n'émoustillent guère, qu'une ballade à Saint-Tropez en pleine saison apporte autant à la libido que la pourtant mignonne Nathalie Uher.

CONFLICT

(Colmax)
Incroyable : les dessous du film porno passés au crible. De la production à l'essai des comédiens. Bruce Seven dit tout. Un véritable documentaire.
Le spectacle commence par deux donzelles qui se gâtent mutuellement tandis qu'un assistant vient se joindre à leurs petits jeux. Assez bandant, plutôt bien fait et bourré d'humour. **Conflict** réserve donc quelques surprises aux amateurs éclairés, notamment une scène de domination du genre sévère avec fonte de cire sur les fesses. Brûlant, au propre comme au figuré. Pour bien terminer les choses, le réalisateur (un comique) rajoute un bêtisier qui aurait sa place dans une anthologie.

VOYEUR

(Colmax International)
Les films de Chuck Vincent ont ceci de particulier qu'on reconnaît toujours quelque part la patte de leur auteur et ça fait du bien de pouvoir les isoler dans la masse des hards sortant en vidéo-club. Ici, un avocat plus ou moins malhonnête (c'est comme çà qu'on les aime) propose à Julius (un ancien flic corrompu reconverti dans les chauffeurs de taxi) de surveiller une mystérieuse jeune femme et de filmer ses faits et gestes en vidéo. Notre homme ne perd pas son temps et il fait bien car la blondinette verse dans des activités, comment dire? très actives quoi. Au bout de l'histoire, Julius découvrira les dessous de cette «étroite surveillance» et la façon dont il s'est fait manipuler.
On relève dans la distribution une certaine Sarah Bernard: les amateurs fétichistes apprécieront sûrement.

QUEEN'X VIDEO

Sur le marché déjà bien fréquenté du X en vidéo, voici venir une nouvelle boite à délices, **Queen'X Vidéo** éditée par SEVP. Début fracassant dans l'entreprise avec une série de 16 K7, uniquement des pornos américains d'un standing appréciable. Les quatre premières sont interprétées par les blondes Cara Lott et Nina Hartley. Ce sont **Sophisticated Women, Lucky in Love, Cheating** et **The Other Side of Pleasure**. Bientôt, on vous en dira beaucoup plus sur les recoins cachés de ces voluptueux boitiers.

Natalie Uher dans EMMANUELLE 6.



La star du X

EVA KLEBER



En pleine boum du X dans les salles spécialisées, Eva Kléber possédait des charmes qui la différenciaient singulièrement des laiderons qui fréquentaient le genre. Blonde platine, grande, les traits fins et la plastique toute scandinave. Eva, souvent évanescente et éthérée au milieu des plus délirantes débauches orgiaques, se promenait avec une grâce infinie. Evidemment, d'apparence frêle et innocente, elle hérite souvent de rôles utilisant son côté adolescent développé. Elle fréquente une partouze de mariage, se fait passer pour une oie blanche en socquettes, auditionne pour un emploi d'effeuilleuse dans un bar louche, joue les dépanneuses de banlieue, initie son puceau de cousin aux délices du sexe, s'éprend, toute directrice qu'elle est, de sa secrétaire... Eva Kléber a tout fait dans le domaine du X, y compris un emploi de soubrette chez José Bénazéraf, et une espèce d'égérie d'un méchant dans le parodique Supernana, Agent Secret. On l'a aussi vue se faisant trousser par le membre viril d'un homme pour le reste invisible dans le désormais classique Des Femmes pour Gourpanoff. Sur une vingtaine de titres à son actif, Eva Kléber peut être fière de Fantasmes Interdits.
Aujourd'hui disparue de la circulation, on la regrette beaucoup, elle et son petit minois.

THE BRIDE

(Colmax International)
Evidemment, avec un titre pareil, on s'attend à une bluette émouvante qui va encore nous permettre de rincer les mouchoirs, et ben pas du tout. Jeanny (une nana) va épouser Randy, et alors, deux de leurs amis (Vera et Rod; prenez des notes, vous allez vous perdre dans les personnages.) décident de les aider à enterrer leur vie de célibataires. C'est tellement de l'enterrement de première classe qu'au petit matin, les futurs époux sont bien détruits au point de se demander s'ils vont vraiment aller trouver monsieur l'abbé. Heureusement, un sursaut de religion les reprend, on a eu chaud, (au fait, vous connaissez celle du curé à qui l'on demande; «Est-ce que vous êtes pour ou contre l'amour avant le mariage»» et qui répond; ""Oh, du moment que ça ne retarde pas trop la cérémonie»» Et aussi; «Est-ce que vous êtes pour le mariage des prêtres? Bof, qu'est-ce que vous voulez, si ils s'aiment".Bon, je me demande quand même si tout cela ne nous écarte pas un peu de notre sujet?
Si, un peu, hein?, **The Bride** a surtout l'avantage de nous proposer des filles superbes et d'aller à l'essentiel; 5 passages dialogués et c'est tout" Quelle économie de doublage, ça c'est du cinéma...

Petula SAMBIEN

Le Fantasme d'AVORIAZ 89



UN FILM DE DON COSCARELLI AVEC JAMES LE GROS • REGGIE BANNISTER • ANGUS SCRIMM • PAULA IRVINE • SAMANTHA PHILLIPS
DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE DARYN OKADA MAQUILLAGE MARK SHOSTRON
MUSIQUE FRED MYROW DECORS PHILIP DUFFIN MONTAGE PETER TESCHNER
PRODUCTEUR EXECUTIF DAC COSCARELLI PRODUCTEUR ROBERTO A. QUEZADA ECRIT ET REALISE PAR DON COSCARELLI

ugc


LE 8 MARS
après BRAZIL,
la dernière folie de
TERRY GILLIAM
Les aventures
du BARON de
MUNCHAUSEN
Distribué par Columbia-Tri-Star Films, ceci est un nouveau film.
A noter que ce film est totalement différent de la version de
1942/1943 de UFA/TRANSIT/MURNAU.
© PUBLICIS